3 1761 06636502 4

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvreslamo10lamo

154w
No Trim

LETTRES

309

DE MONSIEUR

DE LA MOTTE,

59

SUIVIES

D'UN RECUEIL DE VERS

DU MESME AUTEUR,

Pour servir de Supplément à ses Œuvres.

M. DCC. LIV.

PQ
1993
L46
1754
t.10

LIBRARY
JAN 17
UNIVERSITY OF TORONTO

781135

AVERTISSEMENT.

VOICI un Recueil de Proſe & de Vers que ceux qui connoiſſent la Littérature Françoiſe attendent depuis long-tems avec impatience. Ce qui porte le nom d'un des Auteurs qui ont fait le plus d'honneur à notre Nation ne peut manquer d'exciter la curioſité du Public ; mais ce que certainement cette ſuite de Lettres a de plus intéreſſant, ce ſont celles d'une Princeſſe ſi célébre par ſon eſprit, dans un ſiécle que l'on peut appeller le ſiécle du bon goût & du véritable eſprit, d'une Princeſſe à qui tant de Poëtes illuſtres du Regne de Louis XIV. ont donné les plus grands éloges. C'eſt elle qui dès ſa plus tendre jeuneſſe a été célébrée par San-

teuil ſous le nom de la Nymphe de Chantilly, *Nympha Cantiliaca.* Elle a reçu les hommages de tous les Savants de ſon tems, & peut-être a-t-on fait plus de Vers pour elle ſeule que pour tout ce qu'il y a jamais eu de Princeſſes au monde. On en peut juger par *les Divertiſſemens de S*** qui n'en ſont pourtant qu'un léger échantillon. L'Anti-Lucrece a été fait à ſa Cour, & c'eſt en partie à S** que dans ces derniers tems M. de Voltaire a compoſé la *Rome Sauvée* qu'il lui a dédiée.

Les Lettres que nous publions aujourd'hui juſtifieront du moins ſes éloges que l'on trouve répandus en tant d'endroits, & qui ſont tels que ſans ce garant la Poſtérité ſe ſeroit crue en droit de s'en défier ; les Lettres de Madame de Maintenon ne laiſſent-elles pas une plus haute idée de ſon eſprit, que celles de M. Racine qui en

parle ſi avantageuſement ? Les louanges données à la faveur ſont toujours ſuſpectes. On a été ſurpris de voir une jeune perſonne éclipſer par les graces & le naturel de ſon ſtyle, un Auteur depuis long-tems conſommé dans l'art d'écrire. L'Ecoliere en ſçavoit plus que le Maître. Scarron eſt obligé de faire de grands efforts pour paroître avoir de l'eſprit. Mlle d'Aubigné ne prend pas même la peine de le chercher ; elle le trouve au bout de ſa plume ; tant la nature eſt au-deſſus de l'Art. Madame de Sévigné a eu le même avantage ſur le célébre Buſſy qui paſſoit ſa vie à compoſer des Lettres. Il s'en trouve dans ce Recueil quelques-unes de Madame de Lambert, où régne un ſtyle pur quoique facile, & élégant ſans rien avoir d'affecté. Il en faut convenir de bonne foi, en ce genre les femmes l'emportent ſur les

hommes. Celles qui ont de l'esprit écrivent d'ordinaire avec un naturel, une vivacité & des graces qu'on chercheroit inutilement dans les Auteurs qui se sont le plus appliqués au stile épistolaire; les Lettres Péruviennes en sont une nouvelle preuve. Je n'entreprendrai point de faire ici le paralléle de celles qui composent ce Recueil. Le Lecteur, sans qu'on prévienne son jugement, saura rendre justice au mérite des unes & des autres. Cependant, quelqu'intéressantes qu'elles puissent être pour la postérité, toujours avide de connoître ceux qui ont fait un grand bruit dans leur tems, peut-être en seroit-elle privée sans le hazard qui en a fait tomber entre les mains du Libraire, une copie qui vient de cette même Demoiselle de L** dont il y est parlé, & qui depuis sous le nom de Madame de S**, a fait par son esprit un

des principaux ornemens de la Cour de S**. Il ſeroit heureux pour le Public que quelque hazard pareil empêchât de périr quelques Comédies de cette Dame qui ont également plû aux gens du monde & aux gens de Lettres qui ont le plus de goût.

Le Lecteur ne peut manquer de voir avec plaiſir une Princeſſe, qui au milieu des diſſipations du jeu & des fêtes, propoſe une eſpece de cartel d'eſprit à toute une Société qui en faiſoit profeſſion. L'Aſſemblée ne choiſit en quelque façon M. de la Motte pour ſon Chevalier, que parce qu'elle ſavoit combien il étoit digne de cet honneur; le combat dura aſſez de tems pour que chacun y pût éprouver ſes forces : c'eſt au Lecteur, je le répete, à juger à qui la palme en eſt dûe. D'un & d'autre côté il ne pouvoit y avoir que de la gloire à la diſputer. C'é-

toit la palme de l'esprit, & la Princesse & l'Académicien avoient tous deux à cet égard la plus haute réputation.

On ne doit pas être surpris que M. de la Motte qui avoit été galant jusques dans sa dispute avec Madame Dacier, dont il avoit été si maltraité, le devienne dans un combat d'esprit avec une Princesse, dont la politesse & les graces ont fait, tant qu'elle a vécu, régner à S** cette galanterie fine & spirituelle qu'elle avoit puisée elle-même à la Cour de Louis XIV. Voiture avoit autrefois donné les premiers modeles de cet élégant badinage : il semble qu'en l'imitant M. de la Motte avoit entrepris de faire revivre ces amusemens si communs à l'Hôtel de Rambouillet, où l'esprit ne brilloit jamais tant que lorsqu'il s'éxerçoit à peindre des passions qui n'avoient rien de réel que le respect.

Dans les Vers, où l'imagination a plus d'avantage, M. de la Motte s'eſt donné plus de licence ; ſi on la lui a pardonnée de ſon vivant, il y auroit aujourd'hui trop de ſéverité à lui en faire un crime. Que l'on ſonge à ſon âge & à ſes infirmités, on ne le trouvera que trop innocent. Un homme aveugle, impotent & continuellement tourmenté des douleurs de la goute, avoit beau faire le galant, il ne pouvoit être ſuſpect. Au milieu de ces ſouffrances, il faut que l'ame qui eſt logée dans un pareil corps ait beaucoup de courage pour conſerver ce calme dans lequel elle ſe livre à des idées Platoniques, & que l'eſprit même ſoit bien tranquille pour trouver l'art de les exprimer ſi heureuſement. Scarron avoit pris la qualité de Malade de la Reine : imagination bizarre, & qui ſe ſentoit du burleſque de ſes Ecrits. M. de la

Motte qui n'étoit guéres moins infirme, & qui au milieu de ſes infirmités avoit conſervé une gaieté encore plus aimable, préfera de prendre le titre de Berger d'une Princeſſe, titre dont avant lui, & à l'âge de 80 ans, M. le Marquis de S** A*** (*a*) s'étoit honoré. Après tout, que ſont ces Vers ? que de purs jeux d'eſprit qui ont fait l'amuſement d'une Cour où il y en avoit beaucoup ! Un des privileges de la Poëſie eſt de traiter familierement avec les Dieux. Comme elle a le droit d'élever la ſimple Bergere à la dignité de Princeſſe, elle peut auſſi ſans dégrader la Princeſſe, lui offrir les

(*a*) C'eſt lui qui à cet âge, & pour cette même Princeſſe, a fait ce Madrigal que l'on peut regarder comme un des plus ingénieux que nous ayons dans notre Langue

La Divinité qui s'amuſe
A vouloir aujourd'hui pénétrer mon ſecret,
Si j'étois Apollon ne ſeroit pas ma Muſe,
Elle ſeroit Thétis, & le jour finiroit.

hommages d'un Berger. A S** tout reſpiroit la Bergerie ; les Rois même n'ont pas dédaigné d'y prendre la Houlette.

Ceux qui s'amuſeront à lire ce Recueil, pourront avec plus de juſtice renouveller un reproche auquel M. de la Motte n'a que trop donné lieu, c'eſt que ſi l'on trouve de l'eſprit, de l'agrément, du badinage, quelquefois même du ſentiment dans ſes Vers, on n'y trouve pas aſſez de Poëſie; c'eſt ce qu'on aura le plus de peine à lui pardonner. Il y en a pluſieurs dans ce Recueil qui ne different de la Proſe que par la rime, & la Proſe la mieux rimée ne peut être le langage des Dieux. On ne tient pas compte de l'eſprit, lorſque l'on eſt à tout moment révolté par des négligences, M. de la Motte ſe fioit trop au ſien : ſa facilité naturelle étoit la cauſe de ſon erreur. Les bons

Vers ne se font qu'avec peine. Les plus riches dons de la nature ont encore besoin de l'art & du travail pour produire leur effet. Le Diamant n'a pas tout son éclat en sortant de la Mine. Cependant comme ces petites Piéces sont autant de badinages nés de l'instant, & que l'Auteur ne destinoit pas au grand jour de l'impression, elles ont plus de droit que ses autres Ouvrages à l'indulgence du Lecteur. C'est de tout tems que l'on s'est fait un devoir de recueillir tout ce qui nous reste des Hommes célébres. D'ailleurs n'est-il pas naturel de s'imaginer que ce qui a amusé la Cour de S** & l'Hôtel de Lambert n'est pas tout-à-fait indigne du Public. Ces Sociétés illustres étoient des especes d'Académies à qui il n'en manquoit que le titre : celles-ci même avoient sur les autres un avantage, c'est qu'on y voyoit préfi-

der celui des deux Sexes à qui la nature a donné les graces, & peut-être une ſupériorité de fineſſe & de goût en partage. Ceux de nos Auteurs dont les Ecrits ſont marqués à ce coin ne peuvent diſconvenir qu'ils n'en ayent toute l'obligation à ce commerce du monde qui réunit ce que les deux Sexes ont de plus poli. En peut-on choiſir un exemple plus frappant que M. de la Motte? Les cercles de Paris avoient été ſa principale école, & n'ont ſurement pas formé un plus grand maître pour la politeſſe, l'élégance, & la légéreté du ſtyle; celui que Mme Dacier s'eſt fait dans ſon cabinet ne tient que trop de la peſanteur des Commentateurs d'Homere, dont elle s'eſt toute ſa vie occupée.

Dans aucun des Ouvrages de M. de la Motte on ne ſent mieux la ſupériorité de ſa Proſe ſur ſes

Vers : s'il n'eût consulté que sa gloire, il est certain qu'il eût mieux fait de s'en tenir à ses Lettres. Aussi voit-on qu'il a cherché longtems à se défendre des agaceries qu'on lui faisoit pour obtenir de lui quelques fleurs du Parnasse. La Princesse faisoit gloire de les aimer, & prisoit extrêmement celles que l'on cueilloit exprès pour elle : elle se plaisoit à en respirer le parfum & ne craignoit pas qu'on s'en aperçût. Pourquoi s'étonner que les Dieux aiment l'encens? C'est leur aliment naturel. Les plus simples mortels qui n'y ont pas le même droit, n'ont-ils pas le même foible ? Nous nous aimons trop pour n'aïmer pas qu'on nous loue. Grands ou petits ne faisons que des choses louables, & l'on nous pardonnera aisément d'aïmer la louange. C'est le cas où se trouvoit cette illustre Princesse, aussi connoissoit-elle

tous ſes avantages ; elle convertiſſoit preſque toujours les offrandes en tributs. A cet égard elle exerçoit ſur quiconque avoit l'honneur de l'aprocher avec quelque talent une ſorte de tyrannie dont pourtant il eût été ridicule de ſe plaindre, puiſqu'on ne pouvoit rien faire pour elle qu'elle ne le ſentît, & quelle ne le fît valoir bien au-delà de ſon prix, & cela avec des graces qui n'avoient été données qu'à elle. Ce qui fait qu'elle a été chantée par tous les Poëtes de ſon tems. Un de ceux qui a ſçû le mieux toucher la Lyre d'Anacréon * doit au deſſein de lui plaire ce que ſa Muſe a produit de plus galant & de plus ingénieux. Une Princeſſe qui ſavoit ſi bien animer & exciter le génie, faiſoit une faveur à ceux dont elle daignoit exercer les talens. Rien, ce me ſemble, ne la

peint mieux que le fait que je vais rapporter : dans ſes dernieres années que ſa ſanté étoit altérée, un jour qu'elle ſe ſentoit plus mal qu'à l'ordinaire, elle dit à quelqu'un de ſa cour : *Vous devriez bien faire des Vers pour moi, je ne connois que ce remede qui me puiſſe guérir.* Peut-être diſoit-elle plus vrai qu'elle ne le penſoit elle-même. Un Madrigal ſuffiſoit pour ſuſpendre ſes douleurs & lui rendre ſa gaieté. C'eſt un remede innocent auquel ceux qui lui étoient attachés avoient ſouvent recours pour lui inſpirer cette douce joie qui met un baume ſi précieux dans le ſang. N'eſt-il pas heureux que ce qui repaît notre amour propre puiſſe ainſi contribuer à notre ſanté ? Une Princeſſe dont telle étoit la façon de penſer, & qui avoit coutume de commander, exige des vers de M. de la Motte, pouvoit-il la refuſer ? Avec l'idée

qu'il avoit de ſes talens, pouvoit-il ſe perſuader qu'il étoit de ſon intérêt de lui réſiſter?

On ſait d'ailleurs que ſi cet ingénieux Auteur n'a pas été celui de ſon tems qui a le mieux fait des Vers, il étoit certainement celui qui les récitoit le mieux. C'eſt par-là qu'aux Aſſemblées de l'Académie Françoiſe, il lui eſt arrivé ſi ſouvent de ſéduire le Public, ainſi que ſes Confreres, & peut-être de ſe faire illuſion à lui-même. L'amour propre n'eſt que trop capable de nous jouer de pareils tours. On ne trouvoit à la lecture de ſes Odes ni cette chaleur, ni cette harmonie qu'il ſavoit leur donner en les récitant, on n'y trouvoit plus que de l'eſprit. Le Philoſophe reſtoit, mais le Poëte diſparoiſſoit. Aveugle & perclus de ſes membres, il n'avoit pas même les avantages du regard & du geſte qui animent ſi

puiſſamment la parole. Ce n'étoit pas non plus par les charmes de ſa voix qu'il pouvoit ſéduire. Il étoit privé de tous ces ſecours que tant de gens prennent pour l'éloquence même, quoique, pour me ſervir de l'expreſſion d'un Philoſophe de ce ſiécle, ce ne ſoit ſouvent en effet que *le corps qui parle au corps.* Par l'organe de M. de la Motte, c'étoit l'*ame qui parloit à l'ame.* Sa voix n'étoit point agréable, & n'avoit d'autres inflexions que celles que donne l'intelligence; mais une intelligence ſupérieure & qui ne négligeoit pas les moindres détails. Il ſavoit avec une adreſſe merveilleuſe adoucir la dureté d'un Vers qui lui étoit échapé, & que par pareſſe peut-être plus que par entêtement il refuſoit de changer. L'Art de faire valoir ſes Ouvrages lui en a fait négliger un aſſurément plus eſtimable, celui de les corriger;

Art avantageux à tous égards, & dont le célébre Auteur de la Henriade a ſu tirer un ſi grand parti.

On ne fait jamais bien tant que l'on peut mieux faire

C'eſt ce qu'il eût été à ſouhaiter pour M. de la Motte qu'il ſe fût dit ſouvent. Dans ce Recueil même il eſt un exemple remarquable de ces défauts qu'il maſquoit ſi bien par l'adreſſe de ſa prononciation, le voici.

„ Cet Enfant qui du doigt abattroit un Coloſſe,
„ Sincere dans ma bouche, en *Ludoviſe ment.*

Ce dernier Vers, pour ne rien dire de plus, ne peut manquer d'étonner l'oreille Françoiſe la moins délicate : des gens qui le lui ont entendu réciter pluſieurs fois, m'ont aſſuré qu'il trouvoit le moyen de le faire paſſer ſans qu'on en fût choqué, & il faut avouer qu'il eſt impoſſible de ne l'être pas en le liſant. L'intelligence même s'y trompe ; les deux derniers

mots du Vers ne paroiſſent d'abord qu'un mot compoſé dont on cherche envain le ſens. C'eſt ou compter trop ſur ſa réputation ou n'en avoir pas aſſez de ſoin que de ſe permettre de pareilles négligences.

On ne ſait à préſent ſi le Lecteur ne ſera pas ſurpris du ton que l'on s'eſt permis dans cette eſpece de Préface. Ce n'eſt pas d'ordinaire celui des Editeurs. Ceux des Libraires qui connoiſſent aſſez peu le Public pour croire qu'on peut lui en impoſer, ont communément à leurs gages, ſous le nom de Sçavant, un homme dont le métier eſt de louer tout ce qu'ils impriment. Profeſſion vile & mépriſable, & qui n'a pourtant pas l'odieux de celle qui commence à s'introduire depuis peu dans les Pays étrangers, c'eſt de donner de nouvelles Editions des Ouvrages des Gens célébres pour avoir

occaſion de répandre les notes les plus ſcandaleuſes & les traits les plus ſatyriques contre ceux qui en ſont les Auteurs. Il étoit réſervé à notre ſiécle de voir pratiquer dans les Lettres toutes les ſortes de brigandages. Les Preſſes de Hollande & d'Allemagne, d'où ſortent tous ces Ecrits de contrebande, ne font chaque jour qu'infecter la Littérature Françoiſe.

Comme ici l'on n'a eu en vûe que l'amuſement du Public, on n'a point cherché à le ſurprendre ; on n'a voulu que le mettre au fait de ce qu'on a cru pouvoir y contribuer. Il eſt une liberté honnête de dire ſon avis avec les égards dûs à ceux dont on parle, ſans laquelle un homme ne mérite pas le titre d'Ecrivain ; on ne croit pas en avoir excédé les bornes. La louange ſans flaterie & la critique ſans fiel n'ont en elles-mê-

mes rien que d'utile, & le Public ne s'y trompe pas. On ne s'eſt ici propoſé que de rendre juſtice à l'un des Auteurs les plus diſtingués du ſiécle de Louis XIV. & à la Princeſſe de ſa Cour qui a paſſé pour avoir le plus d'eſprit. Dans quel tems plus favorable pouvoient paroître des Lettres qui prouvent que ce n'eſt pas ſans titre qu'elle a joui de cette haute réputation, que dans le moment même où un Prince du même Sang, & qui, comme elle, a toujours aimé, protegé & cultivé les Talens & les Arts qui ſont du reſſort de l'eſprit & du goût, vient de s'acquerir une nouvelle gloire, par l'honneur qu'il fait à l'Académie Françoiſe de daigner s'aſſocier à ce Corps compoſé de ce qu'il y a de plus reſpectable dans les Lettres. Honneur immortel, qui rejaillit ſur la République entiere. Qu'il ſoit permis

au moindre de ſes Membres de mêler ſa voix aux acclamations publiques de la France : elles ſeront bientôt ſuivies de celles des Etats de l'Europe qui ont le bonheur de connoître le prix des Sciences. C'eſt de tout tems qu'il a été vrai que les Pays où les Lettres ont été le plus honorées, ont toujours été les mieux policés, & par une ſuite néceſſaire, les plus vertueux & les plus heureux. Ces paradoxes que le goût de la ſingularité, plus que l'amour de la vérité, fait avancer, ne peuvent en impoſer à l'Europe éclairée, & ne l'empêcheront pas de prendre part à un événement ſi intéreſſant pour tous ceux qui aiment les Sciences. C'eſt aux Prêtres des Muſes à les célébrer par des Chants dignes du Prince qui a toujours été leur Protecteur. C'eſt à eux à inſtituer ce jour glorieux comme un

jour de Fête pour toute la République des Lettres.

O vous, dont aux transports d'une joie unanime;
Le beau feu déja se ranime.
Instruisez & le Siécle & la Postérité,
Consacrez à jamais au Temple de Mémoire;
Et ceux qui font un choix qui les comble de gloire,
Et celui qui l'a mérité.

LETTRES
DE MADAME
LAD*. D**.
ET DE MONSIEUR
DE L* M**

*Pendant que Madame la Ducheſſe d** étoit à la Ville d** Madame la Marquiſe de Lambert, à qui elle écrivoit, montra quelques-unes de ſes Lettres à Meſſieurs de la Motte, Fontenelle & autres qui dînoient chez elle, comme ils avoient coutume de faire tous les Mardis, jour auquel elle raſſembloit les perſonnes les plus diſtinguées par l'eſprit & par le ſçavoir. Les Lettres de Madame la Ducheſſe d** furent admirées, & Monſieur de la Motte ſe diſtingua dans l'applaudiſſement gé-*

*néral qu'elles reçurent. Mademoiſelle de Launay, qui étoit chez Madame de Lambert, & qui avoit auſſi montré les Lettres que Madame la Ducheſſe d** lui avoit fait l'honneur de lui écrire, lui rendit compte de ce qui s'étoit paſſé ; ſur quoi elle reçut la réponſe qui ſuit.*

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** à Mademoiſelle* DE *Launay de la Ville de** ce 16 Août 1726.*

COmment, ma chere Launay, on fait lecture de mes Lettres en plein Mardi ! en préſence de l'Abbé de Bragelonne ! & c'eſt Madame de Lambert & vous qui me faites cette trahiſon ? Encore paſſe ſi je n'étois expoſée qu'au Mercredi de M. Subtil. Mais la Motte, Fontenelle, l'abbé Mongault, &c, cela me fait trembler. M. de la Motte approuve ma mauvaiſe proſe, tout comme il vous plaira. C'eſt un effet de ſa prévention pour moi. Si j'écrivois comme lui je ne lui aurois pas tant d'obligation de vanter mon ſtyle ; mais je ne ſerois par ſi honteuſe qu'on le mît au

grand jour. Vous me mandez de revenir vîte, parce que la peſte eſt à Paris. Cela eſt tout-à-fait tentant : il eſt vrai que vous ajoutez que ma préſence fera ceſſer la contagion. Je ne me flatte pas d'être un préſervatif, je crains bien plûtôt d'augmenter le nombre des peſtiférés. Cependant je conviens qu'il ne ſeroit pas honnête de vouloir reſter ſeule en ce monde, &, en perſonne qui ſçait vivre, je veux montrer que je ſçais mourir avec le genre humain, quand il eſt néceſſaire. Vous voyez que, malgré mes frayeurs, je prens courage quand il faut. Je partirai donc le 22. comme je vous l'ai déja mandé, & je ſerai à S** le 31 de ce mois, s'il plaît à la peſte de ne pas m'arrêter en chemin. Comme vous êtes la dépoſitaire de tous mes mauvais ouvrages, je croirois vous ravir vos droits, ſi je manquois à vous envoyer deux malheureux Rondeaux qui ſont ſortis de ma ſtérile cervelle. Si on les lit à l'aſſemblée du Mardi, me voilà déshonorée en vers comme en proſe. Adieu, ma chere Launay, je mets ma réputation entre vos mains ; ſoignez-la mieux à l'avenir que vous n'avez fait par le paſſé.

*Mademoiſelle de Launay, loin de ſe corriger par cette réprimande, n'en eut que plus d'envie de faillir, & porta cette nouvelle Lettre à l'aſſemblée du Mardi ſuivant. Après les éloges accoutumés, on fit remarquer à Monſieur de la Motte la diſtinction avec laquelle il étoit traité, & on lui dit qu'il devroit en faire ſes remercimens lui-même à Madame la Ducheſſe du** il s'en excuſa modeſtement, alléguant ſon reſpect & ſon inſuffiſance, & enfin la difficulté qu'il y avoit de rien écrire qui pût plaire à une Princeſſe d'un diſcernement ſi juſte & d'un goût ſi délicat, & qui étoit ſi autoriſée par ſa maniere d'écrire à condamner celle des autres. On tâcha de l'encourager, mais inutilement, juſqu'à ce que Monſieur de Fontenelle lui propoſa d'écrire au nom du Mardi, puiſqu'il n'avoit pas le courage de le faire en ſon nom: cela fut généralement approuvé, & Monſieur de la Motte, après avoir encore réſiſté quelque tems, acquieſça & écrivit une Lettre qui fut envoyée à Madame la Ducheſſe du**avec une de Madame de Lambert: les voici toutes deux.*

*LETTRE de Madame DE LAMBERT à Madame la Ducheſſe du***

VOici, Madame, le reſpectable Mardi qui vient rendre hommage à V. A. S. Le grand Fontenelle paré de tous ſes talens, également bien avec les Muſes ſérieuſes & badines, dont la réputation ſe répand partout, Sécretaire & preſque Doyen des Académies, eſt à vos genoux.

L'inflexible La Motte, qui a voulu renverſer le culte d'Homere, & qui n'a jamais brûlé un grain d'encens ſur ſon autel, jette des poignées de fleurs ſur le vôtre.

Le Mentor d'un grand Prince, qui endoctrine mieux que Minerve, qui a prêté des graces à Ciceron, & qui en eſt moins le traducteur que le rival, ſe proſterne devant V. A. S.

L'aimable Abbé de Bragelonne, chéri des Graces & des Muſes, tant vanté par vous, eſt reçu dans le concert de ceux qui célébrent vos louanges.

L'exact, le meſuré ou plûtôt la préciſion même, enfin le grand géometre M. de Mairan, vient renouveller les

hommages qu'il a déja eu l'honneur de vous rendre. Vous voyez bien, Madame, que tous les grands hommes mettent leur gloire à vous honorer.

Il étoit bien juſte que l'Académie qui vous doit tant, vînt à rendre à V. A. S. des remercimens en forme. La langue ne ſe perfectionne que quand vous la parlez, ou quand on parle de vous.

Je vous attens, Madame, avec tout l'empreſſement que peut inſpirer le reſpectueux dévouëment avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, la très-humble & très-obéiſſante ſervante.

A Paris le 23 Août 1726.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe du** au nom du Mardi.*

VOici encore, Madame, un accident de votre voyage & que vous n'aviez pas prévû. C'eſt la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire au nom du Mardi, de ce Mardi ſi redoutable, & qui peut ſe vanter de votre jalouſie; grace à cet Abbé de Bragelonne, que votre Berger n'a pas encore oublié,

quoiqu'il en dise, & que Madame de Dreuillet n'a pas vû aussi inutilement qu'elle le veut faire croire. Je ne sçais Madame, par quelle caprice ce Mardi, qui a sous ses ordres le Sécretaire perpétuel de l'Académie, m'a chargé moi de vous remercier de la haute idée que vous aviez de nous. Quoi vous, Madame, qui, à ce qu'on nous raconte, passez sans émotion sur le pont de Poissi, vous que n'effrayent ni les canonades, ni les tempêtes de l'océan, ni même les harangues, vous n'avez pu apprendre sans trembler que Mademoiselle de Launay nous ait lu vos Lettres? Il le faut avouer, Madame, vous aviez quelque raison de craindre; il ne vous eût servi de rien d'être Princesse, si vos Lettres n'avoient été charmantes; vous avez été jugée comme une simple Scudery, & l'exact M. de Mairan nous auroit démontré sans miséricorde que vous n'aviez pas plus d'esprit qu'un autre, si la proposition eût été soutenable. Mais il a fallu se rendre de bonne grace, & convenir que tout Altesse que vous êtes, vous mériteriez bien d'être du Mardi. Vous n'en serez pourtant pas, Madame, & je vous en plains; voilà ce que c'est que

d'être Princesse. Mais consolez-vous, vos Lettres, vos Rondeaux, vos amusemens en seront. Nous les traiterons toujours comme de dignes associés; nous les admirerons souvent par justice & par goût, & quelque fois, pour peu qu'ils donnent prise, nous les critiquerons pour maintenir la liberté. Enfin, Madame, on se dédommagera de ne pas vous avoir en personne, par le plaisir de dire ingénuement de vous tout ce qu'on en pense, & avec des sentimens plus naïfs que votre présence ne le permettroit. Nous sommes, Madame, avec le plus profond respect, vos très-humbles & très-obéissants serviteurs & servantes. Le Mardi, la Motte sécretaire.

*Madame la Ducheſſe du** fit une réponſe au Mardi, adreſſée à Monſieur* DE LA MOTTE, *& une à Madame* DE LAMBERT. *Les voici l'une & l'autre.*

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** à Madame* DE LAMBERT, *de Biſy le 26 Août.*

C'Est à vous que je dois, Madame, la Lettre galante que j'ai reçue de votre aimable Mardi. Trouvez bon que

je vous adresse ma réponse pour lui, & que je vous remercie de m'avoir attiré cette gloire. J'espere que cet indulgent Mardi voudra bien ne pas juger à la rigueur le style d'une personne outrée de fatigues, de chaud & de veilles; nous voyageons présentement à la pointe du jour, parce qu'il est impossible de marcher pendant la grande chaleur. Au reste, Madame, je n'ai rien vû de si parfait que la derniere Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire; quoiqu'elle m'accable de douceurs & de louanges, que je ne mérite pas, je ne puis m'empêcher de lui rendre la justice qui lui est dûe; & la vérité l'emporte sur ma modestie. Nous allons demain à A** & nous serons surement samedi au soir à S** Ne pourrois-je pas esperer, Madame, de vous y voir le même jour, ou du moins le lendemain. Ne me faites pas languir, s'il vous plaît; je sens que je ne puis plus me passer de vous voir. Je vous prie de faire mille complimens de ma part à Madame de S^t. Aulaire.

La Bergere de S**.

*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** au Mardi, adreſſée à Monſieur* DE LA MOTTE.

O Mardi reſpectable ! Mardi impoſant ! Mardi plus redoutable pour moi que tous les autres jours de la ſemaine ! Mardi qui avez ſervi tant de fois au triomphe des Fontenelle, des la Motte, des Mairan, des Mongault ! Mardi auquel eſt introduit l'aimable Abbé de Bragelonne ; & pour dire encore plus, Mardi où préſide Madame de Lambert ! Je reçois avec une extrême reconnoiſſance la Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Vous changez ma crainte en amour, & je vous trouve plus aimable que les Mardis gras les plus charmans. Mais il manque encore quelque choſe à ma gloire, c'eſt d'être reçue à votre auguſte ſénat. Vous voulez m'en exclure en qualité de Princeſſe, mais ne pourrois-je pas y être admiſe en qualité de Bergere ? Ce ſeroit alors que je pourrois dire que le Mardi eſt le plus beau jour de ma vie. J'ai grand beſoin de ce ſe-

cours pour apprendre à écrire & à parler ; mais il ne m'eſt nullement néceſſaire pour connoître & chérir le mérite de ceux qui compoſent vos merveilleuſes aſſemblées.

*Madame la Ducheſſe du** étant revenue à S** & ayant engagé Madame de Lambert à y paſſer quelque tems avec elle, lui propoſa d'écrire à Monſieur de la Motte pour elle ; elle le fit : il voulut plus, il demanda que Madame la Ducheſſe du** lui écrivît elle-même : elle eut cette complaiſance, d'où s'établit le commerce de Lettres, qui continua entre cette Princeſſe & Monſieur de la Motte juſqu'à ce qu'elle revint à Paris. Madame de Lambert s'y mêla ſouvent, & ce ſont ces Lettres qui ſuivent dans l'ordre où elles ont été écrites.*

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe du***

VOus n'avez écrit qu'au Mardi, Madame, & comme vous nous retenez notre préſidente à S** il n'y avoit point de Mardi pour répondre à

votre Alteſſe ſéréniſſime. J'avois pris le parti d'écrire en mon nom, mais j'ai eu quelque ſcrupule de ma lettre, & je la ſupprimois. Je me repens aujourd'hui de mon ſcrupule, & puiſqu'il faut abſolument avoir l'honneur de vous écrire, voici la lettre dont je vous faiſois grace.

En vérité, Madame, vos exclamations font trop d'honneur au Mardi. Nous ne ſommes pas ſi merveilleux que le dit V. A. S. & je ne ſçaurois vous voir dans l'erreur, ſans me croire obligé de vous détromper. Connoiſſez donc ce Mardi, Madame, mais ne me décelez pas : ſi je le trahis, ſongez, s'il vous plaît, que je ne le trahis que pour vous. Ami juſqu'aux autels. Pour commencer par Madame de Lambert qui nous préſide, n'avez-vous pas remarqué, Madame, qu'elle ne penſe pas comme la plûpart du monde : qu'elle traite de frivole ce qui eſt établi comme important, & qu'elle regarde quelquefois comme important ce que beaucoup de braves gens traitent de frivole. Ajoutez qu'avec ce prétendu courage d'opinions ſingulieres, elle a quelquefois la foibleſſe de paroître penſer comme les autres. Je vous déclare encore qu'elle néglige fort ſa réputation,

Vous ſçavez, Madame, qu'elle paſſe pour penſer hautement, & s'exprimer toujours de même : Eh bien ! Madame, je vous jure qu'elle oſe dire quelquefois des choſes fort ſimples & toujours fort ſimplement les plus relevées. Je ne vous dis rien de ſa duperie inexcuſable dans le commerce du monde ; elle y met du ſentiment, de l'amitié, de la bonne foi. Eſt-ce là connoître les hommes ? Et quand on y eſt attrapé, n'a-t'on pas ce qu'on mérite ?

A l'égard de M. de Fontenelle, vous ne ſerez point étonnée de l'entendre traiter d'extraordinaire. C'eſt un homme qui a mis le goût en principes, & qui, en conſéquence, demeurera froid où les Athéniens étouffoient de rire, & où les Romains ſe récrioient d'admiration. Vous ſçavez d'ailleurs, Madame, qu'il a prétendu effacer ces grands maîtres dans tous les genres ; car pourquoi ne lui ſuppoſerions-nous pas les intentions les plus mauvaiſes ? C'eſt la bonne façon de deviner les hommes. Badinage, galanterie, ſentimens, philoſophie, géométrie même ; il a voulu briller en tout, & prouver par ſon exemple qu'il n'y a point de talens inaliables. Mais à propos de

géometrie, il faut tout vous dire ; il vient de faire un livre si subtil & si rêvé, que s'il perd son manuscrit de vûe un mois seulement, il ne s'entend plus lui-même. Pauvre tête qui ne tient rien !

Il faut trancher le mot sur M. de Mairan ; c'est une exactitude, une précision tyrannique, & qui ne vous fait pas grace de la moindre inconséquence : il ne se fera pas scrupule de démontrer aux gens qu'ils ont tort, pourvû qu'il le fasse bien poliment, comme s'il ignoroit qu'en matiere d'amour propre le fond emporte la forme.

L'Abbé Mongault est tout plein de mauvais principes ; il nous a soutenu cent fois que les femmes n'étoient faites que pour aimer & pour plaire : il leur abandonne tant qu'il leur plaît l'empire de la bagatelle, mais à condition qu'elles ne touchent pas au sérieux. Je crois, Dieu me pardonne, tant sa prévention est grande, qu'il seroit quelque tems à vous rendre justice.

Madame de St Aulaire ne sçait ce que c'est que dispute ni contradiction. Quelle ressource pour un Mardi ! Elle ne met de chaleur qu'à deux choses ; à soutenir que les femmes sont plus raisonnables que nous, & ce qui ne s'ac-

corde pas trop avec cela ; que M. de Fontenelle a toujours raiſon.

Je ne vous dis rien de Mademoiſelle de Launay, vous la connoiſſez ; mais vous voyez bien, Madame que de ce Mardi tant vanté, il n'y a que moi qui vaille quelque choſe. Comme j'ai l'honneur d'être connu de vous, ce n'eſt pas la peine de faire le modeſte. Mais quoi, Madame, ſuffirois-je pour vous faire paſſer par deſſus tout le reſte ? Si pourtant il en étoit ainſi, & que vous ne fuſſiez point allarmée de tout ce que je viens de vous dire, je ménagerois votre affaire le mieux qu'il me ſeroit poſſible. Je crois qu'on vous admettroit volontiers en qualité de Bergere ; quoiqu'en vérité, Madame, ce ſoit une vraye duperie que ce détour. Qu'en arriveroit-il, Madame ? Sous ce nom de Bergere, vous n'en ſeriez que plus charmante ; nous n'en ſerions que plus ſenſibles, & nous n'en ſerions que plus timides à le dire. Quoique vous faſſiez, Madame, il n'y aura jamais de nos ſentimens que le reſpect qui ſoit bien à ſon aiſe avec vous. C'eſt avec ce ſentiment très-profond dans mon cœur que je ſuis, Madame,

De votre Alteſſe ſéréniſſime,

Le très-humble, &c.

J'ai eu mes raisons, Madame, pour ne vous rien dire de l'Abbé de Brageſonne. Comme vous dites que votre Berger l'a oublié, & que je me doute qu'il voit vos Lettres, je n'ai pas voulu, par délicateſſe pour vous, lui en réveiller la moindre idée.

LETTRE de Madame DE LAMBERT *à Monſieur* DE LA MOTTE *à S** le* 20 *Septembre* 1726.

QUoi ! Un ſtyle figuré, de l'ironie pour des Bergeres ! Vous n'y ſongez pas, Monſieur ; je ſuis devenue ſi ſimple, que j'aurois pris vos louanges pour des injures, ſi S. A. S. par ſa bonté, la plus aimable de ſes qualités, ne m'avoit détrompée. Vous voyez bien qu'il nous faut des louanges moins fines & plus développées. Votre Lettre nous a procuré une diſſertation charmante ſur le goût. L'eſprit de la Princeſſe ſort quelquefois des regles de la Bergerie, & rentre dans ſes droits de fineſſe & de délicateſſe ; & ſur ce que quelqu'un n'entendoit pas bien ce que vous avez dit de M. de Fontenelle qu'il

avoit mis le goût en principes, S. A. S. a bien voulu nous le mettre au net. Le goût qui tient aux arts, nous a-t'elle dit, & qui en fait la perfection, peut être mis en principes, parce qu'il se forme sur l'expérience ; mais pour le goût qui tient aux sensations & aux sentimens, & qui vient de la disposition des organes, il est purement machinal & ne peut être réduit à des principes, étant indépendant de tout raisonnement : il n'en est pas de même de l'intelligence. Quand on conviendra de mes principes, on conviendra de mes conséquences. Je puis donc esperer de soumettre à mon avis une personne intelligente ; je n'ai pas la même autorité sur les sentimens, & ne puis me flatter d'amener une personne sensible à mon goût, ni elle de m'inspirer le sien ; je n'ai point de liens pour l'attirer à moi ; je n'ai point de route pour aller à elle ; rien ne se tient dans les goûts, ils sont uniquement dans la dépendance & dans la disposition des organes. Suivant ces regles l'amour s'inspire & ne se mérite point. Cela n'est-il pas conséquent, Monsieur ? Vraiment elle nous en dit bien d'autres.

Je conviendrai toujours de tous les talens de M. de Fontenelle ; mais

croyez-vous nous étonner ? Nous avons ici de quoi faire contre. A propos, Monsieur, il y a longtems que je dois une vengeance à notre sexe contre vous autres Sçavans. Ce sera la Princesse qui servira à ma vengeance. A peine nous passez-vous un peu d'imagination & quelque lueur d'esprit. Je vais vous montrer une Princesse qui réunit en elle tous les talens, esprit profond, géométrique & conséquent, esprit fin, délicat, lumineux avec tous les charmes de l'imagination ; une poësie aimable, de l'entousiasme, cela pourra mortifier l'orgueil lyrique : enfin je vous présente en réalité ce que St Evremont ne nous a donné qu'en idée. Vous sçavez que quand il a voulu nous donner un modéle de perfection, il l'a plûtôt placé sur une femme que sur un homme, & il en rend raison. J'ai cru, dit-il, plus aisé de trouver dans les femmes la solidité des hommes, que dans les hommes les agrémens des femmes. Voilà une grande autorité pour nous. Vous croyez que son Alteſſe ne viendra pas à nos Mardis ? Elle y viendra, Monsieur, pour notre gloire & à votre confusion : mais que deviendrez-vous, quand vous verrez une Prin-

ceſſe dont la dignité du rang a paſſé juſqu'au caractere : & qui ne fait jamais ſentir ſa ſuperiorité, ce qui fait qu'on la lui pardonne : Quand vous joindrez à cela les graces de la Bergere, ſes converſations fines & legeres, cette joie qui anime tout, cet enjouement qui n'écarte point le ſerieux, que deviendra votre reſpect ? Sera-t'il toujours bien à ſon aiſe ? Enfin quand j'aurai ſatisfait mon amour propre par ma vengeance, je vous en aimerai quatre fois davantage. En attendant, Monſieur, je vous honore & je vous aime aſſez raiſonnablement.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** à Monſieur* DE LA MOTTE.

JE commence par vous dire, Monſieur, que je ne vous écris point. Je crois qu'il eſt bon que je prenne cette précaution, de crainte que vous ne vous y trompiez, & que vous ne preniez ceci pour une réponſe. Voici la raiſon qui m'empêche de vous écrire. Madame de Lambert vous fait un portrait de moi, auquel je ſuis bien aiſe que

vous croyiez que je ressemble ; ainsi je dois prendre le parti de me taire & de la laisser parler. Je ne vous dirai donc point que pour la premiere fois de sa vie, Madame de Lambert s'est trompée ; qu'elle a fait un portrait purement idéal, qui n'a aucune réalité, & qui est à peu près comme le monde intelligible du Pere Malebranche ; qu'elle m'a peinte comme elle voudroit que je fusses, & non comme je suis en effet ; que lorsqu'elle vous reproche d'avoir employé avec elle l'ironie, elle se venge en se servant avec vous de l'hyperbole la plus outrée ; qu'elle prouve bien que le goût ne peut être réduit en principes, puisque le sien la trompe si fort & lui fait voir les choses si différentes de ce qu'elles sont ! Je ne vous dis rien de tout cela ; au contraire je vous prie de croire tout ce que Madame de Lambert vous dit de moi. Certainement je ne vous désabuserai pas, ou du moins ce sera le plus tard que je pourrai. Je vais avoir grand soin de me cacher à tous les beaux esprits qui ne me connoissent pas encore ; & loin de demander d'être reçue parmi vous, je me garderai bien de m'y produire, pour l'honneur de Madame de Lambert &

pour le mien. Je ne ſçais ſi je dois lui ſçavoir tant de gré de ce qu'elle dit de moi. Il eſt vrai que j'en dois être très-flattée; mais d'un autre côté, elle me met dans l'impoſſibilité de vanter ſon diſcernement, ſa juſteſſe d'eſprit, ſa façon d'écrire, & tant d'autres talens qu'autrefois je pouvois louer tout à mon aiſe; elle me force à renoncer au commerce de tant de gens de mérite qui compoſent ſes aſſemblées; elle me réduit à ne pouvoir ni écrire, ni parler; en un mot, en me voulant rendre une perſonne univerſelle, il ſe trouve qu'elle m'anéantit. Cependant je ne puis me réſoudre à me priver de vos Lettres. Ecrivez-moi, Monſieur, & Madame de Lambert répondra.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe du***

JE ne laiſſerai pas, Madame de répondre à ce que vous n'écrivez pas. Ce que V. A. S. dit qu'elle ne dit point, vaut mieux que ce que diſent les autres. J'en excepte pourtant Madame de Lambert, qui parle ſi bien de vous, que je

l'en crois malgré vous : votre Lettre même la juſtifie à merveille de toute hyperbole, & vous avez achevé votre portrait en le déſavouant, tout reſſemblant qu'il eſt. Bon Dieu, Madame, que je ſuis fâché de ne pouvoir aller à S** ! je vois bien que toute la ſemaine eſt Mardi dans ce pays-là. Les Lambert, les Dreuillet, les St Aulaire & bien d'autres qui valent ſans doute beaucoup dès qu'ils vous plaiſent, & par-deſſus tout une Princeſſe qui aide les gens, quelque eſprit qu'ils ayent, à en avoir encore davantage. Où ſe trouveroit l'exquis, s'il n'étoit pas-là ? Je vous aſſure, Madame, que le Mardi, s'il m'en veut croire, ſera déſormais bien modeſte : il craindra votre préſence autant qu'il la ſouhaitera, & il aura grand beſoin de ſe raſſurer ſur la parole de Madame de Lambert, qui jure que vous ne faites jamais valoir votre ſupériorité. Quoi qu'il en ſoit, Madame, venez, venez, pour la confuſion des ſuperbes. Pour moi je ne m'embarraſſe pas d'être humilié ; j'ai un bon ſecret pour cela ; je fais mon bien du mérite des autres, par le plaiſir que j'y prens. Venez nous enrichir, Madame, venez nous charmer ; expo-

ſez-vous généreuſement à tous les ſentimens qui pourront naître : nous vous laiſſerons deviner ceux qui ne ſe diſent point, & nous envelopperons tout ſi bien ſous le reſpect, que vous n'aurez rien à dire. Je vous demande une grace, Madame ; ſi vous daignez m'honorer d'un mot de réponſe, ne vous en remettez point à Madame de Lambert. Il me faut une L** B** de B** ; je ne ſçais quel goût j'ai pris pour ce nom-là, mais je vous jure que je ne ſçaurois m'en paſſer.

Je ſuis, Madame, avec un très-profond reſpect,

De votre Alteſſe ſéréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame* DE LAMBERT.

A Quoi penſez-vous, Madame, de me faire une ſi mauvaiſe querelle ? Vous me confondez avec des hérétiques que j'ai combatus cent fois en votre préſence, & que je viens de dénoncer moi-même à la Princeſſe. Quoi !

Madame, je ne passerois aux femmes que l'imagination & les saillies, à l'exclusion du sérieux & des vûes profondes! A Dieu ne plaise, Madame, vous y avez mis bon ordre, & depuis que je vous ai vûe, car il faut parler quelquefois sérieusement, vous m'auriez bien guéri de cette erreur, si j'en avois été capable. Choisissez donc mieux où placer vos vengeances. Entreprenez l'Abbé Mongault & ses sectateurs : écrivez-lui seulement une Lettre comme celle que j'ai reçue, & si la raison & les graces que vous mariez si bien, ne le convertissent pas, menacez-le de la Princesse, à la bonne heure. Qu'elle vienne aux Mardis pour le confondre ; & s'il ne fait pas abjuration sur le champ, qu'il en soit exlus à jamais. J'y aurai regret : c'est d'ailleurs un homme de mérite ; mais il y a des erreurs capitales qui ne se pardonnent point. Pour moi, Madame, je fais profession d'une meilleure doctrine. Je tiens les femmes capables de tout : mais je crois que par bon esprit, & pour profiter de leurs agrémens, elles s'en sont tenues ordinairement à plaire ; science si agréable à exercer, & qui rapporte plus que les plus abstraites.

Que

Que feroient-elles en effet, d'érudition, de métaphyſique, de géométrie? Leur viſage ne va pas avec cela, & le ſourire & les graces s'en effaroucheroient. Les femmes ont choiſi les riens à la vérité; mais elles en ſçavent faire quelque choſe, tandis qu'il nous faut à nous de bons matériaux, dont nous ne faiſons rien le plus ſouvent.

Vous voyez bien, Madame, que vous pouvez vous mettre à m'aimer, plus qu'aſſez raiſonnablement, puiſque j'ai toujours été, & que je ſuis toujours avec une eſtime ſans réſerve & un très-profond reſpect, Madame,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

MAdame de Lambert a juré que je ne vous écrirois pas que vous ne lui euſſiez fait réponſe, Monſieur, mais elle n'a pas juré que je vous écrirois auſſi-tôt que vous lui auriez écrit. Quand elle l'auroit fait, je ne m'en embarraſſerois pas, attendu que qui ré-

pond paye, & qu'elle ſeroit obligée de payer pour moi. Votre Lettre m'a plus confirmée que tout le reſte, dans la réſolution que j'ai priſe de ne vous point écrire. En vérité la partie ne ſeroit pas égale, & mon ſtyle ne pourroit ſe ſoutenir auprès du vôtre. Outre cela je vois que vous êtes tout prêt à croire ce que Madame de Lambert vous mande de moi; & encore un coup, je ſerois folle de vouloir vous déſabuſer. Je demeure donc dans mon néant, & me garderai bien d'exiſter, pour me montrer ſi différente de ce qu'on dit que je ſuis. Cet état n'eſt pas brillant, mais il a ſes commodités. Il vaut mieux n'être rien que de n'être pas ce qu'on vous croit, ou ce qu'on veut que vous ſoyez. De plus, je ne ſerai point obligée de prendre part à toutes les prétendues injuſtices qu'on fait aux femmes. L'Abbé Mongault dira tant qu'il lui plaira, qu'elles ne ſont capables que de bagatelles, que les choſes ſérieuſes & relevées ne ſont pas de leur reſſort, je ne me croirai point obligée de prendre fait & cauſe; &, à dire vrai, je ſerois aſſez embarraſſée s'il falloit le confondre. Il y a long-tems que cette héréſie a pris naiſſance; je ne la crois

pas si aisée à détruire que Madame de Lambert le prétend. On ne peut alléguer contre nous de preuves métaphysiques, mais celles de fait ne nous sont point favorables. Cependant vous voulez voir mon nom par écrit : je ne sçais pas trop pourquoi ; mais j'en dois être d'autant plus touchée, que cela est moins fondé. Vous le trouverez donc au bas de ceci, qui est un pur néant, absolument vuide de choses, & tellement vuide, qu'il suffiroit pour donner gain de cause à M. Newton contre tous les Cartésiens. Si par hazard vous étiez encore curieux de voir ce nom, vous sçavez, Monsieur, comment il faut faire pour cela. Je l'échangerai toutes les fois que vous voudrez, contre des Lettres aussi agréables que celles que vous m'avez écrites.

On oublia de signer cette Lettre.

LETTRE de Madame DE LAMBERT *à Monsieur* DE LA MOTTE.

ON m'ordonne de vous écrire ; Monsieur, mais mon génie est aussi libertin que moi ; il ne vient pas tou-

tes les fois que je l'appelle. Que vous dirai-je ? S. A. S. m'a défendu de parler, c'eſt-à-dire de la louer ; c'eſt la même choſe. Pourquoi cette rigueur ? Qu'a-t-elle à craindre ? Elle n'a rien à faire pour ſe faire reſpecter, mais elle a tout fait pour ſe rendre aimable. Qu'elle nous défende donc de ſentir. Je ſuis pourtant un être ſenſible. Je ſens ; donc je ſuis : voilà la démonſtration de mon exiſtence. J'abandonne ce palais de Flore plus réel que celui d'Armide ; mais il s'y fait ſouvent les mêmes enchantemens ; j'éprouve tous les jours ſur moi l'effet du charme. Vous connoiſſez, Monſieur, mes ſouffrances & ma langueur ; tous les matins je ſuis ſans vie ; je vais à la toilette, un regard me ranime. Mais quel regard ! tout s'y trouve ; ce qui plaît, ce qui touche & ce qui ſéduit : regard qui n'a jamais porté à faux, & qui fait toujours ſon effet ; regard enfin que l'amour fit dans ſa malice, parce qu'il défend tout ce qu'il inſpire.. Le croiriez-vous, Monſieur, ce ſentiment fait pour le bonheur de l'humanité, en eſt banni ? Puis donc qu'il n'eſt permis de penſer ni de ſentir, & que l'on m'ôte toute expreſſion, je retourne à mes Mar-

dis, où j'aurai plus de liberté. Mais vous voulez bien que je vous dise que j'ai pris ici des leçons de délicatesse, qui me rendent très-difficile. Adieu, Monsieur, c'est vous dire ce que je pense & ce que je sens, que de vous assurer que je vous aime & vous estime infiniment.

---

*LETTRE de Madame la Duchesse d** à Madame* DE LAMBERT.

IL s'est fait une terrible métamorphose en moi depuis votre absence, Madame, je ne raisonne plus; je n'écris plus; je crois même que je ne pense plus. C'est à présent que je puis dire avec vérité que je suis rentrée dans le néant. J'avois raison de craindre que la forme sous laquelle vous me faisiez paroître n'eût rien de réel. Mon pauvre esprit étoit comme ces cadavres qui paroissent des beautés admirables tant qu'un art magique les anime, & qui ne sont plus que des squelettes, sitôt que le charme est fini. Je suis précisément comme ces gens qui sortent d'un sommeil pendant lequel ils croyoient

avoir des richeſſes en abondance, & qui ſont au déſeſpoir à leur réveil de ſe trouver auſſi pauvres qu'auparavant. En vérité, Madame, il y auroit trop de cruauté à me laiſſer long-tems dans cette ſituation. Je ne pourrois m'en prendre qu'à vous de tous les dégoûts que m'attireroit le changement qui s'eſt fait en moi. En voici un des plus cruels. Le Berger me voyant ſi différente de ce que je paroiſſois auparavant, a pris le parti de déſerter : il m'a abandonnée pour aller chercher M. Subtil & l'Abbé de Bragelonne. Revenez donc, Madame, ſi vous ne voulez pas me cauſer toutes ſortes de malheurs. Venez me faire reparoître telle qu'on me voyoit par la vertu de vos enchantemens.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

VOus n'êtes pas quitte de mes Lettres, Madame, puiſque je ſuis sûr de ma récompenſe. Ce n'eſt pas que je doive trop compter ſur la fidélité de V. A. S. elle vient de manquer à la condition du traité, même en l'acceptant.

Vous me promettiez que je verrois au bas de votre Lettre L** B***e de B** & cependant ce nom si désiré ne s'y trouve point ; vous l'avez oublié. Vous me direz, Madame, que je vous chicanne mal-à-propos ; que les Princesses font ce qu'elles veulent, & qu'on n'a rien à leur dire : il est vrai. Mais nous autres, Madame, nous désirons aussi ce qu'il nous plaît : Quand les choses ne vont point à notre gré, il nous est permis du moins de nous en fâcher en secret : mais on va plus loin avec vous, Madame, on ose vous le dire ; & c'est-là votre éloge. Vous feignez d'ignorer quel plaisir peut faire un nom : je vais donc vous l'apprendre, Madame, comme si vous l'ignoriez. Le nom est un portrait en racourci qui réveille dans le moment l'idée de toute la personne. Supérieur à ces portraits qui ne représentent que la figure, il rappelle tout d'un coup l'esprit, le caractere, toutes les qualités personnelles ; & il fait plus ou moins cet effet, selon que la personne même a fait plus ou moins d'impression. Demandez aux amans, par exemple, quel charme a pour eux le nom de ce qu'ils aiment ; ils vous diront là-dessus les plus belles choses du

monde. Eh bien! Madame, l'amour n'eſt pas le ſeul qui y prenne un ſi grand goût; le reſpect, l'admiration, d'autres ſentimens encore y ſont auſſi ſenſibles; & vous pouvez vous en rapporter à mon expérience. Mais il y a plus, Madame; c'eſt quelque choſe de bien précieux qu'un nom ſigné au bas d'une Lettre avec quelque ſentiment de bienveillance. C'eſt un portrait, comme j'ai dit, mais il eſt peint par la perſonne qui intéreſſe; & c'eſt elle-même qui en fait un préſent à ceux à qui elle écrit. De-là viennent dans les amans, car je les prens toujours pour exemple, en matiere de ſentimens ce ſont les grands maîtres; de-là viennent leurs tranſports, leurs raviſſemens à la vue du nom de ce qu'ils aiment; vous les ſurprendriez mille fois, quand ils ſe croyent ſans témoins, à relire les Lettres qu'ils ont reçues, à s'enflammer, à s'attendrir à l'aſpect du nom chéri, le baignant quelquefois de leurs larmes, s'ils ſont malheureux, & le baiſant ſans ceſſe, s'ils ſont heureux. Vous jugez bien, Madame, que je n'en uſerai pas ainſi avec le vôtre; je n'ai garde; & je ſçais trop bien mon devoir: ſi cela m'arrivoit par malheur, je le nierois com-

me beau meurtre ; mais on eſt bien hardi quand on eſt tout ſeul.

Je ſuis, Madame, avec un très-profond reſpect,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

JE ne ſçais par quel malheur mon nom ne s'eſt pas trouvé ſur le papier que je vous ai envoyé. Certainement je croyois l'y avoir mis. Il faut que quelque malin enchanteur l'ait fait diſparoître ; ou plutôt quelque folet bien-faiſant, qui a voulu me procurer le plaiſir de recevoir promptement une de vos Lettres. Vous me faites une diſſertation ſi galante ſur les effets que peut produire un nom chéri, que je ne ſçais ſi je n'ai pas gagné en ne vous envoyant pas celui que vous déſiriez. Cependant, comme je veux tenir ma parole, par préférence à tout, vous trouverez ici ce nom, ou il y aura bien du malheur. De plus, je vous

permets d'enfaire tel uſage qu'il vous plaira. Vous voyez par-là juſqu'à quel point l'éloquence ſéduit. Au reſte, Madame de Lambert n'étant point ici, vous comprenez bien que je vous écris moins que jamais. Comme la perſonne qu'elle vous a dépeinte n'eſt que dans ſon idée, elle a beſoin, comme nos ames, d'être créée à tout moment, & elle ceſſe d'être, ſitôt que Madame de Lambert ceſſe de la produire. C'eſt donc chez elle que vous devez chercher mon eſprit, & c'eſt elle qui doit répondre aux Lettres que vous m'écrirez. Quant à moi, je ne me ſuis engagée à vous fournir que des L*** B**** de B*** en voici une bien conditionnée ; je la renouvellerai toutes les fois que vous le jugerez à propos.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

JE n'ai plus rien à dire, Madame, mais en récompenſe, j'ai beaucoup à ſentir. La permiſſion que m'a donnée votre Alteſſe Séréniſſime m'a tellement pénétré de joie, que je crains d'en devenir trop ſérieux; car qui ſçait même ſi cela n'iroit pas plus loin? Franchement, Madame, je ſuis dans un grand danger; & tout concourt encore à le rendre plus grand. Madame de Lambert revient de S**; les Mardis recommencent; & de mémoire de Mardi, on n'en a point paſſé de plus charmant que le dernier; on n'y a parlé que de vous. Vous croyez qu'il n'y a pas grand malheur à cela; pardonnez-moi, Madame, il y en a; je ſçais mieux mon affaire que vous. Madame de Lambert ſoutenant toujours que votre portrait n'eſt point flatté, s'eſt aviſée d'y ajouter de nouveaux traits plus touchans que de raiſon. Paſſe encore pour les graces & l'eſprit, dont on ne ſçait que trop de merveilles: mais elle

s'eſt miſe à nous vanter un cœur admirable, plus tendre, plus compatiſſant, plus généreux que tous les autres, fait pour les ſentimens & pour l'amitié, & pardeſſus tout, auſſi conſtant que ſenſible ; & comme ſi elle eût eu affaire à des incrédules, elle nous l'a prouvé par les faits. Il ſembloit qu'elle le fît exprès, Madame, moins pour achever de vous peindre, que pour m'achever de peindre moi. Pardonnez-moi ce jeu de mots, Madame, il a un grand ſens, mais quand il n'en auroit pas, il faut que je m'égaye & que je badine, à quelque prix que ce ſoit, pour me ſauver du ſérieux qui me menace. J'aime encore mieux m'égarer en plaiſanterie qu'en ſentimens. Je ne ſçais, Madame, ſi ce reméde me ſuffira ; mais je vous avoue que je tenterai tout pour ne me pas perdre. Je vous ferai plutôt toutes les injuſtices du monde que de me laiſſer mener trop loin. Je croirai plutôt l'impoſſible ; que toutes vos Lettres, par exemple, ne ſont que des hazards d'eſprit, qui ne prouvent point que vous en ayez toujours ; que toutes vos belles actions ne ſont que des ſaillies d'humeur qui n'ont point de racine dans

le fonds de votre ame. Que ſçais-je ! on ſe ſauve comme on peut. Je croirai que l'amitié trompe Madame de Lambert, & que je ſuis trompé moi par l'admiration ; je ne ſuis pas bien ſûr ici du mot propre.

Envoyez-moi, je vous ſupplie, une autre L*** B*** de B** ; j'ai preſque uſé la premiere ſur votre permiſſion, & je n'en ſuis, Madame, qu'avec un plus profond reſpect,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

JE n'avois été juſqu'à préſent que dans un anéantiſſement volontaire ; mais il eſt devenu forcé depuis que j'ai reçu votre derniere Lettre. Je ſuis un peu plus embarraſſée que je n'étois ; je me ſuis engagée bien témérairement dans un commerce de Lettres avec vous ; il va plus loin que je ne penſois ; & voilà comme on s'embarque inſenſiblement ſans en prévoir les ſui-

tes. Je me trouve plus que jamais dans l'impoſſibilité de vous écrire. Si je veux répondre à une Lettre enjouée & ſpirituelle, je craindrai de ne pas réuſſir; ſi je veux répondre à une Lettre galante, je ne ſçaurai comment m'y prendre, ou du moins je devrois faire comme ſi cela étoit; ſi je loue votre Lettre autant que je le voudrois, on dira que c'eſt par coquetterie; ſi je ne la loue pas, on croira que je n'ai ni goût ni ſentiment. Je ne ſçais de quel côté me tourner. Le néant même, auquel j'avois eu recours, m'eſt à charge depuis qu'il eſt devenu réel. Cette ſituation ne laiſſe pas que d'être fatiguante à la longue, & je commence à être embarraſſée de ma contenance en cet état. Vous voulez cependant toujours des L*** B**** de B**, j'ai failli à vous envoyer un blanc ſigné; mais Mademoiſelle de Launay a jugé au ſtyle de votre Lettre que je riſquerois trop. Que vous dirai-je donc ſur ce que vous m'écrivez? Allez trouver Madame de Lambert, faites-lui voir la Lettre que vous m'avez écrite, & demandez-lui ce qu'en doit penſer la perſonne dont elle vous a fait le portrait, & croyez qu'elle en penſe tout ce que Madame de Lambert

vous dira. Au reſte, je ne ſçais pas trop comment appeller ce que je vous envoye; ce n'eſt point une Lettre, c'eſt un pot pourri, un monſtre qui n'a point de forme déterminée : donnez-lui celle qui vous ſera plus agréable. Allez un peu bride en main ſur les L*** B**** de B**, je ne puis ſuffire à vous en fournir la quantité qu'il vous en faut; en voici un couple qui doit ſervir au moins à deux réponſes.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d* **

VOtre charmant embarras, Madame, me devoit valoir quatre bonnes Lettres de V. A. S. Quel gain j'aurois fait, ſi vous aviez eſſayé de toutes les manieres de me répondre? Quand vous auriez répondu à une Lettre prétendue enjouée & ſpirituelle, quelle leçon vous m'auriez donnée de légereté & d'agrément! Tout ce que vous écrivez fait tant d'impreſſion ſur moi, que je crois que votre goût deviendroit bientôt le mien. Quand vous auriez répondu à une Lettre galante, que j'aurois

eu de plaiſir à croire que vous ne ſçaviez comment vous y prendre ! je me ſerois bien gardé d'y ſoupçonner la moindre adreſſe. Si vous aviez pris le parti de me louer, ç'auroit été pour moi à la poſtérité une recommandation plus efficace que la liſte de l'Académie Françoiſe ; mais malgré tout cela, Madame, je vous aurois quittée volontiers de ces trois Lettres pour une, où de deſſein formé vous ne m'auriez point loué du tout. Je vous laiſſe, Madame, à débrouiller ce ſentiment le mieux que vous pourrez : pour moi je n'oſe y regarder de ſi près. Je me prens naïvement tel que je me trouve, ou plutôt tel qu'il vous plaît de me rendre par vos malices. Cette charmante permiſſion que vous m'avez donnée, ces deux L*** B*** de B** ſignées dans le courant d'une Lettre, circonſtance piquante & abſolument de votre invention, ſans compter mille petits riens qui ſont d'un effet infini par la main dont ils partent : en vérité, Madame, ſi je m'égare, j'ai à qui m'en prendre ; ce ne ſera pas tout-à-fait ma faute, & vous l'aurez bien voulu. Je n'ai rien à me reprocher, Dieu merci ; je vous obéis exactement : j'ai été,

comme vous m'en chargiez, lire à Madame de Lambert la Lettre que je vous ai écrite; je lui ai demandé ce qu'en devoit penſer la perſonne dont elle a fait le portrait; elle m'a répondu ſans héſiter, que cette perſonne en étoit très-contente. Ne croyez pas, Madame, que je m'en ſois tenu au premier mot : je l'ai priée de penſer ſérieuſement à ce qu'elle diſoit, parce que j'avois ordre de prendre ſa réponſe pour vos vrais ſentimens. Je l'ai vue alors un peu embarraſſée ; mais enfin elle a prononcé diſtinctement qu'elle n'oſoit me dire tout ce que vous en penſiez. Vous voyez bien, Madame, qu'il y a là de quoi mourir de joie, & qu'en cet état une L*** B*** de B** ne doit me rien durer. Je vous ſupplie de ne me pas épargner ce nom charmant; & je vous jure, Madame, qu'il n'y a jamais eu de reſpect dans le monde qui reſſemble à celui avec lequel je ſuis,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

J'Ai lieu de croire que vous ne vous ſouciez plus de L*** B**** de B**. Il eſt vrai que vous m'en demandez un par votre derniere Lettre ; mais il eſt vrai auſſi que je vous en avois envoyé deux à la fois, en vous avertiſſant qu'ils ſerviroient pour deux réponſes. Vous ne m'avez pas récrit depuis, ainſi c'eſt vous qui êtes en reſte avec moi. Je voulois ſeulement vous mander aujourd'hui, que je ne vous envoyerois pas ce nom que vous n'euſſiez rempli les conditions que j'avois exigées, & le voilà cependant ſur ce papier en dépit que j'en aie : vous avez fait quelque ſort pour l'attirer. Quant à l'oracle prononcé par Madame de Lambert, je ne puis le contredire après ce que j'ai déclaré. D'ailleurs il ne m'engage en rien, puiſque je ne me ſuis jamais reconnue au portrait qu'elle a fait. Si vous voulez abſolument que ce ſoit le mien, je vous le laiſſerai croire. Il faudroit que je fuſſe de bien mauvaiſe humeur pour

vous chercher querelle là-dessus. Après tout, on n'est pas maître des pensées d'autrui; on n'est responsable que des siennes; il me suffit pour n'avoir rien à me reprocher, de vous avertir que je ne ressemble point à la personne dont il s'agit; & qu'ainsi elle peut penser de vos Lettres tout ce que Madame de Lambert vous a dit, sans que vous en puissiez tirer la conséquence que je pense de même. Au reste, on m'a avertie que vous montriez à tout le monde ce que je crois ne vous point écrire. J'étois tentée, pour vous punir, de vous envoyer une Lettre que vous ne pussiez montrer, sans être en effet taxé d'une grande indiscrétion. Mais tout bien considéré, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de vous faire grace que de vous punir de cette façon. Outre que j'ai ici un Directeur & un Berger, qui ne voudroient pas que je me servisse de ce moyen pour vous corriger. Tâchez cependant d'être plus circonspect à l'avenir, ou vous n'aurez plus de L*** B**** de B**. Ne voilà-t'il pas encore que j'écris ce nom pour la seconde fois? Mais il me doit valoir trois Lettres de vous; une que vous me deviez déja de bon compte, & deux que

vous me devez à préſent. Dépêchez-vous de payer, ou je ferai monter bien haut les arrérages.

A l'égard du reſpect dont vous me parlez, je ſuis aſſez contente qu'il ne reſſemble pas à celui des autres. L'uniformité eſt déſagréable à la longue, & vous faites bien de mettre de la variété dans ce ſentiment, qui eſt aſſez ennuyeux par lui-même.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d**.*

LEs L*** B**** de B**, me viennent deux à deux, & avec cela, Madame, je trouve à peine mon néceſſaire; je comprens pour la premiere fois l'avarice & l'ambition. On n'a jamais aſſez des choſes où l'on met ſon cœur. Je remercie donc V. A. S. de ſes profuſions. Mais ce qui n'eſt pas trop bien entre nous, c'eſt d'y mettre des conditions ſi préciſes & ſi abſolues. Vous abuſez du prix de la choſe, ſans égard au peu qu'elle vous coûte. Vous écrivez trois mots, trois mots que j'adore à la vérité, mais enfin ce ne ſont

que trois mots, & vous exigez autant de Lettres qu'il vous plaît de me faire cette grace, comme ſi ce m'étoit une choſe bien aiſée que de vous écrire. Croyez-vous donc, Madame, que dans ce commerce ſingulier, où je ne ſçais quel lutin m'a engagé, la partie ſoit bien égale entre nous? Vous m'écrivez en vous jouant; vous m'en dites tant & ſi peu qu'il vous plaît; je vois les graces autour de vous qui ſe relayent à dicter vos Lettres; ou plutôt, je vois que vous ne leur laiſſez rien à faire que de ſourire à votre badinage. En vérité cela eſt bien commode. Pour moi, Madame, c'eſt tout le contraire: je ne vous dis pas le quart de ce que je voudrois, ni comme je le voudrois. Un mot s'offre, & c'eſt le bon; il faut pourtant, en dépit de la vérité, que j'en cherche un autre. Le ſentiment eſt là qui voudroit que je le rendiſſe tout pur: il faut pourtant, malgré qu'il en ait, que je lui donne un air de penſée; il faut, en un mot, que je me contente un peu & que je ne vous déplaiſe pas le moins du monde; deux intérêts qui me ſont également chers. Je vous demande pardon de l'égalité, Madame; mais on ne ſçauroit aller contre la na-

ture. Vous voyez bien que tout cela eſt difficile à concilier, & que je ne ſuis pas trop à mon aiſe ; je ne m'en plains pourtant pas, Madame ; pour vous parler ingénuement, j'ai autant de plaiſir à ce que je ſupprime qu'à ce que je vous dis ; & ce que vous ne découvrirez jamais, ſi vous n'avez bien de la pénétration, m'eſt encore plus précieux que ce que je vous laiſſe voir. Ayez donc pitié de mon embarras, Madame, envoyez-moi des L*** B**** de B** ſans me preſſer trop ſur les conditions. Je ne laiſſerai pas de m'avouer redevable, & d'arrêter exactement mon compte : je vous demande ſeulement un peu de crédit, & je crois qu'à force de me prêter, vous me mettrez en état de vous bien payer. Je ſuis, Madame, avec ce reſpect que vous me permettez, & qui devient tous les jours plus extraordinaire,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

DAignez juger, Madame, de notre conteſtation. Madame de Lambert m'a ſoutenu opiniâtrement que je devois trois Lettres à votre Alteſſe Séréniſſime, & qu'il vous les falloit abſolument, ſans quoi je ne recevrois plus ce nom qui m'intéreſſe tant. J'ai voulu parier que je ne vous en écrirois qu'une, & que j'aurois pourtant réponſe. On m'a trouvé bien hardi; mais n'eſt-il pas vrai, Madame, que j'aurois gagné, & que j'avois raiſon de ne vous pas croire ſi infléxible? Cependant, Madame, tout convaincu que je ſuis de votre indulgence, je ne laiſſerai pas d'entrer en payement; & comme je n'ai pas répondu à un article important de votre Lettre, ce ſera de quoi m'acquitter d'autant. On vous a dit, Madame, que je montrois vos Lettres à tout le monde. A tout le monde! vous ne m'en ſoupçonnez pas. A un petit nombre de gens choiſis, je vous avoue qu'il en eſt quelque choſe; & vous conviendrez, je

crois, vous-même, que je n'ai pas pu faire autrement. On eſt étonné en compagnie du changement de mon humeur. On me reproche des diſtractions fréquentes. Je répons de travers à ce qu'on me dit. Les uns me croyent malade, les autres craignent pour ma tête : là-deſſus ne pouvant faire mieux, je montre une de vos Lettres, & me voilà juſtifié. Autre avantage pour moi, Madame, on ſe récrie à chaque trait ; on me remercie de tout ce qu'on lit ; la bonne humeur revient ; je ſuis enchanté, & il n'y a plus moyen de me tenir. Après cela, Madame, ſi vous n'êtes pas contente de mes raiſons, & qu'il vous plaiſe de me croire encore en faute, puniſſez, n'êtes-vous pas la maîtreſſe ? Mais puniſſez comme vous avez été tentée de le faire. Écrivez-moi, c'étoit votre projet, quelque bonne Lettre que je ne puiſſe montrer ſans indiſcrétion : mais je vous avertis d'avance que je ne ſerai pas diſcret légerement, & que je ne prétens le faire qu'à bonnes enſeignes. Plût à Dieu que la penſée vous revint de me corriger à ce prix là, & que vous vouluſſiez bien la mettre en œuvre. Eh ! Madame, que faites-vous donc d'un Directeur,

si vous resistez à vos tentations? Prétendez-vous toujours l'entretenir de riens; & ne mérite-t'il pas bien de tems en tems quelque consultation passable? Pour moi, Madame, j'ai beaucoup à consulter avec le mien, & nous avons de grandes disputes ensemble sur ce profond respect avec lequel je suis, Madame,

De votre Altesse Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Duchesse d** à Monsieur* DE LA MOTTE.

VOus payez en trop bonne monnoye pour me disposer à vous faire crédit: & la maniere dont vous me demandez quartier, me rend plus inflexible que jamais: je suis devenue encore plus intraitable depuis vos dernieres Lettres. Cependant je ne puis m'empêcher de vous avouer que vous auriez eu une L*** B**** de B** quand même je n'aurois pas reçu la seconde. Quelque amitié que j'aye pour Madame de Lambert, la vérité m'oblige

de convenir qu'elle auroit perdu le pari ; mais malgré cela je ne vous aurois pas remis la dette. Vous comprenez bien que je la remets moins que jamais à préſent. Il me revient une Lettre de l'ancien compte, & vous m'en devrez au moins une de plus quand vous aurez reçu celle-ci. Songez donc à vous acquitter au plûtôt. Vous n'êtes pas ſi peiné de ce commerce ſingulier que vous voulez le faire croire ; vous avez du plaiſir aux choſes que vous me dites, & vous en avez encore davantage à celles que vous ne dites pas : je vous prens par vos paroles. Puis-je vous plaindre en cette ſituation ? Je vous en fais juge. Mais s'il étoit vrai que le choix des mots vous cauſât quelque embarras, je vais vous donner un moyen de vous en tirer : écrivez-moi en vers : vous ſçavez que la poëſie a de grands priviléges, & que de cette façon on dit tout ce qu'on veut : vous y aurez recours dans ces tems où l'on ne peut vous tenir ; & les jours que vous ſerez plus moderé, vous m'envoyerez de la proſe ; car je ne veux pas y renoncer. Vous trouverez peut-être que je vous taille bien de la beſogne, au lieu de vous procurer des facilités. Mais quand

cela seroit, aurois-je tort ? Et ce respect si extraordinaire que je permets, ne me met-il pas en droit d'exiger quelque chose de plus à mesure qu'il se perfectionne ? Quant aux reproches que vous me faites de ne vous envoyer que trois mots qui ne me coutent gueres, & que je fais payer par autant de Lettres qu'il me plaît de les répeter, comptez-vous pour rien les querelles des Bergers & du Directeur, qui prétendent que ces trois mots sont très-significatifs ? Tout bien considéré, je mets au jeu autant que vous, & les L*** B**** de B** ne sont pas payées trop cher. En voici une seconde ; vous sçavez que suivant notre marché elle doit me valoir une Lettre de plus.

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE *à Madame la Duchesse d***

NOn, Madame, vous n'aurez point de vers, c'est une chose résolue ; & je crois que votre Alteſſe Séréniſſime entrera elle-même dans mes raiſons. Les vers ſont le langage de la fiction ; ſi naturellement qu'on s'y exprime, il

reste toujours contre eux un soupçon de recherche ou de badinage, qui ne m'accommoderoit point du tout auprès de vous. Je veux vous paroître aussi naturel que je le suis, & je ne veux pas qu'on puisse répondre aux endroits où le cœur parleroit le mieux ; ce ne sont-là que des vers. Quand vous trouveriez les miens jolis, ce qui est d'ailleurs assez incertain, ce ne seroit pas encore mon compte. Il y a trois mois qu'un pareil suffrage m'auroit fort contenté. A présent j'ai toute une autre ambition ; je veux être jugé vrai ; je veux que vous le sentiez, que vous le voyiez, & ne vous laisser aucun prétexte d'ignorance. Désabusez-vous sur la poësie, Madame. Vous pensez qu'on peut dire en vers tout ce qu'on veut ; & moi je vous soutiens qu'on n'y est le maître ni de ce qu'on veut dire, ni de ce qu'on veut ne pas dire. La rime & la mesure nous offrent souvent l'un pour l'autre : tout ce que les plus habiles y peuvent faire, c'est d'entrer en composition avec elles : mais il y a toujours à perdre ; & je ne suis pas d'humeur, pour leur intérêt, à rien rabattre de ce que je sens. Voulez-vous encore une autre raison, Madame ? la voici, & je la crois la meil-

leure de toutes. Je veux penſer à vous & ne penſer qu'à vous, en vous écrivant. Si je vous écrivois en vers, il faudroit penſer à l'ouvrage; c'eſt toujours une diſtraction; un ſentiment vif & délicat s'en effraye, ou pour mieux dire, il n'en eſt pas capable. Changez donc, s'il vous plaît, votre propoſition. Dites, Madame que dans ces jours où l'on ne peut pas me tenir, je dois vous écrire en proſe, & que dans les jours modérés je pourrois employer les vers: mais ſur ce pied-là, Madame, vous n'en aurez guéres. Ces jours modérés ſont déja bien loin, & je ſens qu'ils s'éloignent toujours davantage à meſure que vous m'écrivez. Peut-être trouvez-vous ici bien des ſentimens; mais prenez-y garde, Madame, il n'y en a pas un qui ſorte de ce profond reſpect que vous m'avez permis, & qui ſe perfectionne tous les jours. Avancez-moi toujours vos Lettres ſans vous embarraſſer de ce que je dois; il vous ſied bien d'être libérale par magnificence de Princeſſe, ou, ſi vous l'aimez mieux, par déſintéreſſement de Bergere.

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur DE LA MOTTE.*

VOus aſſurez que je n'aurai point de vers de votre façon, & moi je ſoutiens que j'en aurai : nous verrons qui aura raiſon de nous deux. Vos excuſes ſont pleines d'eſprit, mais elles ne me convainquent pas. Quand j'approuverois vos vers, dites-vous, ce ne ſeroit pas tout-à-fait votre compte. Mais ſçavez-vous ſi je ne ferois que les approuver, & s'ils ne produiroient pas encore plus d'effet que votre proſe ? Vous prétendez que l'expreſſion eſt trop gênée par la meſure & par la rime ; ne diroit-on pas que vous n'avez jamais bien exprimé des ſentimens de cette façon ? Vos ouvrages vous donnent le démenti. Vous ajoutez que vous ne voulez pas qu'on puiſſe dire : ce ne ſont là que des vers, & peut-être le cœur n'y a-t'il point de part. Mais vous n'ignorez pas que lorſqu'on voit dans vos pieces les ſentimens d'honneur & de généroſité ſi bien exprimés, tout le monde s'écrie, que pour les rendre

aussi parfaitement, il faut les sentir. Si vous dites qu'un certain respect est plus difficile à exprimer que le reste, je vous opposerai encore vos propres œuvres, & j'appellerai en témoignage contre vous les héros de vos tragédies. Mais venons à votre derniere raison, que vous croyez triomphante. Vous dites que lorsque vous m'écrivez, vous voulez ne penser qu'à moi, & que si vous faisiez des vers il faudroit penser à l'ouvrage. Je réponds à cela : ne pensez qu'à moi, mais pensez-y vivement, & les vers viendront d'eux-mêmes ; du moins si votre respect est tel que vous le dites. J'en doute encore, & je veux vous mettre à l'épreuve ; & pour commencer je ne vous envoyerai point aujourd'hui de ..... & vous n'en aurez plus que vous ne m'ayez envoyé des vers.

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE *à Madame la Duchesse d* **

VOus avez beau dire, Madame, vous ne doutez pas le moins du monde de ce respect si vif & si singulier que j'ai pour votre Alteſſe Séré-

nissime. Eh ! comment pouriez-vous, si vous en doutiez, me soutenir que vous aurez de mes vers, quand j'ai osé vous déclarer si résolument que vous n'en auriez pas ! Vous êtes bien sûre, au ton dont vous le prenez, de m'avoir mis au point de tenter l'impossible pour vous satisfaire. Mais autre chose est de le tenter, Madame, & autre chose d'y réussir. J'ai cru d'abord que vous auriez eu contentement, & sur le début de votre Lettre j'aurois parié pour vous contre moi. Je me recommandois même à Apollon en continuant de la lire : mais sur la fin vous avez tout gâté en croyant faire merveille : plus de..... me dites-vous, si je n'ai de vos vers. Par-là vous m'avez ôté tout d'un coup le pouvoir de vous obéir. Un sentiment douloureux s'est emparé de mon ame, & n'y a laissé place pour aucune autre attention. Cependant, Madame, dans l'ardeur de vous plaire, & sur votre parole, que les vers viendroient d'eux-mêmes, j'ai tâché de rimer mon sentiment le mieux que je pouvois. Voici mon essai.

Plus de L**es B** dictes ;
Eh ! que vais-je donc devenir ?
Par quel secours puis-je les obtenir ?...

Vous voyez-bien, Madame, que j'ai été arrêté-là tout court, & qu'il n'y avoit plus moyen de sortir d'affaire que par le secours des pictes. Peut-être m'échape-t'il quelque autre ressource : mais enfin ce n'auroit été qu'un bout rimé de Mercure galant, qui auroit dégradé votre nom, & qui m'auroit déshonoré, moi ; ce qui ne m'intéresse presque pas en comparaison de l'autre accident. Vous me direz qu'il falloit changer de tour : mais pensez-y, Madame : comment changer de tour sans mettre hors de sa place naturelle ce premier sentiment qui m'obsède toujours ; plus de L**es B**dictes? Ce n'auroit plus été ma façon de sentir, & vous n'auriez eu qu'un faux portrait de ma situation. Croyez-m'en donc, Madame ; j'apprens aujourd'hui par expérience ce que je sçavois déja par spéculation : un sentiment superficiel fait les Poëtes ; un sentiment profond les détruit. En vérité, Madame, cela est démontré, & vous en seriez déja convenue, si vous n'étiez Princesse. C'est la fierté du rang qui vous prend à la gorge ; vous voulez être obéie : franchement ce rang gâte tout, & je vous

avoue que je suis bien de mauvaise humeur contre lui. Je souhaiterois presque que vous n'en eussiez point ; & je m'abandonne d'autant plus volontiers à cette idée, que vous êtes la personne du monde qui s'en seroit le mieux passée. Il n'y auroit de moins dans mes Lettres que l'Alteſſe Séréniſſime, & je n'en serois qu'avec un plus profond respect, s'il étoit possible,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant serviteur.

Permettez-moi un apoſtille, Madame, M. de Fontenelle m'a fait appercevoir qu'il m'étoit échappé une rime à B**dicte, & même assez traitable. Vraiment il m'en échapperoit bien d'autres, & c'eſt une nouvelle preuve de mon sentiment.

*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** à Monſieur* DE LA MOTTE.

Conſulte ton reſpect, écris ce qu'il te dicte;
Tu rimeras à B** dicte.

Nous voyez bien que cette rime n'eſt pas ſi ingrate que vous le diſiez ; vous lui avez cherché querelle mal-à-propos, & vous vous ſeriez tiré d'affaire ſans avoir recours aux pictes. A l'égard de la raiſon, elle n'a que faire de venir ſe fourer à tout ceci qui n'eſt pas de ſon reſſort. Je ne doute point de votre reſpect, dites-vous ; belle merveille que vous ayez deviné cela ! Si j'en euſſe douté, auriez-vous mérité que je vouluſſe vous mettre à l'épreuve ? Pour vous parler ſincerement, je vous dirai que j'en doute ſi peu, que je parie encore contre vous que j'aurai des vers, & que je vous déclare que je veux abſolument en avoir. Vous vous êtes recommandé à Apollon, & les vers ne ſont pas venus : mais vous avois-je dit de vous recommander à Apollon ? Il falloit s'adreſſer à un autre. Je ne ſçais

pas à qui, mais je ſçais bien que ce n'étoit pas à Apollon. Faites tout comme vous l'entendrez, mais enfin il me faut des vers. N'êtes-vous pas bien à votre aiſe de n'avoir plus de.....? Je ne ſuis pas trop à mon aiſe moi, de ne vous en pas envoyer. Je ne ſçais ſi c'eſt par habitude; mais enfin ces mots ſont toujours au bout de ma plume; j'ai toutes les peines du monde à la retenir. C'eſt à titre de Princeſſe que je ſuis, dites-vous, ſi abſolue: point du tout. A quel titre donc? Je n'en ſçais rien. Envoyez-moi des vers.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

VOus faites bien valoir, Madame, deux aſſez bons vers que vous avez faits; & vous croyez par-là avoir anéanti toutes mes raiſons: mais ai-je prétendu, Madame qu'on ne pouvoit rimer à S**? Eh! bon Dieu, qui pourroit vous empêcher là de faire des vers? Vous y paſſez le tems de plaiſirs en plaiſirs: rien ne vous occupe aſſez fortement; tout au plus quelque petit ſen-

timent paſtoral, qui ne fait que vous égayer : vous êtes dans une ſérénité parfaite, & le nom de Séréniſſime, dérobé aux Philoſophes, a été inventé ſans doute pour quelque Princeſſe qui vous reſſembloit fort. Voilà tout ce qu'il faut pour faire des vers. Vous pouvez vous divertir, quand il vous plaira, à en faire d'excellens ; je vous le conſeille même, cet amuſement en vaut bien un autre : mais vous ſçavez, Madame, vous qui ne doutez pas de la vivacité de mon reſpect, que je n'ai pas les mêmes facilités. Mes ſentimens me ſont précieux ; je ne puis me réſoudre à les altérer ni à les déranger le moins du monde ; & jaloux comme ils ſont de leur liberté, ne vous attendez pas qu'ils deviennent les eſclaves de la rime & de la meſure. Malgré tout cela vous inſiſtez, & vous voulez parier contre moi que vous aurez des vers : mais y ſongez-vous, Madame ? Que pouvez-vous parier qui m'intéreſſe autant que mes ſentimens ? Je vous déclare qu'à moins de mettre au jeu un peu des vôtres, vous n'êtes pas au pouvoir de me tenter. Je pourrois vous armer contre moi, ſi je le voulois. Je n'aurois qu'à vous dire que Ma-

dame de Lambert eſt d'avis que je vous obéiſſe. Eh bien, me diriez-vous auſſitôt, voilà une perſonne ſage, judicieuſe & hors d'intérêt : n'êtes-vous pas inexcuſable de ne vous pas rendre à ſon ſentiment ? Il eſt vrai : Madame de Lambert eſt tout ce que vous dites-là, & par conſéquent vous n'aurez pas de vers ; car c'eſt elle qui me défend de vous en envoyer, & qui juge qu'il y auroit à perdre pour vous-même. Je vois que vous ne vous rendez pas encore. Vous en revenez à la grande menace, plus de..... me dites-vous, ſi je n'ai ſatisfaction : mais le croiriez-vous, Madame ? Cette menace même ne m'épouvante plus. Il vous eſt échappé de dire que vous n'étiez pas à votre aiſe en ſupprimant ce nom que je deſire ; que vous l'aviez toujours au bout de la plume, & que vous ne la reteniez pas ſans peine. C'en eſt aſſez, Madame, je ſuis content. Ce nom ſupprimé avec peine m'eſt auſſi bon que ſi vous l'écriviez : peut-être même qu'à y regarder de près, il mériteroit la préference. Je fais du blanc le même uſage que je faiſois de l'écriture. Je crois, Dieu me pardonne, que quand pour me punir vous ne mécririez point du

tout, j'y trouverois encore mon compte. Quel plaisir de vous croire piquée, puisque vous m'assurez que vous ne le seriez pas comme Princesse. Vous feriez donc mieux, Madame, de céder de bonne grace à la nécessité; car il m'est absolument impossible de vous écrire en vers, que mon respect ne soit diminué de moitié. Pourriez-vous en vouloir encore à ce prix-là? Si vous étiez capable de lâcher le mot, votre Altesse Séréniſſime mériteroit bien d'en avoir. Je me creuserois la cervelle pour en envoyer au plûtôt à V. A. S. je mettrois de l'Altesse Séréniſſime jusques dans les vers; & il ne tiendroit pas à moi que je ne fusse précisément avec un très-profond respect & des plus irréprochables,

De votre Altesse Séréniſſime,

Le plus humble & le plus obéiſſant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

OUi, vous avez raiſon ; je me rends & je ne vous demande plus de vers. Je vois que quand Apollon vous manque, vous n'avez plus de reſſource. Que j'avois grand tort de vous propoſer de vous adreſſer à quelque autre ! Je ne vous ferai plus de menaces, puiſque vous avez l'eſprit aſſez bien fait pour prendre le tout en bonne part, juſqu'à la ſuppreſſion de mes Lettres. D'ailleurs l'Alteſſe Séréniſſime vous coûte ſi peu, & vous êtes tellement le maître de la forme de votre reſpect, que je ne trouve plus rien à dire ; ainſi je finis tout court.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

VOus voulez donc des vers ? Je vouloisen écrire.

Et pour exécuter un ordre ſi preſſant,
Je me recommandois à ce Dieu tout-puiſſant

Que vous n'avez pas voulu dire.
Quoi ! me dit-il avec un fier sourire,
Me prens-tu pour un ouvrier,
Un arrangeur de mots que l'on tâte & retâte ?
Je blesse, & bien souvent sans m'en faire prier :
Voilà des sentimens pour te désennuyer,
Qu'Apollon les rime & les gâte,
Nous aurons fait tous deux notre métier.

Ne croyez-pas, Madame, que le Dieu ait parlé en vers ; il se croiroit déshonoré ; mais il s'est éloigné un moment de moi, & j'ai saisi ce moment pour faire le métier d'Apollon.

Remarquez encore, Madame, que tout ceci est écrit avant que j'aye parlé à Madame de Lambert. Mon obéissance ne doit rien à personne. Jugez par-là du profond respect avec lequel je suis, Madame,

De votre Alteſſe Séréniſſime,
Le très-humble & le très-
obéiſſant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** à Monſieur* DE LA MOTTE.

JE vous le diſois bien, Apollon pour rimer
Dans ce cas-ci n'étoit pas néceſſaire;
Celui que vous & moi n'avons oſé nommer,
Donne à ce qu'il produit l'heureux talent de plaire:
Tout ce qu'il fait ſentir, il le fait exprimer;
Il eſt des vers touchans le véritable maître.
Les vôtres ſont charmans & galamment tournés,
Nous les voyons par les graces ornés;
Il eſt aiſé de reconnoître
De quelle main vous les tenés.

Voilà mon ſentiment ſur les vers que vous m'avez envoyés. Je ne ſçais par quel hazard il ſe trouve rimé. La penſée eſt de moi, les vers n'en ſont pas; j'ignore à qui je dois ce ſecours: il me paroît qu'il y a du myſtere, & je ne veux pas l'approfondir. Vous voyez bien que ma colere eſt un peu appaiſée: faites-la finir entierement, car elle me met fort mal à mon aiſe. Il ne manque à vos vers que d'avoir été donnés de

bonne grace ; & quoique vous disiez, je soupçonne que Madame de Lambert a quelque part à votre obéissance. Cependant je suis assez contente de n'avoir pas trouvé dans votre derniere Lettre cette profusion d'Altesses Séréniſſimes, ni la menace d'un respect irréprochable. Vous méritez bien aujourd'hui une L*** B**** de B** : la voilà ; nous verrons ce que vous mériterez par la suite.

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe du***

EN vérité, Madame, votre badinage est trop dangereux. Vous jouez si bien tous les sentimens, que vous en inspirez de trop sérieux, malgré qu'on en ait : je n'ai pu soutenir l'apparence de votre colere, en ne la jugeant même qu'une apparence ; & vous m'avez affligé à un point que je vous en aurois fait pitié : je n'ai pas laissé d'en user avec votre Lettre comme à l'ordinaire, & je ne vous dirai pas pourquoi. Cependant je suis très-sûr que tout ce que vous me dites, n'est que

badinage ; que votre imagination s'égaye à mes risques ; & rien ne manque là-dessus à ma persuasion : de grace ne me le dites jamais vous-même, & ne m'allez pas faire l'injure de me croire homme à prendre la nue pour la Déesse. Ce n'est pas, Madame, que je pense n'avoir rien acquis auprès de vous ; vous n'auriez pas joué en Princesse avec moi, si vous n'aviez bien voulu que j'y gagnasse quelque chose : mais enfin, par la faveur que vous m'avez faite, vous avez contracté une dette qui est toute ma fortune. Vous me devez une bienveillance à part ; je ne vous quitte pas à moins ; & puisque vous me la devez, j'y compte si bien que je la déclare à toute votre cour. Il est bon de l'avertir des ménagemens qu'elle me doit ; dès que vous êtes l'Héroïne de mon aventure, je deviens quelque chose ; & je ne trouverois pas bon qu'on me perdît le respect. Si quelqu'un fait notre histoire, qu'il ne m'impute pas la sottise d'avoir cru ma plume un trait de l'amour, & d'en avoir présumé le moindre effet ; qu'il ne me fasse pas offrir pour ma rançon, ce respect singulier qui est ma chaîne même : en un mot, Madame, pardonnez

ma fierté, on me doit des égards, & pour les sentimens que j'ai, & pour la bonté qui les a soufferts. Rendez-moi au-plûtôt, Madame, les marques de cette bonté; que les L*** B**** de B** reviennent avec leurs graces ordinaires, & soyez bien assurée que je demeure constamment avec ce respect indépendant de toute dignité,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Duchesse du** à Monsieur* DE LA MOTTE.

PUisque vous êtes si affligé, il faut donc vous consoler; c'est pour cela que je vous écris aujourd'hui. Je crois cependant que ma Lettre d'hier aura bien avancé votre guérison, si elle n'est pas entierement achevée. Vous avez très-bien fait d'être affligé, mais vous ferez très-bien aussi de ne l'être plus à présent. Quant à notre histoire, elle est très-jolie & ne doit pas vous déplaire; si elle dit que vous avez cru que votre plume étoit un trait, elle dit en même tems qu'il a porté sur l'esprit; n'est-ce

pas beaucoup ? Y a-t'il si loin....? Mais vous voulez une L*** B**** de B** je vous l'envoye en verité de très-bon cœur.

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE à Madame la Duchesse du **

MA réponse étoit rendue, Madame, avant que je reçusse votre charmante Lettre. Votre courier en me l'annonçant, a été le témoin de la joie la plus vive ; & s'il vous l'avoit bien représentée, je n'aurois plus rien à vous dire : vous auriez déja jugé du plaisir que m'a fait l'assurance de ma grace, par celui que je sentois à l'esperer seulement : il est vrai, Madame, que je l'ai méritée assez pour y pouvoir compter. Je vous ai envoyé des vers par pur besoin de vous obéir : Madame de Lambert n'y a eu aucune part. Et là-dessus, Madame, souffrez que je vous gronde d'avoir eu de la peine à m'en croire. Certain respect ne ment jamais. Que je suis heureux, Madame ! Ces pauvres vers qui n'étoient que de ma façon, comme je vous l'ai dit, m'en

ont valu des plus charmans. Vous ne reclamez des vôtres que la penſée; & vous ne ſçavez, dites-vous, de qui peuvent venir les rimes : il ne paroît pas qu'elles y ayent rien gâté : mais quand on travaille d'après vos penſées, on peut, ſans les rendre parfaitement, faire encore des merveilles ; & ce qu'on en conſerve eſt d'un ſi grand prix, qu'il ne laiſſe rien à deſirer qu'à vous qui ſçavez le reſte. Malgré tout cela, Madame, j'ai une plainte à faire ; ſi heureux qu'on puiſſe être, on n'a pas toutes ſes aiſes dans ce monde. Vos Lettres ſont trop courtes. Vous avez joué à merveille tous les ſentimens ; il n'y a que leur babil que vous n'avez pas attrapé. Mon Dieu, qu'eſt-ce qu'une Lettre courte ! C'eſt un rendez-vous manqué ; la perſonne qu'on attend arrive ; mais elle diſparoît dans le moment ; à peine a-t'elle le tems de vous dire que ce ſera pour une autre fois. Vous me direz qu'il y a remede à tout ; que je n'ai qu'à recommencer vos Lettres pour les étendre : vraiment, Madame, je n'y manque pas : mais je ne les recommencerois pas moins quand elles ſeroient plus longues ; & c'eſt cette abondance pré-

cieuſe que je regrette. Voulez-vous faire une belle action, Madame ? Vous ne revenez que Samedi de S**, vous y paſſez encore demain : ne paſſez pas ce demain ſans quelque bienfait : encore une L*** B**** de B**. Donnez, donnez, Madame ; c'eſt un plaiſir de Princeſſe ; le mien eſt de recevoir de vous, avec ce reſpect qui ne reſſemble pas plus aux autres par ſa conſtance que par ſa vivacité. Je ſuis, Madame,

De votre Aiteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** à Monſieur* DE LA MOTTE.

ENfin je viens de recevoir une de vos Lettres. Il y avoit long-tems qu'elle m'étoit annoncée. Je croyois que mes Bergers faiſoient quelque ſort pour l'empêcher de venir juſqu'à moi. J'avois tort de le croire, car il me ſemble que je ne dois pas les ſoupçonner d'être ſorciers. Ce qu'il y a de vrai c'eſt que cette Lettre a beaucoup tardé, du moins je le veux croire ainſi, & je me

me garderai bien de penser que le tems m'a paru plus long qu'il n'étoit en effet. Pour éviter que je ne me puisse faire ce reproche là à l'avenir, écrivez-moi plus souvent, afin qu'il n'y ait pas tant d'intervalle entre chacune de vos Lettres. Mais venons un peu à compte sur cet article. Je viens de recevoir la réponse à la Lettre que je vous ai écrite en vous envoyant des vers, il m'en revient une à celle qu'on vous porta mardi chez Madame de Lambert; il faudra que vous répondiez encore à celle-ci, & que vous m'envoyiez ces deux Lettres vendredi, car je pars samedi; & je vous avertis que je ne vous fais point de crédit. Pour vous encourager, je vous envoye une L*** B*** de B***. Vous avez tort de vous plaindre de la briéveté de mes Lettres. Il m'échappe quelquefois de certains traits, après lesquels il faut finir tout court, & qui valent mieux que le babil. Avez-vous bien le courage de vanter la constance de votre respect, qui est encore si nouveau? Venez samedi chez moi avec Madame de Lambert, je tâcherai que ma conversation vous fasse autant de plaisir que mes Lettres.

VERS
DE MONSIEUR
DE LA MOTTE.

*Madame la Ducheſſe d** étant revenue à Paris au commencement de Novembre, pour y paſſer l'hiver, Monſieur de la Motte, au moment de ſon arrivée, lui fut amené par Madame de Lambert. Cette entrevue, la premiere depuis le commerce de Lettres établi entre la Princeſſe & lui, parut digne d'attention aux ſpectateurs curieux de la ſuite d'une ſi ſinguliere avanture. Madame la Ducheſſe d** le reçut avec ces graces qui lui ſont naturelles, & l'enjouement qui convenoit de ſa part en cette occaſion. Monſieur de la Motte, quoique chargé d'un rolle difficile, ſe tira d'embarras à force d'eſprit, & laiſſa*

voir autant de vivacité dans ſes ſentimens, que le reſpect lui permit d'en montrer. Il débuta par faire en vers le remerciment qui ſuit.

REMERCIMENT.

JE déſirois avidement
Un nom dont tous les cœurs reconnoiſſent l'empire;
Il eſt venu, ce nom, ſoulager mon tourment;
Je penſe lui devoir le jour que je reſpire.
Ne pourrois-je à la main qui daigna me l'écrire
Dire un mot de remerciment?

Madame la Ducheſſe de ** lui ayant donné ſa main à baiſer, Madame Dreuillet qui étoit préſente, fit remarquer à M. de la Motte que c'étoit la main gauche qui lui avoit été préſentée, & qui avoit reçu le remerciment deſtiné pour la droite, dont il tenoit les ſignatures, objet de ſa reconnoiſſance. M. de la Motte ayant été quelques jours ſans qu'on entendît parler de lui, Madame la Ducheſſe d** dit à M. de St Aulaire qu'il falloit l'agacer par des vers, dont elle lui dit la penſée, & le chargea de

les tourner. Elle lui envoya ceux-ci le lendemain, avec une bourse & le billet qui suit.

Celui qui dans ma signature
Trouvoit une aimable peinture,
Dont il avala quelque trait,
Dans une indifférence extrême,
Loin de demander un portrait,
Néglige l'original même.

Ne donnez jamais vos pensées à tourner, elles y perdent trop.

Voilà une bourse que je trouvai hier au soir sur ma table, sans apprendre de quelle part elle vient; il me suffit de sçavoir que ce n'est pas de la vôtre. Faites-en l'usage qu'il vous plaira. Je ne serai pas fâchée d'apprendre qu'un peu de dépit vous l'a fait jetter au feu.

M. de la Motte, attentif à ménager ses avantages, n'avoit pas oublié l'avis que lui avoit donné Madame Dreuillet. Il apporta à ce sujet, la premiere fois qu'il vint, les vers suivans.

A tout bon compte revenir.
La main que je crus obtenir,
Est celle à qui je dois le nom de L***
Je pris la gauche par mépriſe:

Mais convenez de bonne foi ;
Que la droite, en ce cas, vouloit la préférence.
Jugez, Princeſſe, & laiſſez-moi
Placer mieux ma reconnoiſſance.

Dans le tems que M. de la Motte étoit chez Madame la Ducheſſe d** elle raconta qu'elle venoit de trouver dans ſon cabinet une petite figure de l'Amour, qui tenoit un papier, dans lequel elle avoit trouvé des vers fort galans, & dit qu'elle ne ſçavoit d'où cela pouvoit venir. Elle ſçut que c'étoit une Dame attachée à ſa cour qui lui avoit fait cette galanterie. M. de la Motte en prit occaſion de faire les vers que voici.

Ce jeune & beau garçon, portant ailes au dos,
Brillant carquois, & fléches acérées,
Et qui vous vint offrir, avec de jolis mots,
Un cœur percé pour vous de ſes pointes dorées;
Ce jeune & beau garçon l'autre jour m'apparut,
Et me donnant des vers, dont il diſoit merveille:
A l'objet de tes ſoins va porter ce tribut;
Tu ſçauras de ces vers & la force & le but,
Si tu les lui dis à l'oreille.

Il eſt un reſpect noble, ardent, ambitieux,
Levant toujours ſes regards vers les Cieux,
En tranſports, en deſirs fertile,
Tel qu'il le faut enfin pour honorer les Dieux;

Bien différent de ce respect servile,
Toujours tremblant, toujours baissant les yeux,
Et fait pour contenir le vulgaire imbécile.
Jadis ces deux respects nous furent envoyés,
Lequel sens-je pour vous, L** voyez?

Graces au Dieu qui me conseille,
Je me suis fait d'heureux destins.
Tous les vers deviendroient divins,
Pour qui pourroit ainsi vous les dire à l'oreille.

Madame la Duchesse d** ayant eu une dispute de grammaire avec quelques personnes de sa cour, sur la maniere d'écrire le verbe *secourir* à l'impératif, elle envoya la question à l'Académie pour y être jugée; & sollicita M. de la Motte en sa faveur, par cette chanson, où *secourre* est écrit comme Madame la Duchesse d** prétendoit qu'il le devoit être.

CHANSON.

Sur l'air : *Quand on a du jus d'Octobre.*

Tes Confreres prudens & sages
Se détermineront par toi;
Je veux obtenir leurs suffrages,
Cher la Motte secourre-moi.

M. de la Motte animé par le desir de

plaire à Madame la Ducheſſe d**, ſoutint ſi vivement ſa cauſe, qu'il la lui fit gagner ; ou plutôt lui dit qu'elle l'avoit gagnée ; & cette Princeſſe ſatisfaite de ſon triomphe, mais peu ſûre d'avoir eu la raiſon de ſon côté, envoya pour remercîment à M. de la Motte les vers qui ſuivent.

D'une circonſtance flatteuſe
Mon triomphe eſt accompagné.
Ma cauſe, m'a-t-on dit, étoit pis que douteuſe ;
Et cependant mon procès eſt gagné.
A faillir j'ai ſçu vous réduire ;
Et le plaiſir d'avoir raiſon
Eſt moindre ſans comparaiſon,
Que n'eſt celui de vous ſéduire.

Et ceux-ci ſur le même ſujet.

La Motte aux dépens de ſa gloire,
M'a fait obtenir la victoire,
Son reſpect eſt bien averé.
Dans cet agréable ſervice,
De l'arrêt qu'il m'a procuré,
J'aime à voir toute l'injuſtice.

Il répondit par ceux que voici.

Me voilà, dit-on, pour vous plaire,
Criminel de leze grammaire,

Et vous applaudissez à mon iniquité,
Je hais pourtant bien à mal-faire ;
B**** à ce point m'auroit-elle gâté ?
Vous auriez là fait une belle affaire :
Je me croyois homme de bien :
Mais cette probité me devient fort suspecte :
Et depuis que je vous respecte,
L'honnête homme est tout prêt de ne valoir
plus rien.

M. de la Motte peu content de la vaine apparence de faveur dont il jouissoit, fit ces vers.

Avec une Nimphe Divine,
Je joue un jeu qui me ruine.
Par fois d'un gain encourageant
Je goûte la flateuse joie ;
Mais je la paye en bon argent,
Elle paye en fausse monnoie.

Pour obtenir quelque chose de plus, il fit ceux-ci ; qu'il ne voulut dire qu'à l'oreille de Madame la Duchesse d**.

Le petit Dieu, maître de l'univers,
L'enfant à qui je me conseille,
Fier du succès des premiers vers,
M'en a donné pour l'autre oreille.
Ne souffrez pas qu'elle ait par sa rigueur,
Rien à reprocher à sa sœur.

Les plaisirs qu'aux humains la nature dispense,
Prêts à se livrer à nos goûts,
Ont en divers endroits choisi leur résidence :
Au devant d'eux nous courons tous ;
Chacun croit trouver le plus doux ;
Mais qui croit le tenir n'en a que l'apparence :
Le plus charmant s'est logé là ;
Courage, dit l'enfant, saisi t-en, le voilà.

Madame la Duchesse d** ayant voulu honorer de sa présence le mardi de Madame de Lambert, fut dîner chez elle. Ce jour là M. de la Motte y étoit, & toutes les personnes qui ont coutume de s'y trouver : Madame a Duchesse d** fit mettre M. de la Motte à côté d'elle à table. On dit que c'étoit pour lui que la se faisoit fête. Il fit à cette occasion l'Epitalame qui suit.

ÉPITALAME.

Loin de nous sombre ennui, fuis, sagesse féroce,
Accourez doux transports, graces, ris, enjouement,
Venez confondez-vous, c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

Cet enfant qui du doigt abatroit un coloſſe,
Sincere dans ma bouche en Ludoviſe ment.
Voilà bien de ſes tours ! c'eſt aujourd'hui la nôce
De l'eſprit & du ſentiment.

Croire que je feignois, c'eſt une injure atroce.
Qui croit qu'elle a dit vrai, l'offenſe également.
Ne vous y trompez pas, c'eſt aujourd'hui la nôce
De l'eſprit & du ſentiment.

Aulaire de dépit leve ſur moi ſa croſſe ;
Hénault dans ſa fureur, me traîne au Parlement.
Rivaux ſoyons amis, c'eſt aujourd'hui la nôce
De l'eſprit & du ſentiment.

Déja la Mariée en donne un fruit précoce ;
Je vois naître un ſouris & malin & charmant.
Ho ! le plaiſant hymen ! c'eſt aujourd'hui la nôce
De l'eſprit & du ſentiment.

Qu'on taille en bas relief, qu'on taille en ronde bosse,
Qu'on publie en tous lieux ce grand événement.
Muses, Amours chantez, c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

Madame la Duchesse d** étant retournée chez Madame de Lambert, M. de la Motte lui dit ces vers.

Oui, si je vous vois davantage,
C'en est fait; de mes jours les liens sont rompus.
Mourez, me direz-vous, je vaux bien cet hommage:
D'accord; mais vos conseils sont pourtant superflus.
Sçavez-vous la raison qui retient mon courage?
Qui meurt, ne vous adore plus.

Je l'ai revu. Qui? lui. Faut-il vous le nommer?
Lui, vous dis-je, Lui qui m'obséde;
Lui qui peut tout, quand vous voulez aimer;
Lui dont les coups sont sans reméde.
Je me plaignois à lui qu'un sort injurieux

Sous un voile cruel me déroba vos charmes.
Console-toi, dit-il, on peut tarir tes larmes;
Tu verras, j'en réponds, si tu touches ses yeux.
Votre gloire le veut, ne mettez point d'obstacle
A cette clémence des Cieux;
Songez, pour achever de ressembler aux Dieux,
Qu'il ne vous manque qu'un miracle.

Madame la Duchesse d** étant encore chez Madame de Lambert, M. de la Motte surpris de la trouver distraite, s'en plaignit de la sorte.

Je ne vous verrai plus, trop aimable Princesse;
Vos yeux de mes transports ne seront plus témoins;
De mon naufrage il faut du moins
Sauver un reste de sagesse.
J'espere encor me faire un destin assez doux.
Votre image sera ma compagne fidelle,
Et je sçaurai vivre avec elle
Mieux, mille fois mieux qu'avec vous.
Elle n'est pas, comme vous l'êtes,
L'esclave d'un rang glorieux,
Qui sur certains désirs tient nos bouches muettes.
A mes rivaux, comme vous faites,
Elle n'ira point à mes yeux
Donner d'audiences secrettes.
Tous mes vœux lui seront offerts,

Sans que j'en craigne aucun scandale :
Je la verrai toujours égale ;
Elle ne rira point en écrivant mes vers.
Ce projet vous semble un caprice ?
Votre image, après tout, n'est pas vous : je le crois,
Mais aussi pesez bien, rien de vous n'est pour moi ;
Rien d'elle dont je ne jouisse.
A peine ai-je le tems de vous dire deux mots,
J'apperçois cet enfant, son nom est inutile :
Je le vois qui surprend les ciseaux d'Atropos,
Pour en trancher les jours que Lachesis me file.
C'est fait ; je vais descendre aux champs Elisiens ;
Car mon respect pour vous est un titre admirable.
La place la plus honorable
Est bien dûe à des feux aussi purs que les miens.
Là, je dirai de vos nouvelles ;
Grace, esprit, enjouement, je peindrai tout si bien,
Que par des traits & des couleurs fidelles,
Je vais vous faire aimer où l'on n'aime plus rien.
Anacréon va remonter sa lyre,
Pour l'accorder à ce que je soupire :
Les ombres à l'envi vont partager mes feux,
Et grace à votre nom, nous voilà tous heureux.

Pour vous, adorable Princeſſe;
En qui je ſens toujours tout ce qui me charma;
Parlez avec bonté du feu qui m'anima.
Et pourquoi pas avec tendreſſe?
Votre gloire n'a plus de quoi s'en allarmer;
Mon pauvre état de mort permet cette licence.
Vous pourriez à préſent m'aimer;
Les ombres ſont ſans conſéquence.

M. de la Motte fit encore les vers qui ſuivent.

Depuis l'inſtant de notre hymen,
Ce que fait l'un des deux eſt l'affaire de l'autre,
Et quand je veux le ſoir faire mon examen,
Au lieu du mien je ne fais que le vôtre.
Combien ſur votre cœur me ſuis-je récrié!
Que de péchés couverts d'un voile d'innocence!
Plus l'on vous aime, & plus l'on vous encenſe,
Plus votre état me fait pitié.
Sur l'Etre ſouverain vous oſez entreprendre;
Vous n'y gardez aucun milieu,
Et vous voulez être le Dieu
De tout mortel qui peut vous voir & vous entendre.
L'intention ne damneroit que vous;
Mais vos ſuccès nous damnent tous.
Oui, tous: vous même, par l'envie
De ranger tout ſous votre loi,

Les autres par l'idolâtrie ;
Moi sur tout par la jalousie
De voir tant de rivaux se perdre comme moi.
Votre bouche & vos yeux ont fait toute l'offense ;
Mais en leur faveur même on peut vous pardonner :
Qu'ils viennent à résipiscence,
Sans Bourfault, * sans sa révérence,
Je vais à la fois vous donner
Votre absolution & votre pénitence.

Madame la Duchesse d** ayant fait une petite absence, à son retour M. de la Motte lui dit ces vers & les suivans.

Votre charmante image à mon ame est unie ;
Je goûte à l'admirer une joie infinie ;
Le sommeil la respecte, & s'enfuit loin de moi.
Mais je ne voudrois pas changer mon insomnie
Contre un songe où sans vous je me trouverois Roi.

Non, je n'écris qu'à vous, qu'à vous absolument.
Entre nous, je crains fort pour les vers que j'enfante.

* Le Pere Bourfault, Théatin, fils du Poëte de ce nom.

On dit que certain ſentiment
Ote l'eſprit s'il ne l'augmente.
Vous voyez mes raiſons, ſi mes vers ſont mauvais
Vous ſçaurez à qui vous en prendre,
Et s'il s'y trouve quelques traits,
Je crois que ſans vous y méprendre,
Vous verrez bien auſſi qui me les aura faits.

Quelle énigme pour moi! je m'y perds plus j'y penſe :
Devinez-la vous, ou l'amour.
Je ne veux plus vous voir, & pleure votre abſence.
Le plus grand de mes maux ſera votre retour ;
Et cependant j'en meurs d'impatience.
De vos yeux je fuis la puiſſance ;
Et ſi je ne les vois je hais le peu de jour :
Que le Ciel encor me diſpenſe.
Quelle énigme pour moi! je m'y perds plus j'y penſe :
Devinez-la vous, ou l'amour.
En évitant votre préſence,
De tout ce qui vous voit je ſuis toujours jaloux.
Ce que vous m'inſpirez à la double apparence
Du mal le plus cruel & du bien le plus doux.
Quelle énigme pour moi! je m'y perds plus j'y penſe.

Vous ou l'amour devinez-la.
Mon cœur se croyoit sûr de son indifférence ;
Du jour où par ma voix le Mardi vous parla,
Que j'y trouve de différence !
Par votre badine éloquence
Bien-tôt mon repos se troubla ;
Et puis de mal en pis, malgré ma résistance,
Dieu sçait comme enfin me voilà.
Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y pense :
Vous ou l'amour devinez-la.

Dans ce commerce si charmant,
Inconnu jusques à notre âge ;
Il vous échut l'esprit, à moi le sentiment :
Nous avons tous deux constamment
Soutenu notre personnage ;
Vous, toujours dans le badinage,
Et moi, sentant très-vivement.
Mais votre rolle est-il le plus beau de l'histoire ?
Non, c'est le mien, je vous en avertis ;
Vos traits les plus heureux, qui n'étoient point sentis,
N'amusent que votre mémoire :
Mais mon rolle est du cœur, essayez-en un peu ;
Ne craignez rien pour votre gloire,
Vous aurez le plaisir du jeu,
Sans qu'on veuille jamais le croire.

Madame la Ducheſſe d** ayant montré à M. de Mayran un ouvrage qu'elle avoit fait autrefois ſur le Quarré magique, M. de la Motte & lui s'étant trouvés en même-tems chez elle, cette matiere y fut traitée, & Madame la Ducheſſe d**. voulant encore ajouter à ſes découvertes, y travailla aſſez long-tems, ce qui donna occaſion à M. de la Motte de faire les vers ſuivans.

Ah! que j'ai regretté la nuit
Que vous allâtes perdre à ce maudit problême!
Pourquoi vous conſumer vous-même,
Sur un vrai jeu d'enfant qui ne rend aucun fruit?
Dormez : ayez bon teint; que le problême attende;
Défaites-vous de ce Quarré fatal:
Que peut vous importer à vous que chaque bande
Vous rende un nombre égal, ou non égal?
Songez plutôt, ſongez au vrai Quarré magique,
Au Quarré magique important,
Et le ſeul dont l'eſprit doit trouver la pratique,
S'il veut que le cœur ſoit content.
Arrangez ſi bien votre vie,
En un ordre ſi bon mettez tous vos déſirs,
Que par votre méthode une fois bien ſuivie,

Vous ayez tous les jours, au gré de votre envie,
La même somme de plaisirs.
Pour vos intérêts, pour les nôtres,
Faites-vous un bonheur formé de tous les biens :
Je n'ai point à veiller aux miens,
Je les trouverai dans les vôtres.

Madame la Duchesse d** ayant dit un jour en présence de M. de la Motte, qu'elle auroit plus de peine à résister aux tentations d'autrui qu'aux siennes propres, il fit à ce propos les vers que voici.

De vos propres tentations
Vous n'avez point à vous défendre,
Mais à celles d'autrui, si nous vous en croyons,
Vous courez risque de vous rendre.
Sur vous, cela posé, connoissez tous mes droits.
Un regard, un seul mot, le son de votre voix;
Tout m'est tentation, dès que je vous approche :
Vous me tentez plus sans reproche,
Que ne feroient mille amours à la fois.
Des discours que je tiens je ne suis plus le maître;
Je m'interromps par mes soupirs;
Vos yeux mêmes, vos yeux jamais ne firent naître
De plus impatiens désirs.
Que me faut-il encore? Il faudroit être aimable.

Me direz-vous : rien n'eſt plus raiſonnable,
Et je vous entens aujourd'hui.
O la rare bonté ! la complaiſance extrême !
Vous cédez aux déſirs d'autrui,
Pourvû qu'ils vous tentent vous-même.

M. de la Motte, au ſujet de l'amitié que Madame la Ducheſſe d** avoit bien voulu lui promettre, fit ces vers.

Comment gouvernez-vous cette jeune amitié,
Ce tendre enfant en vos mains confié,
De qui ſur-tout le bon état m'importe ?
L'élevez-vous avec un peu de ſoin ?
Se fait-elle un peu grande, & devient-elle forte ?
Iroit-elle déja bien loin ?
Cet autre enfant né de vos charmes,
Qui près de moi doit couler ſon deſtin,
Se fait toujours plus grand, plus fort & plus malin ;
Il a toujours la main à ſes petites armes ;
De traits nouveaux à chaque inſtant
Il me perce le cœur, riant toujours d'autant.
J'eſpérois cependant la fin de ce ſupplice,
Et je croyois qu'il ceſſeroit
Quand ſon carquois s'épuiſeroit :
Mais je n'ai plus d'eſpoir, j'ai connu ſa malice.
Sçavez-vous ce qu'il fait ? dès que je vous revois,
Le petit ſcélérat refournit ſon carquois :
J'en aurai pour long-tems, ſa mere eſt ſon complice.

Madame la Ducheſſe d** ayant été à S** pour y paſſer les fêtes de Noel, M. de la Motte, à ſon retour, fit les vers ſuivans.

Huit jours ſans vous voir, & je vis!
Le paradoxe eſt bien étrange,
J'en conviens : mais, à mon avis,
Voici comment le prodige s'arrange.
Vivre loin du ſeul bien, dont mon cœur ſoit jaloux,
Aux plus mortels ennuis ce ſentiment me livre;
Mais c'eſt toujours penſer à vous,
Et penſer à vous me fait vivre.

D'un certain ſentiment j'ai toujours l'ame émue;
Ce ſentiment n'a point encor de nom.
Comment en auroit-il? La choſe eſt inconnue,
Et ſi j'en inventois, m'entendriez-vous? Non.
Tous les mots qu'ont ſaiſis les paſſions vulgaires,
Sont loin de ce que je conçoi.
Si j'allois me ſervir des ſignes ordinaires,
On croiroit que quelque autre a ſenti comme moi.
Il n'en eſt rien pourtant, & je crois que vous-même

Vous soupçonnez que j'ai raison.
Mes yeux, ma voix, mon trouble extrême,
Ne vous ont-ils point dit l'équivalent du nom?
Que je suis différent des autres!
Ils ont chacun à part leurs maux & leurs plaisirs;
Je n'en ai point à moi, non plus que de désirs,
Et je suspens les miens quand je doute des vôtres.
Charmé d'un sentiment si nouveau parmi nous,
Et fier de sentir seul une ardeur si parfaite,
Je ne regarde plus que comme une amourette,
Ce que les mieux charmés sentent même pour vous.
Pourquoi pour exprimer un penchant assez tendre
Inventa-t-on l'amour? Falloit-il se presser?
Ce mot charmant devoit m'attendre,
Où l'on devoit me le laisser.
Mais, après tout, il faut bien s'en passer:
Mon sentiment, sans nom, n'en doit que mieux s'entendre.

M. de la Motte étant venu chez Madame la Ducheſſe d** le premier jour de l'an, lui dit les vers que voici.

ÉTRENNES.

Voici le jour que le vulgaire
A désigné pour les présens ;
Mais les amis & les amans
Ne reconnoissent point ce fade anniversaire ;
Et ce que le commun ne fait que tous les ans,
Tous les jours ils voudroient le faire.
Je n'offre pourtant rien, daignez me pardonner ;
Songez que malgré mon envie,
Dans le commerce qui nous lie,
Vous seule avez de quoi donner.
Là-dessus un moment laissez-moi raisonner :
On a, dès que l'on plaît, une richesse immense
Pour le cœur que l'on a charmé ;
Mais celui qui soupire, & qui n'est point aimé,
Est dans la derniere indigence.
Par ses moindres bontés, l'une fait tout le bien
Du tendre cœur qui les désire,
Et l'autre au cœur cruel qui rit de son martyre ;
En se donnant entier ne donne encor rien.
Faites-moi donc sentir votre magnificence,
Puisque vous seule avez de quoi,
Et que le monde entier n'a point d'autre puissance
Qui ne soit trop pauvre pour moi.
Mais je ne veux que de cette richesse
Faite seulement pour le cœur,

Qui ne s'altére point, & qui garde ſans ceſſe
Un ſouvenir plein de tendreſſe,
Qui ne craint point de raviſſeur.
Moi je ne donne rien, & je vous le déclare;
J'en ai grand dépit entre nous;
Mais ſi j'étois riche pour vous,
Je ſerois bien-loin d'être avare.

Cette Princeſſe lui ayant deſtiné une canne à pomme d'or pour ſes étrennes, la lui fit mettre en main à la place de la ſienne. Il s'en apperçut, & eut beaucoup de peine à ſe réſoudre de l'emporter. Il fit ſur ce ſujet les vers ſuivans, qu'il dit quelques jours après à Madame la Ducheſſe d**.

Canne d'or! le préſent m'étonne!
Quoi! c'eſt l'Alteſſe qui me donne!
L'Alteſſe à qui je ne demandois rien!
Croyez-vous donc que je vous le pardonne,
A vous que dans l'inſtant j'avertiſſois ſi bien
Des tréſors que j'ambitionne?
Une boëte de jonc, & certain ton de voix,
Ce devoit être là toute votre dépenſe:
Et votre canne d'or n'eſt avec tout ſon poids,
Qu'une ingrate magnificence.
Canne d'or! belle idée à mettre dans ſon cœur!
Hélas! de quoi m'entretient-elle?
De votre rang, & de votre grandeur,

Mais

Mais de votre amitié, pas la moindre nouvelle.
Je n'aimerois pourtant qu'un don qui m'apprendroit
Qu'elle devient pour moi plus ferme & plus sincere.
Pour le rang je n'y songe gueres :
Ce n'est pas, entre nous, votre plus bel endroit.
Il falloit m'excepter du superbe caprice,
Qui veut que vos présens ayent un air de trésor.
Depuis que jusqu'à vous mon cœur a pris l'essor,
Qu'ai-je fait qui ne dût, en exacte justice,
Me sauver cette canne d'or ?
Donnez-moi donc une marque plus vraie
De l'amitié, prix de mes tendres soins.
Où la trouverez-vous ? Soyez sûre du moins
Que ce n'est pas chez la Frenaie.

Madame la Ducheſſe d** pour appaiſer M. de la Motte, lui envoya ces vers avec une boëte d'yvoire.

L'enfant que dans mon sein je prens soin de nourrir,
Qu'on voit toujours & sage & raisonnable,
Me conseilla de vous offrir
Une étrenne assez simple, & pour vous secourable :
Cependant l'autre enfant qui demeure chez vous,

Dont une bagatelle allume le couroux,
Prend ce préſent, dit-on, pour une dure offenſe.
Avec lui je ſçaurai comme il faut en uſer.
Trop heureuſe aujourd'hui s'il ſe peut appaiſer
Avec un don de peu de conſéquence.

Sur quoi M. de la Motte fit ceux-ci.

La canne d'or a pris de la boete d'yvoire
Tout l'agrément que je lui ſouhaitois.
J'aime en elle le tort qui m'a valu la gloire
De vous faire approuver ce que j'en reſſentois.
L'enfant qui vous donna ce conſeil ſi peu ſage
Eſt bien jeune encor, c'eſt dommage.
Qui n'a que peu vêcu n'en peut pas ſçavoir tant;
Et je dois être trop content
Qu'il ſente ſes torts à ſon âge.
Si mon petit lutin ſe dérangeoit autant,
Dieu veuille qu'il s'en tire avec même avantage.
Au nom des Dieux, tournons ces deux enfans au bien;
Qu'ils conſervent toujours des égards l'un pour l'autre.
Malgré la ſageſſe du vôtre,
Qu'il ménage toujours les caprices du mien;
Et pour moi je ferai ſi bien,
Que des vivacités du nôtre
Le vôtre ne ſouffrira rien.

Pour mon lutin pourtant, même en cas d'imprudence,
J'attens de vous un cœur compatiſſant :
Songez qu'il vous doit la naiſſance.
Le couroux d'une mere eſt encor careſſant.

Madame de Lambert ayant fait des reprimandes fort vives à M. de la Motte, de ce qu'il s'approchoit trop près de Madame la Ducheſſe d**, ſous prétexte de lui dire ſes vers à l'oreille, & lui ayant dit qu'il devoit au moins laiſſer la coeffe de cette Princeſſe entre elle & lui, il fit ſur cela les vers que voici.

A la coeffe on veut me réduire !
Quoi donc mes ſentimens ſeroient arrêtés là !
A l'oreille, en perſonne, ils n'oſeroient rien dire !
L'injuſte projet que voilà !
De votre coeffe à vous comprend-t on la diſtance ?
La Chine n'en eſt pas plus loin :
Si ma bouche n'en eſt témoin
Je doute de votre préſence.
Il faut vous reſpecter : qui le ſçait mieux que moi ?
Et qui mieux que moi ſçait le faire ?
Mais au gré d'un Dieu que j'en crois,

Vous aimer eſt encore un point plus néceſſaire.
De la bonté ſuprême imitez la douceur ;
Elle veut un reſpect fidelle,
Mais elle exige auſſi qu'un cœur
Brûle, en la reſpectant, de s'unir avec elle.
Le mien de votre gloire uniquement jaloux,
Avec des droits communs ne confond point les vôtres ;
Ce reſpect que l'on veut, je le devrois à d'autres ;
Celui que j'ai n'eſt dû qu'à vous.

Madame la Ducheſſe d** étant attendue chez Madame de Lambert un mardi, Mademoiſelle de Launay fut chargée d'annoncer à l'aſſemblée qu'elle ne viendroit pas. M. de la Motte, qui s'étoit flatté de la voir, fut ſenſiblement affligé de cette nouvelle, & demanda ſi du moins il ne pourroit pas aller lui faire ſa cour le ſoir : on lui dit qu'elle avoit diſpoſé de ce tems en faveur de quelque autre : ſur quoi il fit ces vers.

Elle ne viendra point à la fête nouvelle !
Mon cœur ſe trouble & s'affoiblit.
Elle eſt malade, hélas ! mon Dieu, qu'a-t-elle ?
Tant de mal qu'elle en eſt au lit.
Eſt-ce tout ? Et ma peine eſt-elle aſſez cruelle ?
Du moins la verrai-je ce ſoir ?
Non, tels & tels doivent la voir ;

Mais entre ceux que sa faveur appelle
Vous n'êtes point nommé. Quel fut mon dé-
sespoir ?
Je crus entendre alors ma sentence mortelle ;
Et depuis ce moment le chagrin le plus noir
En est l'exécuteur fidelle.
Maudit Mardi je ne te dois plus rien ;
En vain tu fis quinze ans la douceur de ma vie ;
Tu m'as fait plus de mal, par cette perfidie,
Que tu ne m'avois fait de bien.

Madame la Ducheſſe d** ayant été paſſer la ſemaine ſainte à S**, & M. de la Motte ayant été malade pendant ce tems-là, fit les vers ſuivans qu'il lui dit à ſon retour.

Qu'on ne me plaigne pas de ces douleurs mor-
telles
Dont je me ſens perſécuté,
La goute m'a lié de ſes chaînes cruelles,
Mais ce que j'aime eſt en ſanté.
Le chagrin contre moi déploye
Ce qu'il a de plus rigoureux ;
Mais ce que j'aime eſt dans la joye,
Dieu ſoit loué, je ſuis heureux.
L'objet de mon ardeur extrême
N'exaucera point mes déſirs ;
Mais ce que j'aime a ce qu'elle aime ;
Et je jouis de ſes plaiſirs.

Fable qu'un tel amour, il eſt trop chimérique,
Et vous nous impoſez ici,
Un tel amour ſeroit unique :
Ce que j'aime eſt unique auſſi.
Pendant votre longue retraite
Avez-vous fait bien des réflexions
Avez-vous bien maudit l'amertume ſecrette
Qui ſuit de près l'attrait des paſſions ?
Qu'a dit ſur vos aveux ce témoin néceſſaire,
A qui dans votre cœur vous ouvrez tout accès?
A-t-il bien querellé votre deſſein de plaire,
Et bien gémi de vos ſuccès ?
Sans doute il l'aura fait, c'étoit là ſon office ?
J'entens d'ici ſon zéle s'allumer.
Mais dites-moi, contre ce vice,
De quelle force il a pu vous armer ?
Craignez, aura-t-il dit, craignez qu'on ne vous aime ;
A vous gagner les cœurs n'exercez point vos yeux.
Qu'en arriveroit-il ? Vous plairiez tout de même,
Et, s'il ſe pouvoit, encor mieux.
Quoi ! mettra-t-il un ſceau ſur votre bouche ?
Peut-elle s'ouvrir ſans charmer ?
Pourra-t-il empêcher qu'un ſourire ne touche ?
Qu'un rien, car c'eſt aſſez, ne force à vous aimer ?
Qu'il vous faſſe donc Camaldule,

Que pour jeûner & pour prier
Il vous relégue au fond d'une cellule;
Il aura tout gagné s'il vous fait oublier.
Ce moyen paroît fort solide;
Mais pour certaines gens il en faut un meilleur;
Et pour moi je me sens un cœur
A vous aimer d'ici jusqu'à la Thébaïde.

M. de la Motte fâché qu'on reprochât à Madame la Ducheſſe d** qu'elle le traitoit trop favorablement, fit ſur ce ſujet ces vers-ci.

On porte un œil jaloux ſur vos moindres bontés;
On gêne une amitié qui faiſoit mes délices.
Que du moins de ces cruautés
Vos rigueurs ne ſoient pas complices.
Oui, ſi cette amitié pouvoit jamais changer,
Si je voyois les froides politeſſes
Succéder au ſouris qui payoit mes tendreſſes,
Prenez-y garde au moins, je ſçaurois m'en venger.
Quoi! dites-vous, quelle vengeance!
Que peut contre moi ton courroux?
Ce que je puis? Connoiſſez ma puiſſance:
Bannir loin cet enfant qui vous doit ſa naiſſance;
Perdre ces ſentimens ſi tendres & ſi doux
Qu'ils ſe paſſoient de l'eſpérance,

Faits exprès pour mon cœur, & seuls dignes de vous ;
Les réduire, au gré des jaloux,
A ce triste respect qui vaut l'indifférence.
Si je ne le pouvois, ce que je sens trop bien,
Du moins il n'en paroîtroit rien,
Je les tiendrois captifs sous un profond silence.
Mille autres, il est vrai, soupireront pour vous :
De beaux yeux ont leur droit, on aimera les vôtres ;
Mais ils ne vous aimeront tous
Que comme on en aime mille autres.
Est-ce donc là ce qu'il vous faut ?
Vous connoissez ma flamme, en est-il auprès d'elle
Dont vous ne sentiez le défaut !
Jamais l'empire d'une belle
Ne seroit tombé de si haut.

Madame la Ducbesse d** ayant donné à M. de la Motte un ruban qu'il lui avoit demandé pour mettre à sa canne, il fit sur cela ces vers-ci.

Si je vous racontois les baisers que je donne
A ce simple ruban qui m'est si précieux,
Vous traiteriez d'abord, qu'amour vous le pardonne,
Vous traiteriez mon cœur de superstitieux ;

Mais dans vos jugemens mettez plus de juſteſſe,
La ſuperſtition n'eſt que délicateſſe.
Voulez-vous ſçavoir mieux mes raiſons? Les voilà:
En baiſant ce ruban ſi cher à ma tendreſſe,
Je crois baiſer la main enchantereſſe
Au tour de laquelle il roula.
Mais cette main qui tient à toute la perſonne,
Me rappelle tous vos attraits;
Je vois ceux qu'aux regards la décence abandonne,
Et devine les plus ſecrets.
Quoiqu'abſent, un Dieu ſçait quel encens je leur donne:
Ils ne ſeroient pas mieux adorés de plus près.
Sur-tout je vois les yeux dont la douceur touchante
D'un léger don fait un tréſor:
J'entens cette voix careſſante,
Par qui tous vos bienfaits s'embelliſſent encor.
De tous ces agrémens à la beauté de l'ame
Je me ſens bien-tôt élever;
Et jugez combien je m'enflame
Par le plaiſir de l'obſerver.
J'aime cette bonté, des grands trop ignorée,
Mere du gracieux accueil,
Et par qui votre ame éclairée,
Avec la dignité ne confond point l'orgueil.

Si pourtant de l'orgueil la dédaigneuse audace
Pouvoit jamais mériter quelque grace,
Où la faudroit-il pardonner ?
En vous, en qui les Dieux ont gravé leur image;
En vous, de qui le rang est le moindre avantage
Qu'il leur ait plu de vous donner.
De mes fréquens baisers connoissez donc les causes;
Tout ce que vous touchez me devient un aiman.
Auriez-vous cru que tant de choses
Tenoient à ce simple ruban ?

Les louanges que Madame la Duchesse d** avoit données aux vers de M. de la Motte, fournirent l'occasion de ceux-ci.

Quand je me plais à vous décrire
Tout ce que je ressens pour vous;
Quand je vous dis ces vers dont Apollon jaloux
Gronde l'enfant malin qui lui vola sa lyre,
Vous les louez tant & si bien,
Que le plus souvent j'en ai honte.
L'esprit le plus superbe y trouveroit son compte;
Mais un cœur tendre est loin du sien.
Otez de mes discours la mesure & la rime,
Et malgré ces vains ornemens,
Appellez-les de leur nom légitime;

Ce ne ſont point des vers, ce ſont des ſentimens.
Réſervez donc votre éloquence
Pour qui ne vous dit que des vers ;
Mais lorſque c'eſt le cœur qui penſe,
Pour prix des ſentimens à vos charmes offerts,
Sentez vous-même un peu ; voilà leur récompenſe.
Oui, quand le cœur ſe fait auteur
Il eſt très-mal loué s'il ne l'eſt pas du cœur.

Madame la Ducheſſe d** ayant invité M. de la Motte à un dîner qu'elle fit dans une eſpece de particulier compoſé de quelques perſonnes qu'elle avoit choiſies & raſſemblées un mardi, jour conſacré depuis long-tems par M. de la Motte à Madame de Lambert, il fit à table les vers ſuivans.

Fragile probité, pauvre conſtance humaine,
Que faut-il pour te ruiner ?
En vain par des ſermens on cherche à t'enchaîner ;
Le moindre intérêt rompt ta chaîne.
A trahir le Mardi quelle raiſon m'entraîne ?
Et par où me le pardonner ?
Si j'en avois le prix qu'on devroit m'en donner,
Je ne m'en dirois mot ; mais étoit-ce la peine
D'être infidéle pour dîner ?

Madame la Ducheſſe d** ayant remis d'un jour à un autre la permiſſion qu'elle avoit donnée à M. de la Motte de lui venir faire ſa cour, il lui en fit ſes plaintes de la ſorte.

Vous vouliez me voir le jeudi ;
Cette attente m'étoit bien chere :
Je ſuis remis au ſamedi ;
A peine à préſent je l'eſpére,
Il ſurviendra peut-être encor quelque embarras ;
Il en ſurvient beaucoup quand l'envie eſt légere :
Vous le ſçavez trop bien, ce que l'on ne peut pas,
C'eſt ſouvent qu'on ne le veut guere.

Enſuite il lui dit ces vers.

N'avez-vous jamais vu des careſſes d'amant,
Ou dès vos plus jeunes années,
Votre cœur par amuſement,
Ne les a-t-il point devinées ?
Tâchez de vous repréſenter
Un amant dans les bras de l'objet qui le touche ;
Par ſes divers attraits il ſe laiſſe tenter ;
Va de la main aux yeux, & des yeux à la bouche.
Juſqu'aux charmes ſecrets ſon feu va l'emporter
Tout l'attire ſans l'arrêter ;

Il retourne aux beautés qu'il quitte ;
En les quittant encore voudroit y demeurer,
L'excès de son bonheur l'agite.
Parmi tant de trésors on l'entend soupirer,
Il sent qu'à tout moment son yvresse redouble,
Et de chaque beauté ne jouit qu'avec trouble,
A force de tout désirer.
Au gré des amoureuses flâmes,
Voilà comment se caressent les corps :
Avec un trouble égal & de pareils transports,
Voyez aussi comment se caressent les ames ;
Par mille sentimens, par mille tendres soins,
Elles s'embrassent l'un l'autre.
Laissez-moi vous dire du moins
Comment la mienne en use avec la vôtre ;
Je lui rends quelquefois l'hommage du respect
Que mérite si bien la grandeur, la noblesse ;
Et soudain l'admirant sous un plus doux aspect,
J'adore sa franchise & sa délicatesse.
Je regarde tantôt avec raviſſement
Ce que le Ciel lui donna de lumiere ;
Tantôt ce qu'elle y joint de grace & d'enjouement ;
Et dans tous ces plaisirs j'éprouve le tourment
De ne pouvoir jamais l'embrasser toute entiere.
Ainsi se passent tous mes jours,
A chaque instant nouvel hommage ;
Mais de quelque côté que je vous envisage,
Je brûle & j'adore toujours.

Quelque jours après M. de la Motte, pour juſtifier ſes prétentions, fit les vers ſuivans.

Ainſi qu'au premier âge il eſt encor des lieux
Où les hommes, amis de la ſimple nature,
De leur corps tel qu'il eſt font toute leur parure,
Et ne rougiſſent point de l'ouvrage des Dieux.
On n'y voit point filer & la ſoye & la laine,
Encor moins ces métaux qu'au prix de tant de peines
Nous forçons d'obéir à nos cupidités.
Là ces vains ornemens, au hazard inventés,
N'effacent point la forme humaine
Sous de riches difformités.
Chez ces peuples naïfs j'imagine une Reine,
Qui loin de tout faſte emprunté,
N'a que ſes ſentimens pour grandeur ſouveraine,
Et ſes graces pour majeſté.
C'eſt par-là que vous ſçaurez plaire:
Ainſi je vous ſoumets cette plage étrangere,
Où n'a point pénétré notre fauſſe pudeur.
Et que fais-je en cela que le Ciel n'eût dû faire?
Ne vous devoit-il pas la ſuprême grandeur?
Le peuple au pied du trône apportant ſes offrandes,
De vos bontés ſans ceſſe eût reſſenti les traits;
Vous auriez eſſuyé l'ardeur de leurs demandes,
Et leur reconnoiſſance après.

Qu'auroit fait le respect ? Qu'auroit fait la
priere ?
N'auroient-ils pas cent fois embrassé vos ge-
noux ?
Et la reconnoissance en des transports plus
doux,
Auroit peut-être encore étendu sa carriere.
Or voyez dans mes vœux si je suis circonspect :
Mon ardeur ne voudroit que le même avan-
tage,
Qu'en un meilleur climat, & dans un meilleur
âge,
Auroit eu le simple respect.

M. de la Motte ayant plusieurs fois de-
mandé à Madame la Ducheſſe d** quel-
que audience particuliere qu'elle lui refu-
soit toujours, fit ces vers à ce sujet.

Eh quoi ! ne vous parler jamais en liberté,
Jamais le moindre tête à tête !
L'avez-vous si bien arrêté,
Que votre propre enfant, en signant ma re-
quête,
Ne puisse se promettre un peu plus de bonté ?
Cette jeune amitié, qui depuis qu'elle est née
Reçoit de vous son éducation,
N'est-elle pas bien étonnée
De votre résolution ?
Vos soins pour l'élever sont-ils assez fidelles ?

Comment eſt-elle en votre cœur?
Il ſemble que vous ayez peur
Que j'en demande des nouvelles.
Accordez-moi quelques momens, du moins,
Où nous puiſſions en paix raiſonner des beſoins,
De votre fils & de ma fille.
Faut-il appeller des témoins
Pour des affaires de famille?

Madame la Ducheſſe d** étant attendue un Mardi l'après dîner chez Madame de Lambert, M. de la Motte, qui n'avoit pas voulu ſe mettre à table, fit pendant le dîner ces vers pour elle.

Ils dinent là-dedans, & moi je ſonge à faire
Quelques vers dignes de vous plaire.
Ils ſont fort bien traités; & moi je me nourris
Du plaiſir d'eſpérer que j'aurai pour ſalaire
Quelques mots ou quelques ſouris.
Qui de nous penſez-vous qui fait meilleure chere?
Sans doute entre eux l'eſprit & la raiſon
D'un aimable entretien ſe diſputent la gloire.
Je crois tous leurs diſcours fort dignes de mémoire;
Mais moi je penſe à vous; quelle comparaiſon!
Ces bonnes gens, trompés par l'apparence,
Plaignent ma ſolitude, & ſe trouvent heureux;

Mais moi qui vous attens, & qui vous vois d'avance,
En vérité j'ai pitié d'eux.
Disons vrai, le bonheur des hommes,
Est trop difficile à sonder;
Le cœur nous rend ce que nous sommes,
Qui n'y lit pas, ne peut rien décider.

Madame la Duchesse d** ayant montré à M. de la Motte plusieurs piéces de poësie faites pour elle par différens Auteurs, il fit ces vers.

Des tributs flateurs du Permesse
Les archives de S** gardent un long recueil;
Mais pardonnez à mon orgueil,
Je ne crois que les miens dignes de ma Princesse.
Je sçais pourtant que par l'art & l'esprit
Le moindre me surpasse, ou du moins me ressemble:
Mille sans doute ont mieux écrit;
Mais j'en ai plus senti que tous ces mille ensemble.
Pour montrer par quel art vous pouvez tout charmer,
Ils font marcher Minerve & Phœbus sur vos traces,
De la Mere d'Amour ils vous donnent les graces,
De tous les traits du Fils ils sçavent vous armer;

Mais que ſert leur brillante audace ?
Par un ſoupir je les efface ;
Je les laiſſe louer, & je ne fais qu'aimer.
Ne croyez pas ſans moi que l'avenir avoue
De vos dons enchanteurs le ſurprenant récit,
De les perſuader j'aurai ſeul le crédit.
Quand c'eſt le ſentiment qui loue
Il fait croire tout ce qu'il dit.

M. de Fontenelle ayant lu à Madame la Ducheſſe d** un ouvrage qu'il avoit fait ſur la poëtique, M. de la Motte qui étoit préſent à cette lecture, fit les vers ſuivans.

Si jamais je fais des traités
Ce ne ſera pas vous à qui j'irai les lire.
Eh ! le moyen qu'un pauvre auteur aſpire
A vous offrir des nouveautés ?
D'avance vous ſçavez tout ce qu'il va vous dire.
J'en ſuis témoin moi-même : un auteur excellent
Vous liſoit une poëtique,
Fruit du génie & du talent,
Joints à l'eſprit philoſophique ;
A peine cherchoit-il raiſon de quelque goût ;
A peine expoſoit-il quelque doute à réſoudre,
Que ſoudain comme un coup de foudre,
Un mot vous échappoit qui répondoit à tout.
Et ſi le raiſonneur, qui n'oſoit trop le croire,

S'expliquoit auſſi-bien pour nous,
Il ne lui reſtoit d'autre gloire
Que de paroître avoir écrit ſous vous.
Loin donc la frivole eſpérance
Qu'en fins raiſonnemens on vous apprenne rien ;
Le travail de l'eſprit, quand il réuſſit bien,
Ne va qu'à découvrir ce que le vôtre penſe ;
Un ſublime traité n'eſt que votre entretien.
Mais moi, depuis le jour que certain Dieu m'inſpire,
Que j'ai de nouveautés dont je puis vous inſtruire !
Et malgré tous les cœurs que vous avez bleſſés
Combien de ſentimens que vous ne connoiſſés,
Ni par vous ni par ouï dire!

Madame la Ducheſſe d** ayant chargé Mademoiſelle de Launay qui alloit au Mardi chez Madame de Lambert, de faire des amitiés à M. de la Motte de ſa part, M. de la Motte lui envoya les vers ſuivans.

De votre part mille amitiés pour moi,
J'en ai reçu mardi l'aſſurance flatteuſe :
Convenez-en de bonne foi,
Vous vous trouvez bien généreuſe.
C'eſt à tort que vous le penſez.
De ces amitiés qu'on me donne

Je sens le prix mieux que personne ;
Mais je sens bien aussi que ce n'est pas assez.
Qui peseroit dans mon cœur & le vôtre
Mes transports & votre amitié,
Seroit fort mal édifié
Du peu que donne l'un pour ce qu'a donné l'autre.
Si vous n'aimez point à devoir,
Si l'orgueil d'un grand cœur s'honore
De donner toujours plus qu'il ne peut recevoir,
N'avez-vous pas honte de voir
Combien vous me devez encore ?

M. de St Aulaire fort attaché depuis long-tems à Madame la Duchesse d**, étant dangereusement malade, cette Princesse le fut voir, & parut fort triste à M. de la Motte qui se trouva chez elle à son retour, sur quoi il fit ces vers.

La brillante vivacité
De D** aujourd'hui ne suivoit point les traces,
Son entretien s'est contenté des graces,
Et les ris n'en ont point été.
Proserpine la charme, elle devoit l'entendre ;
On a dédaigné ce plaisir.
Le jeu même, le jeu n'a pu se faire rendre
L'ordinaire tribut que lui doit son loisir :
Pourquoi ces changemens ? Pourquoi cette tristesse ?

Saint Aulaire en péril allarme la Princeſſe.
Mais c'eſt encor trop peu de l'inquiet ennui ;
Dans le chagrin qui la poſſéde
Elle a cherché le douloureux reméde
De s'en affliger avec lui.
Que dans un rang ſi haut un cœur ſoit ſi
ſenſible,
Beaucoup de gens n'en croyent rien,
La choſe pourtant eſt poſſible,
L[****] le prouve bien.
Merveille encor plus étonnante,
Et qui fait à la fois & mon bien & mon mal,
C'eſt que ma tendreſſe s'augmente
De ce qu'on fait pour mon rival.

Madame la Ducheſſe d** ayant traité avec M. de la Motte des différens caractères de l'amour & de l'amitié, il fit ſur ce ſujet ces vers-ci & ceux qui les ſuivent.

Sur les deux ſouverains du cœur,
L'amour & l'amitié ſa ſœur,
Nous ſçavons quel dogme eſt le vôtre ;
Mais je doute, entre nous, que ſur l'un & ſur
l'autre
Vous ſoyez un fort bon docteur :
Vous prétendez que l'amitié néglige
Le vain détail des petits ſoins ;
Que l'ami ne donne & n'exige

D'égards que pour les vrais besoins.
Selon vous, la foiblesse & l'aveugle caprice
Suivent toujours l'enfant vainqueur :
Au contraire la paix, la raison, la justice
Sont les tutrices de sa sœur.
Il faut, c'est-là votre doctrine,
Que l'amour agisse en enfant,
Mais que l'amitié noble agisse en héroïne
Qui n'a de goût que pour le grand.
Petites choses si friandes
Pour l'enfant qui me fait la loi,
Gardez-vous donc d'entrer dans mes demandes;
On n'en fera jamais de petites pour moi;
Bon Dieu ! quelle pitié ! je suis réduit aux grandes.

Pour un moment, qu'il vous souvienne
Du dernier entretien qui me fut accordé,
Rappellez-vous le procédé
De votre main & de la mienne :
Ma main qui recherchoit la vôtre avidement,
En la trouvant treffailloit d'aise;
Je vous la serrois tendrement;
Puis comme le zéphir sur une fleur qu'il baise,
Je l'effleurois légérement.
De mes doigts inquiets je parcourois les vôtres;
A peine sur les uns croyois-je me fixer,
Que dans le moment même, attiré par les autres,

Je ne ſçavois que choiſir ni laiſſer ;
Tandis que votre main tranquile,
Sans ſe donner de mouvement,
A tous les miens ne paroiſſoit docile
Que faute d'aucun ſentiment.
Dans la mienne tranſports, caprice, inquiétude,
Toute l'activité du cœur ;
Dans la vôtre froide habitude
De complaiſance & de douceur.
Dans la main ſage & la main folle,
Que vous ai-je ſignifié ?
Reconnoiſſez-y le ſymbole
De l'amour & de l'amitié.

Madame la Ducheſſe d** avoit écrit de ſa main tous les vers que M. de la Motte avoit faits pour elle : il l'exhorte par ceux-ci à les relire ſouvent.

Jettez ſouvent les yeux ſur ce naïf ouvrage,
Moins de moi que du Dieu qui régne dans mon ſein ;
Reliſez ces écrits, ſi fiers de l'avantage
D'avoir été tracés de votre main.
Par eux je vous ai fait un temple,
Où pour toute matiere, & pour tous ornemens,
Le cœur toujours ſurpris contemple
Votre image & mes ſentimens.
L'objet de l'hommage ſuprême

Y brille seul de toutes parts :
Sous différens aspects la Déesse elle-même
Se saisit de tous leurs regards.
Ici la raison suit vos traces :
Là les ris & les jeux ; ici l'enfant vainqueur.
Nouvel aspect, nouvelles graces :
Vous étonnez l'esprit, ou vous charmez le cœur ;
Ainsi vous êtes seule & l'autel & le temple :
Mes sentimens en sont les prêtres assidus,
Dont le zéle donne l'exemple
Des hommages qui vous sont dûs.
D'un souris tendre & d'un regard propice
Payez leur culte solemnel,
Et songez qu'en bonne justice
Les prêtres vivent de l'autel.

M. de la Motte, hors d'état de marcher par un mal de genou, se fit porter chez Madame la Ducheſſe d** jusques dans son appartement à S** où elle étoit, & lui dit ces vers.

Que l'on ne cherche plus à surprendre ma foi.
Je ne croirai plus rien. Quoi rien ? Plus rien ; vous dis-je.
J'avois cru maint & maint prodige
Qui se démentent tous chez moi.
Des goutteux, des paralitiques
Dans l'horreur de l'embrasement,

Si

Si l'on s'en rapportoit à certaines chroniques;
De leur maison brulante ont fui rapidement.
Ces conteurs ont menti; non, l'amour de la vie
Jamais d'un corps noué n'a brisé les liens;
La terreur du poignard, l'effroi de l'incendie
Manquent tous les genoux qui ressemblent aux miens:
Je n'en ai que trop fait la triste expérience.
Je meurs si je ne vous vois pas;
Et pour chercher votre présence
Je ne puis pourtant faire un pas:
Vous voilà, direz-vous, n'est-ce pas un miracle,
Que l'ardeur de me voir a seul exécuté?
Il est vrai, je vous vois, j'ai franchi tout obstacle;
Mais j'en ai honte, on m'a porté.

Dans le tems que M. Boisle prétendoit faire voir dans un Microscope qu'il disoit venir d'Hispaham, des animaux qui naissoient dans le sang, selon son système, & causoient toutes les maladies, M. de la Motte qui s'étoit trouvé avec Madame la Duchesse d** chez lui, fit à cette occasion les vers suivans.

Partout la nature est féconde;
Partout elle a semé mille germes nouveaux,
Et chaque animal est un monde

Qu'habitent d'autres animaux.
Le Méandre secret, qui dans nos cœurs circule
Pour mille hôtes divers est un vaste océan :
Ainsi le prouve à l'incrédule
Le Microscope d'Hispaham.
Interrogez encor cet oracle oculaire,
J'enverrai de mon sang, vous pourrez en user :
Je le perdrois tout pour vous plaire ;
J'en perdrai pour vous amuser.
Je ne permets pourtant qu'à votre seule vue
De découvrir quel peuple vit en moi :
La forme que je lui prévoi
Ne vous sera pas inconnue.
Regardez bien, que voyez-vous ?
Un million de petits fous.
Eh bien ! voyez comme ils s'agitent,
Race incapable de repos,
Leurs aîles ne sont pas oisives sur leurs dos,
Ils s'élevent, se précipitent,
Lançant de toutes parts leurs petits javelots ;
Et la flamme à la main ils embrasent les flots
De la propre mer qu'ils habitent.
Or de votre pitié j'entrevois le dessein,
Vous voudriez chasser ce peuple de mon sein :
Mais quoi ! ces animaux n'ont point d'antagoniste ;
Vous en feriez chercher en vain,
L'Esculape nouveau n'en a point sur sa liste.
De plus, observez-les, vous verrez sur leur front

Qu'ils ne craignent rien pour leur
gloire ;
Je les sens bien, on peut m'en croire ;
Et l'origine dont ils sont
Est le garant de leur victoire.

M. de la Motte étant venu à S** fit, pour obtenir de Madame la Ducheſſe d**, quelques momens d'entretien, ces vers-ci.

On ne fait pas des vers pour rien ;
Tout rimeur veut du moins la gloire pour ſalaire ;
Je vends les miens plus cher, & j'en veux, ſans
ſurfaire,
Une heure de votre entretien.
Oui, c'eſt mon dernier mot, & je veux vous
entendre ;
Choiſiſſez du récit ou du raiſonnement,
De l'eſprit ou du ſentiment,
Pour ſujet vous pouvez tout prendre,
Pourvu que vous parliez j'aurai contentement,
Si c'eſt raiſonnement, je compte ſur la force,
La profondeur, la netteté ;
Vous n'en reſtez point à l'écorce,
Et c'eſt un jeu pour vous que la ſolidité,
Si c'eſt récit, tous les faits dans leurs places
Vont s'arranger à qui mieux mieux ;
Je vous vois du pinceau des graces

Me peindre tout, mettre tout sous mes yeux.
Si c'est l'esprit, que de fleurs vont éclore!
Vous l'inspirez en le louant,
Après un trait brillant un autre vient encore,
Et vous créez en vous jouant.
Si c'est le sentiment, j'ai de la peine à croire
Que vous nous en disiez tout ce que vous sçavez.
L'amitié seule aura la gloire
De voir tous ses droits bien prouvés:
Sur l'amour vous voudrez vous taire,
Vous ferez bien, car, entre nous,
Vous sçavez moins aimer que plaire;
Et j'en sçais là-dessus de plus sçavans que vous.
Faisons donc un marché durable,
Vous aurez de mes vers pourvû que vous parliez;
Concluez, nous voilà liez,
A ce prix là je suis inépuisable.

Madame la Ducheſſe d** étant à Paris, Madame de Lambert lui amena M. de la Motte, & cette Princeſſe lui ayant demandé s'il n'avoit pas fait des vers pour elle, il lui dit ceux-ci, qu'elle écrivit comme elle avoit fait tous les précédens.

J'apporte encore à B** dicte
Des vers sentis & non rêvés,

Des vers que mon cœur seul me dicte ;
Ecrivez, Princesse, écrivez.

Je ne me lasse point de dire
Les divers transports que m'inspire
Ce charme que vous seule avez ;
Ne vous lassez donc point d'écrire,
Ecrivez, Princesse, écrivez.

A ce cœur qui pour vous est devenu Poëte
N'avez-vous pas promis une amitié parfaite ?
Payez donc ce que vous devez,
Du moins reconnoissez la dette :
Ecrivez, Princesse, écrivez.

Je recommande encor à votre complaisance
Le pauvre enfant que vous sçavez :
Loin de sa mere il pleure son absence,
Tout est exil pour lui s'il n'est où vous vivez ;
Songez qu'il est d'une auguste naissance,
Ne l'oubliez jamais, & pour plus d'assurance
Ecrivez, Princesse, écrivez.

Vous lui devez pour subsistance,
Acueil, souris & confiance,

Tendreſſe encor ſi vous pouvez ;
Je me remets de tout à votre conſcience,
En payant donnez-vous quittance,
Ecrivez, Princeſſe, écrivez.

Madame la Ducheſſe d** étant revenue à Paris après avoir été long-tems à S**, M. de la Motte, la premiere fois qu'il vint chez elle, lui dit ces vers.

Pour éteindre en moi cette ardeur,
Ce déſir né ſans eſpérance,
Hier j'encourageois mon cœur
A profiter de votre abſence.

Je diſois, tu ne la vois plus, ...
Pourquoi retenir ſon image?
Laiſſe des ſoupirs ſuperflus,
Un bon oubli ſeroit plus ſage.

Je pardonne de ſoupirer
A tous ceux qui ſuivent ſes traces.
Pourroient-ils ne pas adorer
La bonté, l'eſprit & les graces ?

Mais toi qui n'es témoin de rien,
Qui n'es deſtiné qu'à te plaindre,

Devois-tu faire ton seul bien
D'un bien où tu ne peux atteindre?

Ça mon cœur un peu de raison,
Fais ton remède de ta peine,
L'absence est la bonne saison
Pour briser la plus forte chaîne.

Non, dit-il, mon sort est rempli;
Je souffre, il est vrai, mai j'adore.
Plutôt tous les maux que l'oubli:
Quoiqu'il en coûte, aimons encore.

Madame la Duchesse d** étant revenue de S**, M. de la Motte vint chez elle, & sur ce qu'elle lui demandoit des vers dont il ne pouvoit se souvenir, il fit les vers suivans.

Quand je ne vous vois pas que je vous dis de choses!
Par mes divers transports, je compte les momens:
L'automne a moins de fruits, le printems moins de roses
Que mon cœur n'a de sentimens.
Transports, ardeurs, désirs, en moi tout est extrême;

Je sens ce que jamais je n'aurois pu prévoir ;
Le Dieu que vous sçavez en est surpris lui-
même,
Et ce n'est que depuis que j'aime
Qu'il a connu tout son pouvoir.
Pour vous apprendre à vous jusqu'où va votre
empire,
Je me promets souvent de vous redire
Ce qui me passe par le cœur ;
Et dans ce projet j'aime à croire
Qu'on en plaît mieux à son vainqueur,
Plus on lui prouve sa victoire.
Mais je m'arrange vainement,
Dès que je vous revois l'yvresse du moment
De l'état de mon cœur ordonne,
Et dans l'excès de son ravissement
Toute mémoire m'abandonne,
Je ne suis plus que sentiment.

Au commencement de l'année 1728. Madame la Ducheſſe d** étant allée chez Madame de Lambert, M. de la Motte, qui y etoit, préſenta à cette Princeſſe pour étrenne les vers ſuivans.

ÉTRENNE.

Pour l'an qui commence ſon cours
Je cherchois un don à vous faire :
Les Dieux à qui j'avois recours

Pouvoient ſeuls me tirer d'affaire.
Je garde le fidéle état
De leur réponſe ſouveraine ;
En voici donc le réſultat,
Je vous le laiſſe pour étrenne.

Jupiter dit, du plus beau ſang
Je lui fis tirer ſa naiſſance ;
Placée au plus auguſte rang,
Je lui fais part de ma puiſſance.
A des préſens ſi glorieux
J'ai joint une ame plus qu'humaine,
Et qu'envieroient même les Dieux ;
Je la lui laiſſe pour étrenne.

Pourquoi t'inquiéter en vain,
M'a dit Junon, pour la Princeſſe ?
Ne tient-elle pas de ma main
Le digne objet de ſa tendreſſe ?
C'eſt moi qui d'un hymen ſi doux
Entretiens l'éternelle chaîne :
Quel don plus grand qu'un tel époux !
Je le lui laiſſe pour étrenne.

Tes déſirs paſſent mon pouvoir,
M'a d'abord répondu Minerve ;

L**** a tout mon ſçavoir,
Je n'en ai point fait de réſerve :
Tout ſe dévoile à ſes regards ;
Elle a, comme moi, le domaine
Et des ſciences & des arts ;
Je le lui laiſſe pour étrenne.

Qu'exige-tu de mes faveurs ;
M'a dit le Dieu de l'harmonie ?
L**** vaut les neuf Sœurs,
Seule elle en a tout le génie :
C'eſt de moi qu'elle tient ſon goût ;
Et cette éloquence ſoudaine,
Qui perſuade & qui peint tout,
Je la lui laiſſe pour étrenne.

La charmante Divinité,
De qui les ris ſuivent les traces,
M'a dit d'un air déconcerté,
Elle m'a dérobé les graces :
J'ai déja perdu tout eſpoir
Qu'un jour mon fils me les ramene :
Puiſque je ne puis les ravoir
Je les lui laiſſe pour étrenne.

Son grand cœur ne me doit pas peu ;
M'a dit Mercure, on peut m'en croire ;

Je lui ſouffle l'eſprit du jeu,
Mais c'eſt pour redoubler ſa gloire.
Oui, cet intrépide pari
Et cette humeur toujours ſéreine,
Dans les revers du biribi,
Je la lui laiſſe pour étrenne.

J'ai donc, ſans fruit, importuné
De mes vœux la troupe céleſte:
Chacun pour avoir trop donné
Ne ſe trouve plus rien de reſte.
Pour ſervir mes vœux empreſſés
Toute recherche eût été vaine;
Mais les biens dont vous jouiſſés
On vous les laiſſe pour étrenne.

Foible mortel ferois-je mieux
Que la troupe toute-puiſſante?
Plus embarraſſé que les Dieux,
Que faut-il que je vous préſente?
Ce reſpect de vos graces né,
Dont ma muſe fut la maraine,
Et qu'amour traite en frere aîné,
Je vous le laiſſe pour étrenne.

Mais vous! ſongez que par pitié
De ce reſpect ſans eſpérance,

Vous m'avez promis amitié,
Qui plus eſt encor confiance :
J'en citerois de bon témoins ;
Mais votre parole eſt certaine :
Ainſi répondez-moi du moins,
Je vous les laiſſe pour étrenne.

Madame la Ducheſſe d** ayant fait dire à M. de la Motte qu'elle iroit chez Madame de Lambert un jour qu'il y devoit être, & ayant mandé, lorſqu'il l'attendoit, qu'elle ne pouvoit venir ce jour-là, il fit les vers ſuivans, qu'il lui dit la premiere fois qu'il vint chez elle.

La Princeſſe ne viendra point !
Je n'ai plus voulu rien entendre.
Et par où coupable en ce point
Pourriez-vous jamais vous défendre ?

Ce peut-il que ſe portant bien
On ait un procédé ſemblable ?
La probité n'eſt donc plus rien ;
La foi, l'honneur n'eſt qu'une fable.

Petits ! ſoyez amis parfaits,
Soyez ſinceres & fidelles ;

Mais les Princes ne ſont pas faits
Pour ſonger à ces bagatelles.

Dieu ſçait quels mots dans mon dépit
M'échapoient contre ce que j'aime :
Titres & rang j'ai tout maudit,
Et je me diſois à moi-même,
Hélas ! pauvre cœur abuſé
Avec tant de délicateſſe,
De quoi t'es-tu donc aviſé
D'aller choiſir une Princeſſe ?

Quelques jours après Madame la Ducheſſe d** vint chez Madame de Lambert, où étoit M. de la Motte, qui, pour témoigner ſon repentir des derniers vers, dit ceux-ci.

Où méne un dépit téméraire ?
Et que n'ai-je point mérité ?
J'ai dans mon aveugle colere
Offenſé ma Divinité.

Elle dont la bonté touchante
Songeoit à réparer mes pleurs,
Tandis que mon ame imprudente
Querelloit ſes fauſſes rigueurs.

O toi de ma faute complice !
Muſe qui m'oſas inſpirer,
En ſervant mon triſte caprice
Falloit-il te dèshonorer?

Eſt-il châtiment qui ſuffiſe
A punir de ſemblables traits !
Va, que le nom de L****
Te ſoit interdit pour jamais !

Toi lyre qui me fut donnée
Pour plaire & m'immortaliſer,
Puiſqu'un crime ta prophanée,
C'eſt au remords à te briſer !

Mais je l'entens, qui gémiſſante,
Demande grace en votre nom;
Ce nom retient ma main tremblante;
Parlez, la briſerai-je, ou non?

Le Roi de Pologne, Staniſlas, étant venu voir Madame la Ducheſſe d** à S**, & lui ayant témoigné qu'il ſe trouveroit fort honoré d'être au nombre de ſes Bergers, cette Princeſſe lui en accorda le titre, & ajouta à cette faveur quelques ga-

lanteries où ſon eſprit, ſon ſçavoir & ſon bon goût ſe faiſoient également admirer. Le Roi Staniſlas lui écrivit à cette occaſion une Lettre fort galante, dont M. de la Motte entendit la lecture, ſur quoi il fit les vers qui ſuivent.

Un Roi, trop aimable Bergere,
S'enrolle parmi vos Bergers,
Il veut habiter nos vergers
Dans le ſeul eſpoir de vous plaire;
L'amour devoit à vos appas
Une victoire ſi complette;
Mais pour cela ne penſez pas
Qu'un ſceptre vaille une houlette.

Sans doute c'eſt un grand hommage
Que celui d'une Majeſté;
Mais enfin la fidélité
Des Rois n'eſt gueres le partage.
Pour vous enlever ſes tributs
Il ne faut qu'une bonne diette,
Et bientôt vous ne croiriez plus
Qu'un ſceptre vaille une houlette.

Au premier ſignal de Bellonne

S'éteindroit toute son ardeur ;
Il n'auroit aucune pudeur
De vous quitter pour la couronne.
Pour vous, s'il alloit vous quitter,
Quelle honte que sa retraite !
Gardez-vous donc bien de penser
Qu'un sceptre vaille une houlette.

L'éclat du rang vous sollicite,
Voyons si c'est une raison :
Pour L**** de B**
Les Rois ne sont pas sans mérite ;
Mais quand pour un bonheur plus doux
L**** devient Lisette,
Qui croira jamais entre nous
Qu'un sceptre vaille une houlette ?

N'allez pas au pouvoir suprême
Comparer le champêtre état.
Que fait un Héros ? Il combat,
Et que fait un Berger ? Il aime :
L'un donne à sa Dame une cour,
L'autre une tendresse parfaite.
Peut-on soupçonner qu'en amour
Un sceptre vaille une houlette !

Pour les Rois rien de désirable

Que des sujets & des Etats.
Un monde seul ne suffit pas
A leur orgueil insatiable.
Un empire sans cesse accru
Est tout ce que leur cœur souhaite ;
Mais un Berger n'a jamais cru
Qu'un sceptre vaille une houlette.

Qu'est-ce qu'un Roi pour vous peut faire ?
Garder quelques jours vos troupeaux :
On le sçauroit dans nos hameaux,
C'est une gloire passagere.
Mais pour transmettre à l'avenir
Votre triomphe & sa défaite,
Quelqu'un voudroit-il soutenir
Qu'un sceptre vaille une houlette ?

M. de la Motte ayant vu Madame la Ducheſſe d** chez Madame de Lambert ſans lui payer le tribut ordinaire des vers qu'il avoit coutume de lui dire, cette Princeſſe lui en fit des plaintes ; ſur quoi il fit ceux-ci, qu'il lui dit la premiere fois qu'il la revit chez Madame de Lambert.

Quand vous ſouffrez que je vous voie,
Autant de fois vous faudroit-il des vers ?

C'eſt bien le moindre prix d'une ſi grande joie ;
Jamais plaiſirs n'auroient été moins chers.
Mais hélas ! pour chanter ſuffit-il que l'on aime ?
Le cœur eſt toujours prêt, l'eſprit n'eſt pas de même ;
Dès que vous paroiſſez je me ſens aſſiéger
De tranſports inconnus à l'ame la plus tendre ;
Mais tous ces ſentimens, quand il faut vous les rendre,
Ne ſont pas aiſés à ranger :
On chante en y penſant, ſans y penſer on aime ;
Le cœur eſt toujours prêt, l'eſprit n'eſt pas de même.

Si quelquefois je veux mettre mon ſoin
A peindre tous les dons par où vous ſçavez plaire,
De mes efforts le ſuccès ordinaire
C'eſt de voir combien j'en ſuis loin.
Qui jamais à ſon gré peut louer ce qu'il aime ?
Le cœur voit & ſent tout, l'eſprit n'eſt pas de même.

M. de la Motte fit les vers ſuivans pour Madame la Ducheſſe d** dans le tems de Pâques de l'année 1728, & les lui dit à l'Arſenal où elle l'avoit invité de venir.

Un Confeſſeur, qu'on m'avoit dit fort doux,
Hier de mes péchés oüit la kirielle,
Où je gliſſai comme une bagatelle
Les vers galans que j'avois faits pour vous.
Oh! oh! dit-il, ceci devient plus grave;
Des vers galans! je ne ſçais rien de pis.
De deux yeux, quels qu'ils ſoient, ſe déclarer l'eſclave,
N'eſt pas chemin de Paradis.
Je vous nommai pour mon excuſe;
Car même en s'accuſant ne s'excuſe-t-on pas?
Tant pis encor, dit-il, plus l'objet a d'appas,
Et plus tard on s'en déſabuſe:
Si L**** eſt votre choix
Je n'en dois être que plus rude:
La voir ou l'entendre une fois
Vaut tout autant que péché d'habitude.

Madame la Ducheſſe d** étant à S** dans le Printems, M. de la Motte fit ces vers-ci.

Vole à S**, cher enfant, vole près de ta mere,
Rends-toi dans ces aimables lieux
Où tu vas voir maint & maint frere
Nés comme toi d'un regard de ſes yeux:
Obſerve tout & demeure inviſible.
Mais à quoi bon ce ſoin? hélas
Sans te cacher, il n'eſt que trop poſſible
Qu'elle ne t'apperçoive pas.

Va dès le lever de l'aurore,
Vole dans ſes jardins préparer ſes plaiſirs,
Intéreſſe Zéphir & Flore
A prodiguer leurs dons au gré de ſes déſirs,
Et de l'ardeur de tes ſoupirs
Toi-même aide à les faire éclore.
Accompagne par-tout ſa cour;
De tous ſes entretiens ſois le témoin fidelle,
Retiens-en bien les traits, la fineſſe & le tour:
Que tu ſerois charmant à ton retour
Si tu ſçavois les redire comme elle.
Si l'ennui la prend quelquefois,
Puiſſe-t-elle pourtant n'en point ſentir l'atteinte,
Gliſſe adroitement ſous ſes doigts
Ces vers où mon ame s'eſt peinte,
Ces tendres vers par le cœur enfantés;
Et ſi tu la voyois ſourire
A quelqu'un de ces traits par toi-même dictés,
Reviens ſur le champ me le dire;
Ce bonheur, comblant mon eſpoir
Me tiendroit preſque lieu du plaiſir de la voir.

Madame la Ducheſſe d** qui avoit ſoin depuis long-tems de donner à M. de la Motte du ruban pour mettre à ſa canne, lui en ayant envoyé, il vint quelques jours après chez elle & lui dit ces vers-ci & ceux qui ſuivent, qu'il avoit faits, arrêté

dans sa chaise à la porte de la Conférence, vis-à-vis l'hôtel du M**.

Il m'a pris, quoi, m'allez-vous dire?
Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
Qui? Ce petit lutin qui de vos yeux est né,
Et de qui je subis l'empire.
Il dit que le présent ne regarde que lui.
Qu'il sçait les desseins de sa mere;
Et que, si près de vous je perdois son appui,
Pareil don ne me viendroit guere.
Il en faut convenir, il connoît bien ses droits;
Et puissiez-vous vous-même aussi bien les connoître.
Je me soumets donc à ses loix,
Du ruban & de tout je le laisse le maître.
Selon que son caprice en dit,
C'est lui qui m'en fait part & qui me le mesure;
Qui prend ma canne & l'embellit
De ce tissu pour moi plus cher que la ceinture
Qui jadis de Vénus a fait tout le crédit.
Vous m'allez trouver bien crédule;
Mais j'en ai fait l'épreuve, & depuis plus d'un an
Sur son flambeau, sans doute, il passe ce ruban;
Car dès que j'y touche, je brûle.
En vain voudrois-je lui ravir
Ce trésor dont seul il s'empare;
Il le garde comme un avare,
Qui, de peur d'en manquer, tremble de s'en servir.

Me voici reposant sur les bords de la Seine ;
Vis-à-vis de votre Palais,
Mon œil ne le voit pas, mais mon esprit m'y mene,
Et jugez combien je m'y plais.
Jusqu'où l'illusion va-t-elle !
J'entre chez vous & j'entens cette voix
Qui redonne toujours une force nouvelle
Au feu qu'elle alluma dès la premiere fois.
Là mille jeux badins voltigent sur vos traces ;
J'écoute ces discours si brillans & si doux,
Que dictent à l'envi la raison & les graces,
Et dont l'art n'est sçu que de vous.
Là, certain Dieu qui me conseille,
D'un moment d'audience implore la faveur,
Et j'ose vous dire à l'oreille
Ce que je voudrois bien qui passât jusqu'au cœur ;
Du moins je vous y vois sourire.
Et qui ne croiroit pas mes vœux récompensés,
Quand pour prix de mes vers vous daignez les écrire ?
C'en est beaucoup, m'allez-vous dire :
Oui, c'est trop, & pourtant ce n'en est pas assez,
Quoi ! ce n'est pas assez ? Est-ce que ma tendresse
Ose former d'autres souhaits ?

Que voulez-vous ? Le cœur a ſes inſtans d'yvreſſe,
Il faut laiſſer paſſer l'accès.

Madame la Ducheſſe d** étant revenue de S** à Paris, fut chez Madame de Lambert, où M. de la Motte lui dit ces vers qu'il avoit compoſés ſur ſon départ quand elle fut à S**, & ceux qui ſuivent qu'il avoit faits pendant ſon abſence.

Du M** part & je demeure;
Touché de mon gémiſſement,
L'enfant que vous ſçavez en pleure,
Et dit lui-même à tout moment,
Du M** part & je demeure.

Encor dans cet éloignement,
Si j'en mourois, à la bonne heure;
Mais un cœur vit de ſon tourment;
Je vis & je ne ſçais comment.
Du M** part & je demeure.

On ſouffre beaucoup en aimant,
Me dit l'enfant, ſans qu'on en meure;
Mais ſe plaindre eſt ſoulagement:

Je me plains donc amerement ;
Du M** part & je demeure.

Si dans ce triſte accablement
Quelquefois le ſommeil m'effleure ;
Je m'écrie encor en dormant
Du M** part & je demeure.

Que bientôt un retour charmant
Rende ma fortune meilleure ;
Puiſſai-je dire inceſſamment,
Elle eſt ici, qu'elle y demeure.

Mais quoi ! je vous revois, eſt-ce un enchantement,
Ou bien ſi mon déſir me leurre ?
Prêtez-moi donc l'oreille : ah ! c'eſt vous ſurement :
Je ſuis bien-là, que j'y demeure !

DEpuis que vous êtes à S**
Tout m'attriſte, tout m'importune ;
Les plaiſirs ſe changent en maux,
La ſanté même eſt infortune ;
Je me fais de tout un poiſon,
De l'air même que je reſpire :

N'en

N'en ſçauriez-vous pas la raiſon ?
Devinez ce que je veux dire.

Si quelquefois je veux ſortir
De cette longue phrénéſie,
J'ai recours pour m'en garantir,
A quelque lecture choiſie;
Mais des plus rians Ecrivains
Aucun ne peut ſe faire lire,
Le livre me tombe des mains,
Devinez ce que je deſire.

Si d'autres fois pour m'émouvoir
Et vaincre un ennui taciturne,
Je vais eſſaïer le pouvoir
Du Brodequin & du Cothurne;
Inſenſible aux plus beaux endroits;
Je ne puis admirer ni rire;
Racine & Moliere ſont froids,
Devinez ce que je deſire.

Envain l'Amphion de nos jours
Forma d'harmonieux ſpectacles,
Les rochers ne ſont pas plus ſourds
Que je le ſuis pour ces miracles;
Je ſuis ſûr même qu'Apollon
M'étourdiroit avec ſa lyre;

Mon cœur rappelle un plus beau ſon;
Devinez ce que je deſire.

Quand le jour s'éteint, le ſommeil
Va de ſes pavots ſecourables,
Juſques au retour du ſoleil,
Soulager les plus miſérables;
Pour moi ſeul ſes dons n'ont plus lieu,
De ma paupiere il ſe retire,
En vain j'implore un autre Dieu,
Devinez ce que je deſire.

Dirai-je plus? Si quelquefois
Mon bonheur près de vous me mene;
Si du charme de votre voix
Vous trompez quelque tems ma peine,
Votre accueil même le plus doux
Ne ſçauroit encor me ſuffire:
Je ſouffre encor auprès de vous,
Devinez ce que je veux dire.

Prodige où je ne comprens rien!
Eh! Qui me le fera comprendre?
Seroit-il donc quelqu'autre bien
Que vous voir & que vous entendre?
Que ſouhaitai-je donc? Hélas!
Comment pourrois-je vous le dire;

Si moi-même je n'oſe pas ;
Deviner ce que je veux dire.

Vers que M. de la Motte fit au commencement de l'année 1729. pour Madame la Ducheſſe du **.

On a bientôt dit ce qu'on ſent,
L'eſprit ne l'étend qu'avec peine ;
Pourquoi prendre un tour languiſſant ?
Je vous adore eſt mon étrenne.

Les beaux diſcours furent le ſot
Que choiſit le Dieu d'Hyppocrenne ;
Certain Dieu dit tout en un mot :
Je vous adore eſt mon étrenne.

Graces, raiſon, eſprit & goût,
En quatre mots voilà du M** :
Que s'enſuit-il ? Il s'enſuit tout :
Je vous adore eſt mon étrenne.

Voilà tout mon petit tréſor
Pour cette année & la prochaine ;
Dans mille ans je dirois encor
Je vous adore eſt mon étrenne.

Comme encens recevez mes soins ;
Que personne ne s'y méprenne,
Je n'ai pas dit que j'aime, au moins ;
Je vous adore est mon étrenne.

Vers de M. de la Motte pour Madame la Duchesse du** qu'il lui dit chez Madame de Lambert.

Voici des vers en ce moment,
J'ignore ce qu'ils vont vous dire ;
Je ne sens bien distinctement
Que le besoin de vous écrire.

A former d'abord un projet
Ne croyez pas que je m'amuse,
Vous êtes toujours mon sujet,
Et mon cœur est ma seule muse.

Le cœur dit tout ce qui lui vient,
Jamais le choix ne l'embarrasse,
Et c'est à lui seul qu'appartient
Et l'entousiasme & la grace.

L'esprit toujours dans l'embarras,
Toujours chancelle, toujours doute ;
Le pauvre esprit, il ne dit pas
Ce que le moindre mot lui coûte.

Ainſi pour vous ingénuement
J'avouerai mon reſpect extrême ;
Je vous avertis ſeulement
Que je reſpecte comme on aime.

Quoi donc ! Eſt-ce ma faute à moi
D'être né ſi loin de l'Alteſſe ?
Puis-je mais de n'être pas Roi,
Et que vous, vous ſoyez Princeſſe.

La plus ſuperbe dignité
Défend-elle qu'on vous adore ?
Non, non, fuſſiez-vous Majeſté
Je vous adorerois encore.

Enfin je prends mon droit d'aimer
D'où vous prenez celui de plaire,
S'il vous eſt permis de charmer,
Il me l'eſt de vous laiſſer faire.

Si l'aveu m'en eſt interdit,
Par l'égard que le rang impoſe,
Suppoſez que je n'ai rien dit,
Mais ſoyez ſûre de la choſe.

Madame la Ducheſſe du** étant allée chez Madame de Lambert avant que

de s'en retourner à S**, demanda à M. de la Motte, qui y étoit, le tribut de vers qu'il avoit coutume de lui payer: il lui dit ceux-ci.

Ne faisons plus de vers, le dessein en est pris
Et la raison me le conseille.
Mais j'entens que mon cœur n'est pas du même avis:
Si tu n'as plus de vers tu n'auras plus l'oreille.

La menace m'effraye, & je sens qu'en tremblant
Ma muse à ce coup se réveille.
La peur me tient lieu de talent.
Faisons encor des vers afin d'avoir l'oreille.

Combien de sentimens ai-je fait éclater!
Si je les répetois ce ne seroit merveille.
Le cœur se plaît à répeter;
Mais par malheur il faut du nouveau pour l'oreille.

Eh bien! je varierai, puisqu'il le faut ainsi;
Mais je demande la pareille,
E que vous promettiez, pour varier aussi,
De me donner mieux que l'oreille.

Madame la Ducheſſe du** pour engager M. de la Motte à venir à S** où elle étoit, lui fit dire que s'il ne s'y rendoit, il n'y auroit plus entre elle & lui ni d'amour ni d'amitié : il y vint tout incommodé qu'il étoit, & lui dit ces vers-ci & ceux qui ſuivent.

Si je ne vais à S* quelle eſt votre menace ?
Plus d'amour, dites-vous, plus même d'amitié.
Quoi ! juſques-là j'encours votre diſgrace ?
Bon Dieu, que je me fais pitié !

Mais, s'il vous plaît, entendons-nous l'un l'autre :
Plus d'amour. Quel amour ? Eclairciſſons-nous bien.
Vous ne ſçauriez bannir le mien :
Eſt ce que, par hazard, vous parleriez du vôtre ?

En ce cas le plaiſir, ſuſpendroit mon effroi,
Et mon cœur dit déja ce mot de Fontenelle :
Ah ! que ne m'eſt-elle infidelle,
Elle auroit ſoupiré pour moi.

Autres Vers de M. DE LA MOTTE.

Belle queſtion à former :

Quel eſt le plus grand don que le ciel peut
nous faire ?
Vous m'allez ſoutenir que c'eſt le don de plaire;
Moi je ſoutiens que c'eſt celui d'aimer.

Plaire eſt, me direz-vous, la ſuprême puiſ-
ſance,
Il eſt bien glorieux de pouvoir tout charmer.
J'en conviens; mais en récompenſe
Il eſt plus doux de s'enflamer.

Sur quelque illuſion que notre orgueil s'appuie,
L'encens ne remplit pas nos vœux,
Souvent la Déeſſe s'ennuie;
Mais quiconque adore eſt heureux.

Chacun priſe ſes avantages.
Goutez votre bonheur, je n'en envierai rien :
Si vous ſçavez des cœurs gagner tous les
hommages,
Moi je ſçais donner tout le mien.

Et jugez à quel point ma tendreſſe m'eſt chere,
A peine puis-je l'exprimer;
Je n'acheterois pas la gloire de vous plaire
Au prix de vous en moins aimer.

Pour me distraire un peu de mon tendre esclavage,
Sur les sciences & les arts
J'ai voulu porter mes regards,
Et n'en sçais guéres davantage.

A la Géométrie envain je veux toucher,
Depuis qu'en ses mysteres j'entre,
J'en apprens seulement que vous êtes mon centre,
Et que je tourne autour sans pouvoir l'approcher.

De la Géographie une étude profonde
Ne m'offre qu'un cahos où mon esprit se perd.
Les lieux où vous vivez me semblent tout le monde,
Le reste n'est plus qu'un desert.

Astronome, je monte à la sublime voute
Où brille le flambeau des Cieux,
Et quand je l'ai parcouru toute,
Je vois qu'il n'est pour moi d'autre astre que vos yeux.

Me voici dans les arts, & d'abord je contemple
L'Architecture & ses nobles projets ;
Mais que m'importent ses secrets,
S'il ne m'est pas permis de vous bâtir un temple.

Laissons la Peinture à l'écart,
Dussai-je être un second Apelle,
Qu'apprendroient à mon cœur ses leçons & son art?
Il vous peindra toujours mieux qu'elle.

Enfin dans le sacré vallon
Si je cours implorer le secours d'Apollon,
Au lieu de lumieres nouvelles,
Je n'en puis tirer que ces mots.
Apollon chante les héros,
L'Amour seul sçait chanter les belles.

C'est ainsi que j'ai fait mon cours,
Et toute mon expérience
M'apprend que vous aimer toujours
Sera mon unique science.

*RONDEAU redoublé de M. DE LA MOTTE, pour Madame la Duchesse du**, qu'il lui dit chez Madame de Lambert.*

ON ne peut pas tout ce qu'on veut,
On finit moins qu'on ne commence;
On ne veut pas tout ce qu'on peut,
On ne dit pas tout ce qu'on pense.

La seule gloire qui me meut
Est de bien chanter L****;
On ne peut pas tout ce qu'on veut;
Et j'en tente envain l'entrepriſe.

Hélas! quelle eſt mon impuiſſance!
Son portrait vingt fois retouché
N'eſt encor qu'à peine ébauché;
On finit moins qu'on ne commence.

Quand je la vois mon cœur s'émeut
Alors des maux qu'elle me cauſe,
Je puis lui parler; mais je n'oſe:
On ne veut pas tout ce qu'on peut.

Que n'entend-elle mon ſilence!
Et quel bonheur ſi quelque jour
Ses yeux me diſoient à leur tour,
On ne dit pas tout ce qu'on penſe!

J'ai ſeul droit à ce bien ſuprême,
S'il n'eſt dû qu'aux plus tendres vœux :
Et qui peut égaler mes feux ?
A moins que d'être l'amour même,
On ne peut pas.

M. de la Motte ayant écrit une Lettre à Madame la Ducheſſe du** d'un ſtyle fort ſérieux, en lui faiſant préſenter un ouvrage qu'il venoit de donner au public, elle ſe plaignit dans ſa réponſe, que de ce qu'à force de reſpect il manquoit à celui qu'il lui devoit : ſur quoi il fit les quatre vers ſuivans.

Quand un reſpect tendre & jaloux
Ne reçoit pas ſa récompenſe,
Avec Bergere comme vous,
Le pur reſpect eſt la vengeance.

La même Lettre de Madame la Ducheſſe d** étoit ſignée, & M. de la Motte, qui depuis quelque tems n'avoit point compoſé de vers pour elle, prit occaſion de ſa ſignature, qu'il avoit autrefois traitée de taliſman, pour faire ceux-ci.

Quoi ! vous avez recours aux charmes,
A ce nom tout-puissant dont les enfans ailés
Font toujours leurs plus fortes armes,
L**e B*** e avec B** mêlés ?
Vous voulez donc que ma muse revienne ?
Et bien soit, la voilà ; mais contentez-la mieux,
Sinon, j'en jure par vos yeux,
Il n'est B***e qui tienne,
En vain employerez-vous le ciel & les enfers,
Sans tête à tête point de vers.

Madame la Duchesse d** qui n'avoit pas été depuis long-tems chez Madame de Lambert, y fut un Mardi, & fit dire à M. de la Motte, qui y étoit, qu'il n'avoit aucune part à sa visite, étant fort mécontente de n'avoir reçu aucun signe de sa part : quand elle y arriva il lui dit ces vers-ci.

Vous rendez au Mardi votre aimable présence ;
Mais ce n'est pas pour moi que vous vous laissez voir :
Je reste cependant contre votre esperance,
Je devrois vous punir de votre indifférence ;
Mais quel sera mon désespoir
Si c'est là la bonne vengeance !

Long-tems après Madame la Du-

cheſſe d** étant retournée chez Madame de Lambert, elle demanda à M de la Motte s il n'avoit rien fait pour elle, il lui répondit par ces vers, qu'il avoit faits ſur le champ.

Pourquoi voulez-vous que j'écrive ?
Que vous diroient mes vers, que ce que vous ſçavez ?
Pour connoître une flamme auſſi tendre que vive,
Reliſez ſeulement les vers que vous avez :
Vainement mon eſprit s'excite,
Ma paſſion conſtante eſt tout ce que j'y vois.
Pour vous Hélas ! ce n'eſt qu'une redite,
C'eſt toujours nouveauté pour moi.

FIN.

AUTRES VERS
ENVOYÉS
A MADAME
LA D** DU M**,
Ou faits pour elle.

*VERS de Madame la Ducheſſe du M** à M. DE LA MOTTE.*

POint de viſite, point de Lettre !
Ton reſpect te peut-il permettre
De me négliger tout de bon ?
Tu n'aimes, Dieu me le pardonne,
Les Bénédicte de Bourbon
Par écrit, ni même en perſonne,

De Monsieur DE LA MOTTE.

POint de vers à vous adresser.
Vous n'aurez que ma Comédie.
Du moins pour vous intéresser,
J'y célebre la Bergerie.
Vous reconnoîtrez bien qu'ici,
J'ai peint mon cœur plus qu'aucun autre.
Heureux si vous pouviez aussi
Y reconnoître un peu le vôtre.

O malheureuse race humaine!
Savoir jouir n'est pas de ton domaine!
Hélas tu ne sais pas seulement desirer.
Tu t'applaudis des vœux où tu vas t'égarer,
Et que souvent le Ciel exauce pour ta peine.
Je rendois graces l'autre jour
Au Dieu malin qui me conseille,
De m'avoir fait baiser par un charmant détour
Certaine main, certaine oreille.
Ne pense pas tant me devoir,
Dit-il, je ne t'ai fait qu'une faveur funeste;
Tu vas mourir du désespoir
De ne pouvoir baiser le reste.

Cy git Marmin, lui qui pour Ludovise,
Eut un respect de l'espece du mien.
Tant qu'il vécut, son ame en fut épriſe,
Sans que l'Alteſſe y fût pour rien.

Son ame, me dit-on ? cette céleſte flâme ;
Anime t'ellle un Chat ? Décidez-vous ce point ?
Oui, ſans doute, il aima : l'amour fait toute l'ame,
Et qui n'aime pas, n'en a point.

Je demandois à ma Déeſſe
De cueillir ſur ſa bouche un fruit de ma tendreſſe :
Nous verrons, m'a-t'on dit, nous verrons ;
Eſt-ce aſſez ?
Oui, c'eſt aſſez d'une pareille bouche ;
Mais hélas c'eſt trop peu pour des vœux ſi preſſés,
D'obtenir le bien qui me touche.
Ce douteux *nous verrons* fut ſoutenu d'un oui ;
Grands Dieux que de ce mot la douceur fut extrême !
La promeſſe du bien me parut le bien même ;
En l'eſperant j'en ai preſque joui ;
Mais en ſuis-je bien ſûr ? La bouche que j'adore
Me l'a promis, & ne ſauroit mentir.
Malgré moi cependant mon cœur en doute encore.
Pour croire un tel bonheur il faut le reſſentir.

Que demander encor ? Que peut ma tendre audace
Souhaiter de plus doux & de plus glorieux ?
Mon espoir désormais ne se permet d'espace
Que des yeux à la bouche, & de la bouche aux yeux.
Non, ne craignez pas que j'aspire
A ce qu'à nos regards vous recelez d'appas.
Si, malgré qu'on en ait, le reste se desire,
Du moins il ne s'espere pas.

Non, je n'écris qu'à vous, qu'à vous absolument,
Je crains fort, entre nous, pour les Vers que j'enfante.
On dit que certain sentiment
Ote l'esprit, s'il ne l'augmente.
Vous voyez mes raisons ; si mes Vers sont mauvais,
Vous saurez à qui vous en prendre ;
Et s'il s'y trouve d'heureux traits,
Je crois que sans vous y méprendre
Vous verrez bien aussi qui me les aura faits.

Un jour que M. de la Motte étoit malade.

A peine ai-je le tems de vous dire deux mots,

J'aperçois cet enfant, ſon nom eſt inutile;
Je le vois qui ſurprend le cizeau d'Atropos,
Pour en trancher les jours que Lachéſis me file.
C'en eſt fait: je deſcends aux Champs Eliſiens;
Car mon reſpect pour vous eſt un titre admirable;
La place la plus honorable
Eſt bien dûe à des feux auſſi purs que les miens.
Là, je dirai de vos nouvelles;
Graces, eſprit, enjouement, je peindrai tout ſi bien,
Que par des traits & des couleurs fidelles,
Je vais vous faire aimer où l'on n'aime plus rien.
Anacréon va remonter ſa Lyre,
Pour l'accorder à ce que je ſoupire:
Les Ombres à l'envi vont partager mes feux;
Et, graces à votre nom, nous voilà tous heureux.
Pour vous, adorable Princeſſe,
En qui je ſens toujours tout ce qui me charma;
Parlez avec bonté du feu qui m'anima;
Et pourquoi pas avec tendreſſe!
Votre gloire n'a plus de quoi s'en allarmer.
Mon pauvre état de mort permet cette licence.
Vous pourriez à préſent m'aimer;
Les Ombres ſont ſans conſéquence.

Heureux cent fois celui qu'un amoureux caprice
Appelleroit entre vos bras ;
A qui de vos plus doux appas
Vous feriez un plein sacrifice ;
Qui maître des beautés que l'on ne nomme pas,
Et nâgeant en pleines délices,
De l'immortalité goûteroit les prémices.
Heureux....Mais, imprudent, pourquoi traiter ce point ?
J'offenserois....N'en parlons point.
Mais pour mes sentimens il me faut un salaire ;
Demander de l'amour, ce seroit vous surfaire ;
La lézion seroit de plus que de moitié ;
Mon dernier mot est l'amitié ;
J'en veux une ferme & sincere,
Par qui tout me soit confié :
Délicate, je veux qu'elle se fasse un crime
De ne me pas ouvrir le fond de votre cœur ;
Elle a, comme l'amour, sa derniere faveur ;
C'est son secret le plus intime.

Sur des Vers qu'on avoit faits pour Madame la Duchesse de Gontaut.

TEmpé, Laure, Corinne, Item, Pétrarque, Ovide,

Temple, Prêtre, Tableaux, une Bordure vuide;
Verbiage rêvé qui n'en eſt que plus ſot,
Pour peindre les appas & l'eſprit d'une Belle.
GONTAUT peut tout charmer d'un regard & d'un mot;
Voilà ſon portrait fait; c'eſt elle.

De ma derniere nuit écoutez l'aventure,
Je vous la rendrai trait pour trait.
D'un ſonge vain ce n'eſt que l'impoſture;
Mais gardez-lui pourtant un éternel ſecret.
Avec l'image que j'adore
Je répétois tous mes plaiſirs:
Ma bouche ſur ſes mains exhaloit mes ſoupirs;
Puis je baiſois l'oreille, & puis les yeux encore
Qui bornoient mon eſpoir & non pas mes deſirs;
Quand ſoudain contre mon attente,
Je me ſentis preſſé de ſa bouche charmante.
Ce bonheur dans mon ſein répandit mille feux;
Et je n'écoutai plus, pour contenter mes vœux,
Que mon ardeur impatiente.
Le reſpect pour l'Original
A l'image longtems a ſervi de défenſe;
Mais enfin ce reſpect n'y croyant pas grand mal,
De mon amour ſubit la violence.

Aussitôt parcourant ses plus secrets trésors,
De cent & cent baisers je leur rendis l'hommage,
Tant que je me trouvai de transports en transports
Où l'amour m'attendoit pour couronner l'ouvrage:
Dans cet heureux moment le plaisir fit la Loi;
Je la vis partager tout le feu qui m'embrase;
A ses soupirs ardens je sentis son extase;
Pardonnez-lui, pardonnez-moi,
Vous voulez toujours être sage;
Soyez-le donc; c'est bien fait, entre nous:
Mais trouvez bon que votre image
Ne soit pas si sage que vous.

NOEL.

IL faut suivre à la Crêche
La noble L***;
Son exemple nous prêche
Autant que la raison:
Confreres du Mardi, marchons tous à la fête,
S'il nous faut caution
don, don,
Faisons paroître là
la, la,
LAMBERT à notre tête.

Le Berger FONTENELLE
A fait tout de son mieux,
Une Chanson nouvelle,
Contre les Airs trop vieux :
Il offre son présent, mais la Mere pucelle
Ne veut point de ce don
don, don,
Ni de ce Berger là
la, la,
Plus galant que fidelle.

Mais quel Berger répete*
Une tendre Chanson,
Tout fier de sa houlete
Au chiffre de Bourbon !
Joseph connoît bientôt à la tendre devise
Que ce bon Céladon
don, don,
N'est venu jusques-là
la, la,
Que pour sa L ****

Du Sexe trop aimable
Le mépriseur MONGAULT,
Au sortir de l'Etable
N'aura plus de défaut ;

* M. de S. Aulaire.

Car en voyant Marie & connoiſſant ſon ame
Il va changer de ton
don, don,
Et pour cette fois-là
la, la,
Fera cas d'une femme.

MAIRAN tout plein d'algebre,
Géometre profond,
Du miſtere célébre
Veut pénétrer le fond;
Le crayon à la main il creuſe ſa cervelle
Sur la production
don, don,
De cet infini-là
la, la,
D'une claſſe nouvelle.

Ce Seigneur * ſans reproche,
Qui ne voit rien envain,
A ſes papiers en poche
Pour tromper le chemin, *
Il voudra dans l'Etable éclaircir le miſtére;

* Le Marquis de Laſſé.

* Il faiſoit des réflexions ſur tout ce qu'il voyoit & entendoit, & les écrivoit à meſure.

Mais

Mais qu'il le croye ou non
don, don,
Je ſuis ſûr qu'il fera-là
la, la,
Tout ce qu'il devra faire.

L'aimable BRAGELONNE
Que l'on craint tant à Sceaux,
Pour qui l'on abandonne
Et Berger & troupeaux,
S'en vient voir avec nous un ſpectacle ſi rare;
Mais ce Doyen** de nom
don, don,
A peine paroît-là
la, la,
Que DRUILLET s'en empare.

Avec notre Cohorte
Vient un pieux Chevalier*,
Redoutable à la Porte,
Et l'honneur du métier;
Il devroit demander à l'Enfant qu'il encenſe
Sa bénédiction
don, don,

** Doyen d'un Chapitre.
* Le Chevalier d'Aydie.

Et ce qui ſuit de-là
la, la,
Une honnête abondance.

Vient encore à la file
L'aimable DE LAUNAY;
Quoiqu'elle ſoit habile,
Car il faut dire vrai,
Ne lui demandons point l'hiſtoire de la choſe;
Je connois ſa façon
don, don,
La rime y gliſſera
la, la,
Des traits dignes de gloſe.

Par un ordre autentique
Le Poëte ſans yeux,
Eſt chargé du Cantique,
Qu'on doit au Roi des Cieux:
On attend là-deſſus ce que ſa foi lui dicte;
Mais par diſtraction
don, don,
Je crois qu'il lui dira
la, la,
Des Vers à BENEDICTE.

Sur quelque froideur qu'on lui avoit marquée.

UN accident m'eſt arrivé ;
Permettez qu'un moment je vous en importune :
C'eſt à vous qu'il eſt réſervé
De réparer mon infortune.
A peine vous quittois-je hier de quelques pas,
Qu'auſſitôt je repris, pour calmer mes allarmes,
Cette image qui par ſes charmes
Vous remplace où vous n'êtes pas.
Je fus ſurpris d'une tache légere
Que j'apperçus en ſoupirant ;
Tout autre, j'en conviens, ne l'appercevroit guére ;
Mais l'œil du cœur eſt pénétrant.
Dans cette ſurpriſe cruelle,
D'où vient, dis-je, ce nouveau trait ?
Certe il n'étoit point-là, lorſque j'entrai chez elle.
S'eſt-elle divertie à gâter ſon portrait ?
Auroit-elle voulu, pour éprouver ma flâme ;
Voir ſi je m'en appercevrois ;
Et croyoit-elle que mon ame
N'y regardoit pas d'aſſez près ?
Ah ! loin de vous cette penſée ;
Ma tendreſſe attentive au moindre changement,

N'en a que trop été bleſſée ;
Et ce rien m'a cauſé le plus cruel tourment.
Réparez donc vos torts, la tache eſt votre ouvrage ;
Voyez ſi c'eſt caprice ou cruauté,
Laſſitude de mon hommage,
Ou pour de faux avis trop de crédulité.
Quoique ce ſoit, c'eſt grand dommage ;
Je vous rapporte ici l'image ;
Vous ſçavez comme il faut lui rendre ſa beauté,
Le ſeul bien dont je ſois jaloux ;
Et que mes ſcrupules ſur elle,
Sont délicateſſe pour vous.

Parlez, baiſez, Bouche adorable,
Ces emplois enchanteurs n'appartiennent qu'à vous ;
C'eſt de ce Trône reſpectable
Que la raiſon regne ſur nous ;
Et c'eſt le ſéjour délectable
Où l'Amour a placé ſes plaiſirs les plus doux.
Donnez à l'amitié les miettes de ſa table,
Dût-il en être un peu jaloux.

Je l'ai revû, le Ciel vous le renvoye ;
Oui, lui-même, celui que ſeul vous deſirez.
Puis-je eſperer que l'on m'en croye ?

En le voyant je jouis de la joye
Que vous aurez tous deux quand vous vous reverrez.

Envoyé du Dieu qui le bleſſe ;
Il veut négocier auprès de vos appas :
Vous traiterez de tendreſſe à tendreſſe ;
Ces traités ne languiſſent pas.

Que vous allez regler de choſes !
Mais je me doute bien, ſur les points importans
Que vous multiplierez les clauſes,
Pour pouvoir traiter plus longtems.

Menez l'affaire avec adreſſe :
Que ce traité charmant occupe tous vos jours.
Pour bien faire il faudroit le conclure toujours,
Et le recommencer ſans ceſſe.

A quel jeu jouez-vous ? car le jeu vous amuſe ;
Duſſiez-vous toujours perdre, il faut que vous jouiez :
Jouez donc, qui vous le refuſe ?
Mais choiſiſſez un jeu duquel vous vous louiez.

Par exemple ce jeu qu'inventa la nature ;
Ce jeu charmant que les intéreſſés

Ne font jamais durer assez ;
Et toujours heureux tant qu'il dure.

On ne croit jouer que son cœur,
Direz-vous, mais souvent il y va d'autre chose.
Tant mieux encor, la perte où l'on s'expose
Est occasion de bonheur.

Pour qui risque à demi, ce jeu devient funeste.
Il y faut risquer tout son bien.
Qui n'y met que son cœur, souvent n'y gagne rien ;
Mais c'est un gain certain que d'y mettre le reste.

Un seul de vos baisers vaut une vie entiere ;
Et la plus longue encor vaut-elle, en bonne foi,
Une faveur si singuliere ?
Or votre audience derniere
M'a valu dix baisers, oui, dix de bon aloi :
D'où je conclus en forme réguliere,
Que Mathusalem même a moins vécu que moi.

Entre mes Ouvrages à faire,
Je comptois comme un des meilleurs,
Un Roman à vendre à Cithére ;
Roman de mille une faveurs.

Vous, charmante propriétaire
De ces délicieux Bijoux,
Trouvez bon ici qu'entre nous
Je vous en propoſe une à faire.

De ces trèſors de volupté
Compoſez une Lotterie ;
Où ſoit, ſurtout ſans tricherie ;
Pour gros Lot la Félicité.

C'eſt à vous en toute juſtice
De fixer le prix des billets,
Vers galans, dignes des DREUILLETS ;
Soins, ſoupirs, tendre ſacrifice.

N'affichez pas, il en naîtroit
Plus d'une avanture funeſte.
A vos Bureaux on ſe tueroit ;
Pilade y tromperoit Oreſte.

A quoi bon aller recueillir
Des aſpirans ? Je vous proteſte
Que je puis tout ſeul la remplir ;
Et je me ſens riche de reſte.

Vous tirerez sans différer,
Dès que sous de tendres devises,
J'aurai fourni dequoi tirer
Les mille une faveurs promises.

Vous me les payerez après
Depuis la moindre à la suprême ;
Et même, vû le peu de frais,
Sans me rabattre le quinziéme.

Peut-être direz-vous qu'un mot,
Un regard, un geste, un sourire ;
Que toute faveur est gros lot,
Et Félicité ; c'est tout dire.

D'accord : mais, sans rien relâcher,
De la félicité parfaite,
Mille faveurs, point de défaite ;
Mille-une : il ne faut point tricher.

Allons ; encor des vers ; L*** en desire.
Mais quoi, j'en ai tant fait, mon génie est usé.
Bon, le génie ! Est-ce lui qui soupire ?
Votre cœur est-il épuisé ?
Quiconque aime, a toujours à dire.

Oui ; mais pour l'entendre toujours,
Il faut qu'un autre cœur ait la même tendresse,
Et le langage des amours
Ne peut plaire longtems qu'à ceux que l'Amour bleſſe.
Or ſelon ce raiſonnement,
Pourquoi mettrois-je en vers ce que l'Amour m'inſpire ?
S'il ne faut que du ſentiment
Je puis encor beaucoup écrire :
Mais ce que j'écrirois, hélas à qui le dire !

Quoi ! Si je n'étois arrivé
Quelqu'autre eût fait mon perſonnage ?
Eh qui donc, s'il eût été ſage,
Eût entrepris ce rôle à moi ſeul reſervé ?

Vous aimer, dira-t'on, qui n'eſt prêt à le faire ?
Il ne faut qu'un cœur & des yeux.
On vous aimera bien ; vous dis-je le contraire ?
Mais qu'eſt le bien après le mieux ?

Je vous donne à choiſir parmi des cœurs ſans nombre :
Non le mien ne craint point d'égal ;
C'eſt l'amour en original,
Comptez qu'ailleurs vous n'en verriez que l'ombre.

Des corps, nous disiez-vous, ce qui fait la distance,
Ce sont les corps interposés;
Par l'air ces murs sont divisés;
Anéantissez l'air, l'un vers l'autre s'avance;
Et ce n'est plus qu'un mur que ces murs opposés.
Je rappellois ainsi votre haute science,
Lorsqu'au retour de S** je rentrois dans Paris.
Imaginez alors le souhait que je fis?
Songeant à vous, & dans l'impatience
Du desir qui me fait la loi;
Je m'écriai vingt fois, que n'ai-je la puissance
D'anéantir les corps qui sont entr'elle & moi!

Sur Ludovise sans mesure
Le Ciel a versé ses faveurs;
Je sais qu'elle eût de la nature
Le don de charmer tous les cœurs.
Tout le monde le sait de même:
Mais qui peut savoir comme elle aime?

Je sais que Venus sur sa bouche
Plaça le souris gracieux;
Que tout ce qui frappe & qui touche,
L'Amour l'assemble dans ses yeux.
Tout le monde, &c.

Je sais qu'elle regne au Parnasse
Sous le bon plaisir d'Apollon ;
Que tout ce qu'elle dit, est grace,
Tout ce qu'elle pense, raison,
Tout le monde, &c.

Je sais que qui la voit, l'adore,
Que qui l'entend, n'en fait pas moins.
Qu'elle écrive, elle charme encore :
Combien de cœurs en sont témoins !
Tout le monde, &c.

CHANSON.

LEs yeux d'une Belle
Ont surpris mon cœur :
Qu'Amour lui révele
Toute mon ardeur ;
C'est lui seul qui le sait, qu'il n'en instruise qu'elle.

C'est une Déesse,
Et je suis bien peu,
Mais par ma tendresse
Je vaux mieux qu'un Dieu.
Sans esperer jamais, je sais aimer sans cesse.

On lui rend les armes
Au premier moment :
Heureuſes les larmes
Qu'on verſe en l'aimant!
Tous les maux ſont payés, dès qu'on revoit ſes charmes

Que ta voix m'inſpire,
Dieu de la Chanſon :
Prête-moi ta Lyre,
Pour chanter ſon nom.
Je ſens bien mieux que toi, mais tu ſais bien mieux dire.

CONTE.

APrès quatre heures de toilette
Une Dame entroit aux Feuillans,
Fiére de ces attraits brillans
Dont l'art de plaire fait emplette :
Teint choiſi, parure complette ;
De gorge, ce qu'il en faut voir,
Pour faire bien penſer du reſte :
Souris flateur, quoique modeſte,
Comme toutes voudroient l'avoir.
Lors un Novice que dévore

Le zéle du Temple de Dieu :
Quoi donc, Madame, eſt-ce en ce lieu,
Vous, que vous voulez qu'on adore,
Tandis que le peuple tremblant
Calme le Ciel par ſa priere ?
Pourquoi vous perdre en le troublant
Par une beauté meurtriere ?
Pourquoi d'un triomphe inſolent
Prêter au Démon la matiere ?
Ah ! craignez le glaive brulant
Qui pend ſur votre tête altiere.
Mon Dieu, dit la Dame plus fiére,
Que ce jeune Moine eſt galant !

Votre Chien a paſſé ſur les bords ténébreux ;
Peut-être que pour lui ce n'eſt pas grand dommage ;
Et quoiqu'aimé de vous, il vécut malheureux,
S'il ſut que votre Chat fut aimé davantage.

*Sur une Eglogue faite à S** dont on avoit trouvé les vers un peu trop pompeux.*

Peut-être ainſi que dans Aſtrée,
Ces Bergers enflent trop les ſimples chalumeaux ;
Mais ce ſont des Bergers des campagnes de S** ;
Et la Nimphe de la contrée
Change en Parnaſſe les hameaux.

ENIGMES
ET
LOGOGRIPHES.

C'Eſt du même limon que nous ſommes tirées,
Et notre pere toutefois
Nous a diverſement titrées.
L'une obéit, l'autre donne des loix.
Ouvrage de la main des hommes,
Ils redoutent en nous les idoles qu'ils font;
Nous tenons d'eux ce que nous ſommes,
Quelques uns à leur tour nous doivent ce qu'ils ſont.
Nous occupons la Ville & les Provinces,
Nous voguons ſur les mers, nous regnons dans les camps,
Et nous déconcertons la majeſté des Princes,
Tandis que nous ſervons de jouet aux enfans.

LES CARTES.

On n'eût jamais imaginé mes charmes;
Ni par quels moyens différens

J'ai pû ſans le ſecours des armes,
Dompter mes propres conquérans.
Leur conquête aujourd'hui devient leur ſervitude;
Mais je ne ſais par quel enchantement
Je leur ai fait par l'habitude,
Une néceſſité de leur propre tourment.
Souvent de mille traits piquans comme l'éguille
Je les pénetre juſqu'au vif.
Je vois mon homme qui pétille
Dans un mouvement convulſif.
A les ſauver le Ciel ſoit attentif.
Quelquefois en vapeur ardente
Je vais bruler juſques à leur palais.
Je leur fais quelquefois ſavourer à longs traits
Une humeur acre & rebutante,
Ils ont beau cependant renifler contre moi,
Ils demeurent toujours mes fidéles eſclaves:
Les foibles, les enfans réſiſtent à ma loi,
Mon grand empire eſt ſur les braves.

LE TABAC.

Aſtre privé des grands & des petits,
D'ordinaire je ne me leve,
Que quand l'aſtre commun ſe couche chez Thétis:
Mon regne commence & s'acheve
Au gré de ceux pour qui je luis,

Si quelquefois je ſouffre quelqu'éclipſe ;
J'en ſors ſoudain plus éclairci.
Vous me cherchez bien loin, peut-être ſuis-je ici.
Je puis éclairer tout juſqu'à l'Apocalipſe.
Je puis bien m'éclairer auſſi.

LA CHANDELLE.

J'habitois autrefois une verte colline,
Aujourd'hui j'habite un cachot.
J'étois doux dans mon origine,
Aujourd'hui la force eſt mon lot.
On m'a vû revêtu d'une robe empourprée ;
Je n'ai plus qu'un habit de bois.
Dans mon premier état la nature me crée,
L'art eſt mon pere l'autrefois :
De ma nouvelle façon d'être
Si je tiens de nouveaux appas,
Mortels, ne vous y fiez pas ;
J'étois innocent, je ſuis traître.

LE RAISIN, OU LE VIN.

Nous ſommes un peuple de freres,
Sans mere la plûpart, & nés de divers peres.
Chargés d'un différent emploi,
Nous parlons différent langage ;

L'un se plaint, l'autre rit, l'un est fou, l'autre sage ;
L'un superstitieux, l'autre sans foi ni loi.
Nous querellons les Rois sans craindre leur puissance,
Nous les flatons sans esperance ;
Et sans lumieres vrais Docteurs,
Vertueux sans vertu, sans malice imposteurs ;
Nous sommes à la fois bonne & mauvaise engeance.
Nous devenons par divers stratagêmes
Nains ou Géans en demeurant les mêmes ;
Nous sommes nos propres ayeux,
Renaissans de nous mêmes encor plus glorieux.
Jouets des aveugles Mortels,
En opprobre, en honneur au gré de leur caprice,
Tel de nous a reçu l'encens & des autels
Qui périt du dernier supplice.

LES LIVRES.

Avec un guide impitoyable
Je parcours les monts chevelus,
Où je poursuis un monstre aux humains redoutable ;
C'est aux jeunes taillis que je chasse le plus,
Et souvent j'y vais faire un carnage effroyable
De ces monstres cruels sous mes dents abattus.

LE PEIGNE.

Je sors d'un enfant de la terre ;
Je vivois, je mourus sous le fer inhumain.
Après ma mort j'éprouve encore la guerre
Que me font Eole & Vulcain.
Je vais dans peu d'instans paroître anéantie ;
Vaine erreur ! mon destin en est plus glorieux.
Si la terre de moi reprend une partie,
L'autre va s'envoler aux Cieux.

LA BUCHE.

Sans mouvement & sans intelligence
J'exerce cependant un pouvoir enchanteur.
Selon les gens & selon l'occurrence,
J'ai les traits d'un sincere, ou les traits d'un flateur.
Malgré ma grossiere ignorance,
Vous pouvez voir en moi le plus profond Docteur.
Je ne suis pas le Créateur,
Mais le copiste exact de sa toute puissance.

LE MIROIR.

Quoique de mon métier je sois fort secourable,
Je m'arme d'un nom redoutable,
Et dès que j'attaque à propos,
Au plus brave guerrier je fais tourner le dos.

LA SERINGUE.

Je ſuis grand ou petit, & ma taille varie,
Et je n'ai cependant ni plus ni moins d'un pié;
Qui m'a, ne fait pas grande envie,
Qui ne m'a pas, fait grand pitié.

LE SOULIER.

Quoique ſœurs nous marchons en des rangs inégaux,
De ſept freres amis nous ſommes la figure.
Interprétes de la nature,
Nous ſavons exprimer les plaiſirs & les maux.
Le ſignal qui d'abord nous ouvre la barriere,
Sert à nous impoſer les loix
Preſcrites à notre carriere.
Le tems regle le ſceptre en la main de nos Rois,

LES NOTES DE LA MUSIQUE.

J'ai vû, j'en ſuis témoin croyable,
Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
Le bandeau ſur les yeux tenter l'aſſaut d'un cœur
Auſſi peu ſenſible qu'aimable.
Bientôt après le front élévé dans les airs,
L'enfant tout fier de ſa victoire,
D'une voix triomphante en célébroit la gloire,
Et ſembloit pour témoin vouloir tout l'univers.
Quel eſt donc cet enfant dont j'admirai l'audace?

Ce n'étoit pas l'Amour ; cela vous embarrasse.

LE RAMONEUR.

Recelant dans mon sein une ardente matiere,
Je parcours un pays à Morphée engagé ;
Et qui m'y suit, m'est obligé
De l'avoir bien voulu parcourir la premiere.

LA BASSINOIRE.

Fille de l'art, j'imite la nature,
Quelquefois de bien loin, quelquefois d'assez près,
Vous qui des ans souffrez l'injure,
Venez à moi, je rajeunis les traits.
Je suis de tout état & prends une figure
Convenable aux emplois que j'ai :
Je sers différemment l'Epée & le Clergé,
Et la magistrature.
Quoique l'on n'ait jamais compté
De mes membres divers le nombreux assemblage,
Plusieurs de mes sœurs ont, je gage,
Là-dessus pleine égalité.

LA PERRUQUE.

Lorsque j'ai servi mon semestre,
S'il ne m'arrive pis, on me met en sequestre ;

Mes ſervices ſont des ingrats,
Qui, le beſoin paſſé, ne s'en ſouviennent pas.
Comme un Miniſtre hors de place,
D'un oubli dédaigneux j'éprouve la diſgrace :
Mais quand dans mon emploi je ſuis enfin remis,
D'un danger redouté comme la canicule,
Je garantis mon maître & ſes amis.
Grave, plaiſant, ſérieux, ridicule,
J'amuſe les regards de mille objets divers,
Et muet je converſe avec ceux que je ſers.

L'ECRAN.

Je ſuis l'enfant & le Roi de la Terre ;
Autrefois j'ai ſervi le maître du Tonnerre ;
Mais de mille attributs que j'ai,
Celui-ci peut ſuffire à me faire connoître.
Tant que chez mon Patron je demeure engagé,
Je lui ſuis inutile & dangereux peut-être ;
Je ne rends ſervice à mon maître,
Que quand j'en reçois mon congé.

L'OR MONNOYE'.

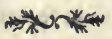
Je garde un grand Tréſor, pour qui ? je n'en ſais rien :
Mais enfin qui que ce puiſſe être,
Je ne jouirai de mon bien,
Que lorſqu'un autre en ſera maître.

LA PUCELLE.

Je suis dans mon total une assez laide chose ;
Mais en revanche aussi si vous me démembrez,
Chaque membre qui me compose
En contient que vous aimerez.
Si vous m'ôtez un membre de derriere ;
Le reste n'est qu'un jeu pour vous,
Si vous m'ôtez la tête entiere,
Le reste est fort solide & grand ami de tous.
Prenez précisément mon milieu, je vous offre
Un meuble des plus précieux.
Qui va quelquefois mal, tantôt bien, tantôt mieux ;
Le tout selon que va le coffre.
Si vous m'ôtez la tête encor,
Mes autres membres sont confreres,
Accusés de rouler sur l'or,
Tous deux fuyant loin de leurs meres ;
Et tous deux voyageant toujours,
Chacun chez même hôtesse allant finir son cours.
Rassemblez ma queue & ma tête,
Je n'admets que du bon, du meilleur qu'il se peut ;
On me recherche, on me fait fête ;
Mais je suis rare & ne m'a pas qui veut.
Pour ne rien passer sous silence,
Retranchez quatre parts de mon commencement,

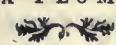
Je ſuis un gage ſûr que ſouvent la prudence
Préfere à la foi du ſerment.
Vous vous creuſez la cervelle, je gage,
Pour deviner tout ce détail;
Ne vous fatiguez pas & laiſſez-là l'ouvrage;
Car pour apretier au juſte ce travail,
Perte de tems, pur badinage.

TRIPOTAGE.



Voyageuſe de mon métier,
Je parcours la plaine azurée.
L'eſpece dont je ſuis peut ſe glorifier
De toutes les couleurs dont Iris eſt parée.
Souvent arrêtée en mon cours,
Je tombe en des mains ſanguinaires
Qui me forcent encor de prêter mon ſecours
A l'aſſaſſinat de mes peres.
Que de biens, que de maux je procure aux humains!
Miniſtre du public & celui du miſtere,
Je travaille de toutes mains;
Et ſans parler, je ſais ne me pas taire.

LA PLUME.



Six pieces compoſent mon tout;
Car j'en retranche une inutile.
Peut-être, ſi c'eſt votre goût,

De votre chef ai-je affermi l'azile.
Ma premiere piéce de moins,
Je ſuis pour qui n'a rien un ſecours favorable.
Otez m'en une encor, je tends pour vos beſoins
Aux Hôtes des Forets un piége redoutable.
Si l'ortographe ici manque de bons témoins,
Pour le ſon elle eſt véritable.
Autre piece de moins, le vainqueur de la nuit
Tous les jours chez moi prend naiſſance.
Otez-m'en encore une; avec ce qui la ſuit,
J'appelle, ou j'impoſe ſilence.
Allez enfin en certains lieux;
Prononcez fortement ma derniere partie;
Par l'offre d'un breuvage & ſain & gracieux,
On y viendra répondre à votre envie.
Cette eſpece d'Enigme eſt neuve en bonne foi;
Devinez-la, Lecteur, & pardonnez-la moi.

APPREST.

Pour lier avec moi longue ſociété,
Un habitant d'un rivage écarté,
A traverſé des mers l'eſpace formidable;
Et tandis que brulant d'une flâme durable
Il périt dans mon ſein de ſes feux tourmenté,
De qui nous réunit, il fait la volupté.
C'eſt du même élément le pouvoir redoutable,
Qui me donne, qui m'ôte & me rend ma beauté.

Quand

Quand une fois j'ai la tête allumée ;
Je fais à mes amis une grande leçon.
Philosophe muet, je prêche à ma façon
Que tout n'est ici que fumée.

LA PIPE.

Je tiens table ouverte, où j'invite
Le gourmant & le délicat ;
Je rends le monde parasite ;
Et le galant homme & le fat,
Sans distinction de mérite,
Mettent chez moi la main au plat.

LA TABATIERE.

En sept lettres écrite, on me prononce en trois;
J'ai la bouche jusqu'aux oreilles.
Pour les Pauvres & pour les Rois
J'ai des utilités pareilles.
Apprenez de moi qu'aujourd'hui
On se mécompte fort en comptant sur autrui.

L'ECUELLE.

Sur les pas d'un Géant, par ses courses fameux
Je mesure ma diligence,
Mais avec cette différence,
Que quand il fait un tour, il m'en faut faire deux.

L'EGUILLE D'UNE MONTRE.

Je suis née au milieu des feux,
Pour y passer presque toute ma vie.
Je deviens le tombeau de bien des malheureux
Qu'à ses plaisirs le monde sacrifie.
Quoique de moi l'on fasse cas,
Je n'occupe jamais qu'une main subalterne ;
C'est pourtant un grand embarras
Que celui de qui me gouverne.

LA POESLE.

De moi dans mon vrai sens votre corps se nourrit ;
Dans un autre souvent j'empoisonne les ames :
Mais dans l'un & dans l'autre également proscrit,
La prudence ou la faim me fait livrer aux flâmes.

LE POULET.

Quelque secours de moi que vous deviez attendre,
Craignez les qui pro quo que quelquefois je fais.
Comptant comme Titus mes jours par mes bienfaits,
Je coûte à l'univers plus de sang qu'Alexandre.

LA LANCETTE.

Des plantes ou des animaux
Je prends ma premiere origine.
Je recueille un des fruits des chagrins & des maux.
On me confie encor d'autres dépôts,
Dont je cache aux regards la garde clandestine;
Ma conquête est souvent un des premiers exploits
D'un genre de vaillans que l'on n'estime guére,
Et dans certaine Cour que le monde revere,
Je nomme les meres des Rois.

LE MOUCHOIR.

A la candeur qui brille en moi
Se joint le plus noir caractere;
Il n'est rien que je ne tolére,
Mais je suis méchant quand je boi:

LE PAPIER.

Nous sommes deux bonnes servantes,
Sans humeur & sans volonté,
Très-ressemblantes d'un côté,
Mais par l'autre très-différentes.
Au premier tour de main nous vous obéissons,
Bonnes pour le besoin, bonnes pour le délice,
Nous ne rendons chacune qu'un service,
Mais cent fois en un jour nous le recommençons.

LA CUILLERE ET LA FOURCHETTE.

Voici quel je suis à peu près.
Debout sur mille pieds je porte cinq cens têtes.
Que de gens me donnent des fêtes,
Pour me mettre en leurs intérêts!
De leur fortune alors je gouverne la roue,
Je mets la honte ou l'honneur sur leur front.
Qu'on me respecte & qu'on me loue,
Puisque j'ai dans mes mains & la gloire & l'affront.

LE PARTERRE DE LA COMEDIE.

Vous pouvez sur mon nom connu de toutes parts,
Interroger la Politique,
L'Architecture, la Musique,
La Chasse même & d'autres Arts.
Je suis sur leur rapport vingt choses différentes:
Mais de peur d'embarras je n'en suis qu'une ici;
Pour les têtes intelligentes
Je me vais peindre en racourci.
Graces aux élémens, graces à l'industrie,
Je deviens de chacun l'ami le plus discret;
Le plus défiant me confie
Ses intérêts & son secret;
Mais je veux de la vigilance.
Si vous me negligez bien souvent je vous perds.
Craignez surtout ma ressemblance,

Elle pourroit vous nuire autant que je vous ſers;

LA CLEF.

J'habite dans les airs ſans uſer de mes aîles;
Il eſt d'importantes nouvelles
Dont c'eſt à moi de décider;
Qu'on vienne me les demander,
Je rends, quoique ſans voix, des réponſes fidelles;
Mais pour m'entendre il faut me regarder.

LE COCQ, LA GIROUETTE.

Très-rarement je reſſemble à mon pere,
Tel qui m'eſt inconnu, trouve en moi mieux qu'un frere,
Tant je parois lui reſſembler.
Il me manque à moi de parler,
Et peut-être à lui de ſe taire.

LE PORTRAIT.

Nous ſoutenons ſans choix les méchans & les bons;
De la ſociété nous ſommes bienfaictrices;
Et cependant ceux que nous ſoutenons
Tournent le dos à nos ſervices.

LES CHAISES.

Qu'on lise à l'ordinaire ou qu'on lise à rebours,
Je suis toujours la même chose;
Le genre humain me doit ses jours,
Quoique de son trépas je sois aussi la cause.

EVE.

Me figure est plaine & montagne;
Et sur l'un & l'autre horizon,
Tous mes matériaux croissent à la campagne;
Pour devenir par l'art le toît d'une maison,
Mais maison d'une étrange espece,
Où loge une immortelle hôtesse,
Qui me fait en toute saison
Servir à sa fierté comme à sa politesse.
Souvent assujetti sous les plus viles loix,
J'ai pour maître un valet, un rustre,
Mais en revanche quelquefois,
Tout éclattant d'un nouveau lustre,
Je fais un Prince d'un Bourgeois.

LE CHAPEAU.

Captive je commande en Reine;
Mais plaignez les sujets dont je suis souveraine;
En me faisant, mon pere doit trembler,
La surprise est souvent tout le fruit de sa peine;
On a beau m'élever, je n'en suis pas plus vaine,
J'ignore de quelle nom je me dois appeller;

Qu'on le demande à ma Maraine.

LA CLOCHE.

LOGOGRIFE.

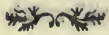
NOus ſommes quatre enfans d'une grande famille,
Et nous avons deux eſpeces de ſœurs;
A notre tête eſt la troiſiéme fille,
Et notre aînée a les ſeconds honneurs.
Celle qui de nous quatre a la taille plus grande,
A la troiſiéme place a ſoumis ſa fierté,
Et par diſtinction, la derniere demande
Un petit ornement ſur ſon chef ajouté.
Nous compoſons un tout, mettez-vous à ſa quête;
Et ſi vous le trouvez, demandez-le d'abord,
Pour vous guérir du mal de tête
Que vous aura cauſé peut-être cet effort.

CAFE'.

A mon gré je m'ouvre un paſſage
Dans le ſentier le plus étroit.
Ma tête laiſſe à chaque endroit
Un ſûr témoin de mon voyage;
Depuis le Pâtre juſqu'au Roi,
Tout jouit de mon induſtrie,
Et pour leur ſervice je lie

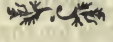
Ce qu'ils n'uniroient pas sans moi.

L'Eguille.



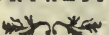
Prenez-moi tout entier, j'habite les campagnes,
J'ai pour mes habitans mille chantres divers,
Et sans y prendre part, je préside aux concerts
Des Bergers & de leurs compagnes.
Si l'on m'ôte un membre à trois pieds,
Il me reste deux parts faciles à connoître,
Par l'une que de gens noyés!
Et pour l'autre combien qui s'exposent à l'être!

L'Ormeau.



Quand je m'y mets, je fais bien du ravage.
Tel alité d'abord, est mort bientôt après;
Pour avertir des maux que je préfage,
Mon nom semble fait tout exprès.
Avec un pied de moins je suis d'un grand usage
Pour faire naître alors de sinceres regrets.

Mortalité.



Sur le Sommeil.

Je m'assoupis, mes maux vont s'enfuir loin de moi.
Peut-être en m'endormant vais-je devenir Roi.
Ce plaisir, direz-vous, ne sera qu'un vain songe.

Le plaiſir de la veille eſt-il moins un menſonge?
Le ſommeil & la veille ont un pouvoir pareil
De nous ſéduire par des fables ;
La veille ſeulement eſt un plus long ſommeil ;
Les ſentimens ſont plus durables.
Si la veille eſt pour nous un ſonge douloureux,
Cherchons dans le ſommeil une plus douce vie:
Il affranchit l'eſclave, il enrichit le gueux ;
Tel qui faiſoit pitié, devient digne d'envie ;
Mais les dons du ſommeil cachés à tous les yeux,
Pour comble de bonheur ne font point d'envieux.

CHANSONS.

DE Bacchus célébrons la gloire,
Et ne chantons le vin que pour le mieux goûter.
Nous ne buvons pas pour chanter,
Mais nous chantons pour boire.
Une chanſon à table n'a d'appas,
Que par la ſoif qu'elle réveille ;
Bacchus ne veut dans un repas,
Ni de roulades, ni d'éclats,
Qu'en faveur du goſier & non pas de l'oreille.

Autre.

Vous qui voulez des tendres loix,
Ignorer la puiſſance,
De la Belle dont j'ai fait choix,
Evitez la préſence;
Car dès qu'on l'a vûe une fois,
Adieu l'indifférence.

Même dans l'arriere ſaiſon
Pour elle on ſeroit tendre;
Et loin qu'à force de raiſon
L'on puiſſe s'en défendre,
Plus on en a, plus on eſt prompt
A s'y laiſſer ſurprendre.

Son tein a l'éclat d'une fleur
Qui ne vient que d'éclore;
Pour l'eſprit, elle a du meilleur,
Et qui l'entend, l'adore.
Si de plus on cherche un bon cœur,
C'eſt ce qu'on trouve encore.

Enfin elle a tout ce qu'il faut,
Pour vaincre un cœur rebelle.
Qui la verra, dira bientôt
Que l'éloge eſt fidelle.
Je ne lui connois qu'un défaut;
C'eſt d'être trop cruelle.

Ce n'eſt pourtant pas que ſon cœur
Soit exempt de tendreſſe ;
Mais c'eſt que contre ſon ardeur
Elle combat ſans ceſſe ;
Et ce n'eſt pas de ſon humeur
Que lui vient ſa ſageſſe.

Autre

CE Serin, belle Iris, que vous teniez en cage,
S'eſt envolé dans d'autres lieux.
L'ingrat étoit l'objet de vos plus tendres vœux ;
Mon cœur étoit jaloux de ſon doux eſclavage.
Si comme lui j'étois heureux,
Je ne ſerois pas ſi volage.

Autre.

NOn, ne nous flattons point du pouvoir de nos charmes ;
Ces attraits qui nous font aimer,
Sont bien ſouvent la ſource de nos larmes.
Envain de tous ſes traits l'Amour veut nous armer ;
Malgré nous quelquefois un cœur nous rend les armes,

Et nous manquons celui que nous voulions charmer.

Autre.

EN vain Iris eſt toujours plus cruelle,
D'un feu toujours nouveau je me ſens enflamer.
Je ne puis me faire aimer d'elle,
Ni me défendre de l'aimer.
Le cœur le plus ſauvage à ſes yeux devient tendre;
Ne peut-elle l'être à ſon tour?
Dieux, qui fites ſes yeux pour inſpirer l'Amour,
Avez-vous fait ſon cœur pour s'en défendre?

LES PEUPLES ELEMENTAIRES.

FABLE.

NOus nous croyons dans l'Univers
La ſeule eſpece qui raiſonne.
Point du tout. Le feu, l'onde & la terre, & les airs,
Logent encor mainte honnête perſonne;

Tenant beaucoup de l'humain animal,
Raiſonnant comme nous, tantôt bien, tantôt mal.
Les flots ont leurs Ondins, & la terre a ſes Gnomes;
Silphes habitent l'air, Salamandres le feu;
Et ces Meſſieurs ſe font un jeu
De s'allier quelquefois chez les hommes.
Un jour quatre d'entr'eux qui, je ne ſçai comment,
S'étoient rencontrés en voyage,
Diſputoient ſur leur agrément.
Chacun croyoit avoir l'art de plaire en partage;
Croyoit l'avoir éminemment;
Car par tout, comme on ſait, l'amour propre eſt d'uſage;
Et c'eſt le commun élément.
La diſpute déja s'échauffoit entr'eux quatre;
Déja l'Ondin faiſoit le dédaigneux,
Le Silphe, le railleur; le Gnome, le hargneux;
Et l'ardent Salamandre étoit prêt à ſe battre.
Çà, dit le Silphe ſans couroux,
Je ſçai le vrai moyen de nous accorder tous.
Près des femmes allons faire eſſai de nos charmes;
C'eſt à leurs yeux à nous juger.
Qui leur plaira le moins, rendra les armes
A qui ſaura le mieux les engager.
L'accord fait d'une voix commune,

Chacun, tout de ce pas, s'en va chercher fortune.
Voilà déja Narciſſe Ondin
Habitué près d'une belle,
Augmentant ſa cour d'un blondin,
Qui fit d'abord trembler pour elle.
Juſques-là nul ſoin, nulle ardeur
N'avoient pû triompher de ſon indifférence;
L'Ondin ne lui donnoit même la préférence,
Qu'à cauſe de cette froideur.
Il laiſſe-là le diſcours ordinaire;
Ne lui parla d'amour, ni de beauté;
Ne ſembloit pas avoir deſſein de plaire:
Diſcours indifférens, pure civilité.
S'il louoit ſon Iris, c'étoit de ſa fierté.
C'eſt bien fait, diſoit-il, de n'avoir point d'affaire.
La belle rougiſſoit de l'éloge inſultant.
Quel outrage, ſe diſoit-elle!
Quand tout ſe plaint de ma fierté cruelle,
Lui ſeul me fait l'affront d'en paroître content.
Eſt-ce donc qu'à ſes yeux je ne ſerois point belle,
La pauvre Iris rêvant, ne rêvant qu'à cela,
Aime de pur dépit; pour l'honneur de ſes charmes,
Veut forcer l'inſenſible à lui rendre les armes;
Travaille à le toucher, tant qu'enfin la voilà,
Qui lui fait les doux yeux, qui languit, qui ſoupire,

Qui près de lui ne peut cacher son feu,
& se sent amenée à force de martire,
Jusqu'à la honte de l'aveu.
Or jugez si l'Ondin croyoit avoir beau jeu.
Le Silphe d'autre part s'en va conter fleurettes,
Promet d'un air leger d'éternelles ardeurs;
A droit, à gauche effleure mille cœurs;
Fait partout moisson d'amourettes.
De son côté le Gnome usant d'autres ressorts,
Ne demeure pas sans conquête;
Les mines sont ses coffres forts:
Pour déclaration, il répand les trésors;
Chaque visite est un don, une fête:
Les Diamans voloient, gages de ses transports.
A maintes Danaés il fit tourner la tête.
Il est bon d'avertir ici
Que je conte une antique histoire;
Sur le rapport n'allez pas croire,
Que je parle de ce tems-ci.
Reste le Salamandre. Il semble
Qu'il aura peine à vaincre; il a pour tout talent
Le don d'aimer; il ne rassemble
Trésors ni beaux discours: mais d'un regard brulant,
Il en dit plus que vingt Romans ensemble:
Genre d'éloquence excellent.
Une Ariane désolée,

Trahie & prête à se percer le sein,
Touche messire Ardent. Il vous prend sa volée;
S'approche, dit qu'il aime, & d'abord, c'est envain.
Il le redit encore. Cette fois on l'écoute;
La troisiéme on le croit.
Voilà la tristesse en déroute;
Elle fuit & fait place à l'amour qu'on reçoit.
De jour en jour cette flâme s'augmente;
Le Salamandre aimé devient plus amoureux.
Ses feux croissant toujours au cœur de son Amante,
Font naître aussi de nouveaux feux;
Tandis qu'Ondin déplaît par son indifférence,
Silphe par sa légéreté,
Gnome par sa stupidité;
On garda celui-ci pourtant pour la dépense,
Sauf le droit d'infidélité.
Salamandre eut le prix, il l'avoit mérité;
Puisque lui seul inspira la constance.
Qui sçait aimer, fait aimer à son tour;
Le don de plaire & d'aimer est le même.
Un cœur dont la flâme est extrême,
Est lui-même le Dieu d'Amour.
Morale d'Opera, dit un censeur sauvage;
Il n'y faut qu'ajouter des sons.
Non, s'il vous plaît, ce ne sont point chansons;

Ceci s'applique au mariage ;
Que l'époux soit amant, l'épouse sera sage.

SONNETS.

DE l'éternelle main j'admire les ouvrages :
Dans ce vaste Univers tout l'exprime à nos yeux :
Les prodiges divers de la terre & des cieux
Pour l'Etre tout-puissant reclament nos hommages.

Entre les feux du ciel, ces brillantes images,
Il s'est fait du Soleil un trône glorieux,
D'où ses decrets divins embrassant tous les lieux
Répandent la rosée & forment les orages.

Il a peuplé les eaux, les campagnes, les airs.
La neige, les glaçons, la foudre & les éclairs,
Tout reconnoît sa voix, tout suit sa loi suprême.

Chefs-d'œuvre que le monde renferme dans son sein,
Vous annoncez à l'homme un pouvoir souverain,
Et n'êtes rien encor au prix de l'homme même.

Savans, qui prétendez, pour sonder la nature,
D'un œil audacieux, embrasser l'Univers ;

Qui pour en pénétrer les loix & la ſtructure,
Interrogez les cieux, & la terre, & les mers.

Vous, Poëtes, nourris de fable & d'impoſture,
Frivoles créateurs de phantômes divers,
Et qui croyez paroître à la race future
Tels qu'Ampbion à Thébe, ou qu'Orphée aux Enfers.

Compilateurs zélés de l'hiſtoire du monde,
Qui voulez que ſur tout chaque âge vous réponde;
Qu'a produit juſqu'ici cette vaine fureur!

De cet amas de faits, de mots, & de ſyſtêmes,
Vous n'avez recueilli que l'orgueil & l'erreur.
Je vous mépriſe plus que les ignorans mêmes.

Dans les pleurs & les cris recevoir la naiſſance,
Pour être des beſoins l'eſclave malheureux;
Sous les biſarres loix de maîtres rigoureux,
Traîner dans la contrainte une imbécile enfance.

Avide de ſavoir, languir dans l'ignorance;
De plaiſirs fugitifs follement amoureux,
N'en recueillir jamais qu'un ennui douloureux;

Payer d'un long regret une courte eſperance.

Voir avec la vieilleſſe arriver à grands pas,
Les maux avant-coureurs d'un funeſte trépas;
Longtems avant la mort en ſoutenir l'image.

Enfin en gémiſſant, mourir comme on eſt né.
N'eſt-ce que pour ſubir ce ſort infortuné,
Que le ciel auroit fait ſon plus parfait ouvrage?

Dans ce jour de vengeance où la nature entiere,
Touchant avec frayeur à ſes derniers momens,
Verra des feux du Ciel s'éteindre la lumiere,
Et du monde briſé crouler les fondemens.

La voix du Tout-puiſſant ranimant la pouſſiere,
Raſſemblera les morts du ſein des monumens;
Il ouvrira ce livre, effroyable matiere
D'inflexibles arrêts & d'affreux chatimens.

Et comment ſoutenir ce tribunal ſuprême,
Où devant les regards de la Juſtice même,
A peine le plus juſte eſt digne de faveur?

Tout m'y doit annoncer la rigueur de mon Juge;
Mais j'y dois voir auſſi la Croix de mon Sauveur;
Et j'en fais aujourd'hui mon éternel refuge.

Disciples orgueilleux de subtiles écoles,
Qui de l'œuvre de Dieu sondant l'obscurité,
Mesurez sa puissance & notre liberté
Sur vos dogmes douteux, érigés en symboles.

De l'Epouse de Christ écoutez les paroles.
C'est à ses regards seuls que luit la vérité.
Adorez & croyez avec simplicité;
Craignez de la raison les réponses frivoles.

Le cœur humain est libre, & Dieu seul est puissant.
L'homme coupable ou juste, ou resiste ou consent;
Mais du souffle divin il ignore la trace.

Pourquoi multiplier des traités superflus?
En la définissant attire-t'on la grace?
Demandez-la sans cesse, & n'en disputez plus.

AVERTISSEMENT.

LEs Bouts-rimés revinrent à la mode il y a trente à quarante ans. On peut voir les Mercures de l'Abbé BUCHET *qui en ſont pleins, & où l'on en trouve de très-heureux; il naît toujours du plaiſir d'une grande difficulté ſurmontée. L'Abbé* BUCHET *étoit des amis de M. de la Motte, & il l'invita à remplir quelques-uns de ces Bouts-rimés. M. de la Motte le fit d'autant plus volontiers, qu'outre ſa complaiſance naturelle, perſonne n'eut jamais plus d'émulation que lui. De-là ſes Ouvrages en toutes ſortes de genre. Peut-être qu'il eut trop de cette* émulation, *& qu'elle le fit quelquefois ſortir de la ſphere de ſes talens, quoique fort étendue; mais il en eut ſans un vice qui y eſt preſque toujours joint, ſans envie. Combien d'autres ont de l'envie ſans émulation.*

M. de la Motte ne ſe contenta pas de remplir pluſieurs des Rimes que d'autres avoient propoſées; il en propoſa lui-même, & en particulier les ſuivantes.

Voilà
Iſabelle
La
Belle.
Déja
Etincelle
Sa
Prunelle.
Offre
Coffre
Plein.
Pucelle
Soudain
Chancelle.

Ces Rimes ont ceci de ſingulier, que, comme on s'en eſt déja apperçu ſans doute, lûes de ſuite, elles forment un ſens ſuivi, & voilà encore une aſſez grande difficulté vaincue. Mépriſable victoire, dira-t'on! Et on aura raiſon en un ſens. Cependant ce ne ſont pas ceux qui auroient plus de droit de le dire, qui le diront le plus, & ſurtout plus dédaigneuſement.

SONNETS

EN BOUTS-RIMÉS.

Veut-on savoir les loix du Sonnet? les *voilà.*
Il célébre un héros, ou bien une *Isabelle.*
Deux quatrains, deux Tercets; qu'on se repose *là;*
Que le sujet soit un, que la rime soit *belle.*

Il faut dès le début qu'il attache *déja,*
Et que jusqu'à la fin le génie *étincelle.*
Que tout y soit raison; jadis on s'en pas *sa;*
Mais Phœbus la chérit ainsi que sa *prunelle.*

Partout dans un beau choix que la nature s' *offre,*
Que jamais un mot bas, tel que Cuisine ou *Coffre,*
N'avilisse le vers majestueux & *plein.*

Le Lecteur chaste y veut une Muse *pucelle.*
Enfin qu'aux derniers vers brille un éclat *soudain;*

Sans ce vain jeu de mots où le
bon ſens *chancelle.*

Autre ſur les mêmes Rimes.

AH dans quel danger vous *voilà!*
On vous tente, jeune *Iſabelle.*
Fuyez; ne demeurez pas *là;*
L'or eſt ennemi d'une *Belle.*

Mais quoi! de ce métail, *déja*
La ſoif en vos yeux *étincelle.*
Cette pudeur qui me bleſ *ſa,*
Diſparoît de votre *prunelle.*

De mon cœur vous refuſiez l' *offre;*
Mais dès qu'on vous préſente un *Coffre,*
Et que vous l'imaginez *plein,*

Deja vous n'êtes plus *pucelle;*
Car douter, vaut aveu *ſoudain*
L'honneur tombe dès qu'il *chancelle.*

Autre ſur les mêmes Rimes.

ÉNIGME.

POurriez-vous deviner l'Enigme que *voilà,*

J'honore

J'honore Jupiter ou bien quelqu' *Isabelle.*
Le degré de l'amour se mesure par *là;*
On m'obtient d'autant plus qu'on est & jeune & *belle.*

Vous pourriez me nommer, je me suis peint *déja;*
De syllabes j'en ai tout autant qu' *étincelle.*
J'enferme encore trois mots, en me retranchant *Sa,*
Pourvû qu'à part chacun frappe votre *prunelle.*

L'un d'eux dans la surprise ou dans la douleur *s'offre.*
Je dirai le second, ou du vuide d'un *Coffre,*
Ou d'un mets dégoutant, ou d'un verre d'eau *plein.*

Le troisiéme démontre. Ainsi qu'une *Pucelle,*
Seul il ne sert de rien. Mariez-le; *soudain*
Sur son utilité personne ne *chancelle.*

Autre sur les mêmes Rimes.

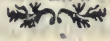
LA Motte avant le tems où
son œil se *voila*,
Vit la Trape ; & bientôt sur
cheval *isabelle*,
Il revint, fit des vers qu'on mit
en ami- *la.*
Aux satiriques traits c'étoit là
donner *belle.*

Odes, puis Illiade, & par son
art *déja*
Le feu du Chantre Grec n'est
plus qu'une *étincelle.*
Il eût plû, quand vivoit pere
Emmanuel *sa;*
Mais son vin aujourd'hui n'est
que jus de *prunelle.*

Mais quels honneurs sont dûs
aux Fables qu'il nous *offre?*
Près LA FONTAINE, HOUDAR
n'est bon qu'à mettre au *Coffre,*
Sombre planette auprès de la
Lune en son *plein.*

Enfin a-t'il passé l'Auteur de la *Pucelle?*

Eh comment en porter un jugement *soudain?*
Entre de tels rivaux Phœbus même *chancelle.*



Autre sur les mêmes Rimes.

SI vous me demandez qui j'aime; le *voilà.*
De ce divin objet le nom est *Isabelle,*
Elle compte d'ayeux mille ans & par de- *là;*
C'est peu qu'être si noble, elle est encore plus *belle.*

Sur son sein ravissant globes naissent *déja.*
Aussi bien que ses yeux son esprit *étincelle.*
Elle grassaye un peu, pour *cha* prononce *sa;*
Et sa bouche mignarde ôte l'*R* à *prunelle.*

Il n'est point d'agrément que sa personne n' *offre.*
Pour elle le Mogol voudroit vuider son *Coffre.*

D'elle seule un Sultan croiroit son serail *plein.*
Mais pour peindre d'un trait la charmante *Pucelle,*
Elle marche, elle parle, elle rit, & *soudain*
Succombent tous les cœurs, sans que le sien *chancelle.*

Autre sur les mêmes rimes.

HISTOIRE

D'un jeune homme arrivant à Paris.

J'Ai voulu voir Paris, à la fin m'y *voilà;*
Mais au diable la Ville & surtout *Isabelle.*
Eh pourquoi m'aviser de ce voyage *là?*
J'entre à peine; je suis accosté par la *Belle.*

Quelle fortune, dis-je ! Eh quoi ! je plais déja ?
On diroit que l'Amour dans ſes yeux étincelle ;
Elle ſuivit mes pas, me parla ; me preſſa ;
Et ſurtout de ſon mieux joua de la prunelle.

De ſon Appartement la Belle me fit offre.
Charmé de mon bonheur, j'y fais porter mon Coffre :
Bientôt à mes dépens on m'y régale en plein.

J'en ſors enfin, chaſſé par la fauſſe pucelle ;
Et de-là chez Petit * je m'en allai ſoudain,
Reparer à crédit ma ſanté qui chancelle.

* Famæux Chirurgien.

LE SOUFLEUR.

ENtre tous les secrets qu'enseigne la *cabale*,
J'en cherche un qui mettroit l'Univers sous *tribut*.
Qu'importe en le cherchant que tout mon or *s'exhale*,
Pourvû que ma ruine enfante mon *salut*.

Après tous les détours du chimique *Dédale*,
Le grand œuvre paroît, on arrive à son *but*;
Le cuivre devient or; un moment *d'intervalle*,
En Ange lumineux transforme *Belzebuth*.

Ce prodige est traité d'insensé *paradoxe*;
Salomon le tenoit plus sûr que *l'Equinoxe*.
J'ai pour un lot pareil pris même *numero*.

J'assiége la fortune & la prends à la *sape*;
J'aurai du premier coup le revenu d'un *Pape*.
Chaque jour à mon chiffre ajoutera *zero*.

Autre Sonnet sur les mêmes Rimes.

LE Christ est au tombeau, Deicide *cabale.*
Votre implacable envie exigea ce *tribut;*
Mais tandis que des Juifs le vain orgueil *s'exhale;*
Tremblez! Tout mort qu'il est, lui-même est son *salut.*
Le sépulchre pour nous est un étroit *Dedale;*
Lui seul en sait l'issue, & le Ciel est son *but.*
A peine de trois jours souffre-t'il *l'intervalle.*
Ce Mort ressuscité terrasse *Belzebut.*

Vous, Apôtres, allez prêcher ce *paradoxe.*
Prêchez; vous allez voir en moins d'un *Equinoxe;*
Des plus fermes croyans grossir le *numero.*

L'Idole va tomber; ce prodige le *sape.*
L'Univers éclairé, réuni sous le *Pape;*
Va voir que jusques-là ses Dieux étoient *zero.*

Autre sur les mêmes Rimes & le même sujet.

OUi, oui, quoiqu'en ait dit l'hébraïque *cabale,*
Le Messie à son pere a payé son *tribut.*
Sur la Croix immolé, sa vie enfin *s'exhale ;*
L'Homme-Dieu de son sang scelle notre *salut.*

La Loi jusques à lui, n'est qu'un sombre *Dédale,*
Lui seul en est le fil, & la fin & le *but.*
Son regne a terminé le funeste *intervale,*
Où régnerent ces Dieux qu'enfanta *Belzébut.*

Tout cœur doit adorer ce divin *paradoxe.*
Juge du monde après le dernier *Equinoxe,*
Le Christ de ses Elus garde le *numero.*

Quel doute sur ce point qu'*Houtteville* ne *sape ?*
Croyons-en sur le reste, & l'Eglise, & le *Pape ;*
Les vertus sans la foi ne seroient que *zero.*

Autre sur les mêmes Rimes,

AUteurs du tems passé, l'érudite *cabale*
Nous impose pour vous un injuste *tribut.*
Faut-il que pour vous seul tout notre encens *s'exhale ?*
Hors de ce culte outré n'est-il point de *salut ?*

L'esprit s'égare-t'il dans son propre *Dédale,*
Si l'Imitation n'est son unique *but ?*
Quoi ! de quelque mille ans le leger *intervale ;*
Nous auroit-il joué ce tour de *Belzébut ?*

Et pourquoi se prêter à ce vain *paradoxe ?*
Terre, arbres, animaux, Ciel, solstice, *Equinoxe,*
Rien n'a changé, tout reste au même *numero.*

L'esprit est donc le seul que le préjugé *sape ?*
De la Femme Docteur * qui veut trancher du *Pape,*
Calculons les raisons ; le total est *zero.*

* Madame Dacier.

Autre sur les mêmes Rimes.

CHers Caffés, contre vous c'est à tort qu'on *cabale.*
A la cérémonie on paye ailleurs *tribut;*
Partout la politesse en complimens *s'exhale,*
Seuls de la liberté vous êtes le *salut.*

La conversation, agréable *Dédale,*
Y traite cent sujets sans méthode & sans *but.*
Propos interrompu regne sans *intervale;*
L'un y parle de Dieu, l'autre de *Belzébuth.*

A cette table éclôt le hardi *Paradoxe.*
Là, l'exact Astronome explique *l'Equinoxe;*
Ici l'Agioteur parle de *numero.*

Point d'ouvrage d'esprit que le Censeur ne *sape,*
Gazette, Edit du Roi, Bref ou Bulle du *Pape.*
Tout fait passer le tems: pour le profit? *zero.*

Autre Sonnet en Bouts-rimés.

LA femme, ceci ſoit *proverbe*;
Bride un Sage, comme un *Oiſon*;
Il prend des deſirs à *foiſon*,
Qui croiſſent comme mauvaiſe *herbe*.

Puis, plus louangeur que *Malherbe*;
Près de ſa Belle ſans *doiſon*,
Il ſe gorge du doux *poiſon*
Tant & tant, pour mettre un *adverbe*.

Mieux lui vaudroit, vêtu d'un *ſac*,
Conduire jour & nuit un *Bac*;
Tirer lui-même *la Charue*.

S'il ne s'échauffoit qu'en *Grillon*,
Paſſe encore; mais par ſa *bévûe*,
Il ſe brule en vrai *Papillon*.

SONNET en Bouts-rimés ſur le Mariage du Roi.

Imitation de l'Eglogue de Virgile, ſur la naiſſance du fils de Pollion.

DE Virgile imitons la noble *diſparate*,
En chantant le Dauphin qui naîtra dans un *an*.

Il promet aux brebis des toi-
sons d'. *Ecarlate ;*
Et du bonheur François c'eſt le
vrai *Taliſman.*

Il aura pour tribut mainte &
mainte *Frégate ,*
Des tréſors du Perou , du Mo-
gol , du *Perſan.*
Polimnie, entonnez la plus belle *Cantate ,*
Qui porte notre joye au bout de *l'Océan.*

En Orangers, Marie a changé
nos *Carottes.*
Aux Deſtins irrités elle met les *menottes ;*
Et de l'herbe en froment va
changer chaque *brin.*

Humains, applaudiſſez, peuple
blanc, peuple *négre.*
La paix bannit la guerre & la
diſette *maigre ,*
Et Cérès fait un ſoc de l'armet
de *Membrin.*

Vers contre les Vers.

LEs Vers ſont un art difficile ;

Mais c'eſt un travail puerile
Dont la ſeule difficulté
Uſurpe ſur l'eſprit les droits de la beauté.
Donnons un noble eſſor à l'aimable nature.
Les Vers la tiennent en priſon;
Et les rimes & la meſure
Sont des chaînes pour la raiſon.

La même Piéce en faveur des Vers, au moyen de quelques additions, par M. DE LA MOTTE lui-même.

LEs Vers ſont un art difficile,
Fait pour plaire & pour émouvoir;
Mais c'eſt un travail puerile
Que d'en décrier le pouvoir.
Oh! que j'ai pitié d'un faux ſage,
Qui ne voit dans les Vers qu'un abus du langage
Dont la ſeule difficulté,
Uſurpe ſur l'eſprit les droits de la beauté!
Donnons un noble eſſor à l'aimable nature.
Pourquoi donc la gêner, dit-on?
Les Vers la tiennent en priſon;
Et les rimes & la meſure
Sont des chaînes pour la raiſon.
Non; quand elle obéit aux vrais fils d'Apollon,
Jamais de ſes liens la raiſon ne murmure;
Sa chaîne même eſt ſa parure.

LETTRE mêlée de vers & de prose à M. de VOLTAIRE, *qui en avoit écrit une pour Madame la Marquise de Rupelmonde à M. le Cardinal* DU BOIS.

VOus écrivez pour RUPELMONDE;
Le Cardinal veut que je vous réponde;
Je vous céde le pas, & votre Dignité
L'emporte sur mon ministere.
De la beauté vous êtes Sécretaire;
Je ne le suis que de l'autorité.

Mais que vous dire pour son Eminence? Je ne sçai pas bien, à vous parler franchement, jusqu'ou s'étend sa procuration.

Irois-je dire à votre Pellerine,
Ce que je sens, & ce que j'imagine;
Que pour elle tout doit sentir.
Peut-être en le sentant lui-même
Ne voudroit-il pas consentir
Que j'allasse écrire qu'il l'aime.
Ils en ont bien par fois, ces Messieurs les Prélats,
De l'amour qu'ils ne disent pas.

Laissons donc cet article à débattre entr'eux.

Pour nous il n'en est pas de même;
Et mes vers là-dessus ne sont pas chancelans.

Je ſuis aſſuré qu'il vous aime ;
Et j'en réponds ſur vos talens.

Il m'aime bien, moi qui vous parle. Pourriez-vous après cela douter de ſon affection. Au reſte vous ambitionnez d'avoir avec lui cet hiver quelques converſations agréables ; mais quoique cela fût fort de ſon goût, vous pourriez bien n'avoir point ſatisfaction ; & à moins que vous ne ſoyez chargé de quelque négociation importante, & qu'il ne s'agiſſe d'affermir la paix de l'Europe, ou la paix de l'Egliſe, je ne vous conſeille point de compter ſur beaucoup de momens.

On obtient audience auſſi-tôt qu'elle importe
A l'Etat, au Gouvernement ;
Mais l'eſprit qui ne vient que pour l'amuſement,
Se morfond ſouvent à ſa porte.

FRAGMENT d'une Scéne entre un Amant & une Amante.

L'AMANT.

PAr ce feu vif & doux qui ſort de tes beaux yeux,

Tu peux bien plus sur moi que les Rois & les Dieux.
Leurs loix ne me sont rien près d'un mot de ta bouche.
Je fais mes biens, mes maux de tout ce qui te touche.
Je me plais dans tes fers ; je ne suis que tes pas ;
Ma vie est de te voir ; je meurs où tu n'es pas.
Non, mon cœur sans ce bien, ne veut ni ne peut vivre.
Loin de toi nuit & jour aux larmes je me livre ;
Et si je n'ai ta foi pour le prix de mon cœur,
Tous les traits de la mort ne me font point de peur.

L'AMANTE.

C'en est fait, je me rends, & mon choix suit le vôtre.
Je sens que nos deux cœurs sont trop faits l'un pour l'autre :
Si vos vœux sont pour moi, tous les miens sont pour vous ;
Je vous aime & vous plais ; est-il un sort plus doux ?
Que ce jour un saint nœud l'un à l'autre nous lie ;
Ce jour sera pour moi le plus beau de ma vie.

A UN MAGISTRAT

Sur sa convalescence.

L'Injustice & la perfidie
Ont bien fêté ta maladie;
Mais l'innocence & l'équité
Fêtent aujourd'hui ta santé.

Placet au même.

MInistre de Thémis que la sagesse éclaire,
De ses sacrés Arrêts sage dépositaire,
Je cherchois pour ta fête un bouquet à t'offrir.
Thémis m'a dit, quel bouquet veux-tu faire?
Et n'en est-ce pas un pour lui que ton affaire?
Des opprimés à secourir?

EPIGRAMME.

CErtain Prédicateur est si distrait, dit-on;
Que quelquefois il se dépêche
D'envoyer retenir une place au Sermon,
Sans songer que c'est lui qui prêche.

Autre.

IL est ennemi des façons;
En voici la raison, soit dit sans calomnie;

C'est que, si l'on en croit les plus communs
soupçons,
Il fut fait sans cérémonie.

Vers d'un Fils à son Pere.

JE ne vais point parler d'une nouvelle ardeur;
Depuis le jour que je respire,
La Nature au fond de mon cœur
A mis les sentimens que je vais vous écrire.
Vous m'êtes le plus cher & le plus grand des
biens;
A vous plaire, à vous voir je borne mon envie.
Il n'est point de respects plus ardens que les
miens;
Et j'ai moins d'amour pour la vie
Que pour celui dont je la tiens.

DISTIQUE.

LE vrai de l'avenir se lit dans les Prophetes;
Et le faux du passé se voit dans les Poëtes.

RONDEAU IRREGULIER.

SUr le Trône ou dans les Chaumieres,
Dans les ames basses ou fieres,

L'Amour trouve toujours accès;
J'ai moi-même senti ses traits;
Et c'est à quoi je ne m'attendois guéres.
De mon cœur cependant il a fait son Palais;
Il y préside en cent manieres,
Comme les Rois font à peu près
Sur le Trône.
J'ai cet amour pour un corps plein d'attraits,
Pour un esprit plein de lumieres.
Vous pouvez bien, Iris, vous connoître à ces traits;
Et pour vous en donner assurances entieres,
Que ne puis-je vous mettre, au gré de mes souhaits,
Sur le Trône!

EPIGRAMME.

EN grondant contre Iris, de parole en parole,
Je la grondai fort, & je fus
Jusques à la traiter de folle.
Fou, toi même, dit-elle, &, ma foi, je la crus.

Autre.

DAns le premier âge des hommes
L'or ne servoit à rien encor;

Mais il tient lieu de tout dans le siécle où nous sommes.
Lequel des deux doit-on nommer le siécle d'Or?

CHANSON.

MOn cœur se doit aux feux d'une Bergere aimable,
Et je le sens ravir par une autre beauté.
Ah! Que je me sens agité!
Amour, tu me vais rendre ingrat ou misérable.
Au lieu des maux que je prévois,
Que mon bonheur seroit extrême;
Si l'amour qu'on a pour moi,
Etoit dans le cœur que j'aime!

Autre.

IL faut aimer tant qu'on a de beaux jours;
Et n'aimer plus quand le bel âge cesse.
Sans la jeunesse est-il d'heureux amours?
Et sans amour à quoi sert la jeunesse?

Si le plaisir fuit un cœur amoureux,
On ne sauroit trop éviter de l'être;
Mais si l'Amour sait rendre un cœur heureux,
Ce n'est jamais trop tôt qu'il en est maître.

Quand de l'Amour on s'eſt trop défendu ;
Pour le fléchir il en faut beaucoup prendre.
Pour réparer le tems qu'on a perdu,
On ne ſauroit bruler d'un feu trop tendre.

LES DEUX MORTS.

ON meurt deux fois en ce bas monde:
La premiere, en perdant les faveurs de Venus.
Peu m'importe de la ſeconde ;
C'eſt un bien quand on n'aime plus.

VERS à mettre en Muſique pour le Roi.

TRompettes, prêtez-nous tout l'éclat de vos ſons ;
Flutes, de vos accords prêtez-nous la tendreſſe;
Muſettes, mêlez-y la champêtre allégreſſe ;
Que le Cor même anime nos chanſons.
Dans ce jour mémorable,
Faiſons cent & cent fois dire à l'Echo charmé ;
Vive le Roi le plus aimable,
Vive le Roi le plus aimé.

CHANSON.

CHantons les amours de Jeanne,
Chantons les amours de Jean,
Rien n'eſt ſi charmant que Jeanne,
Rien n'eſt ſi charmant que Jean.
Jean aime Jeanne,
Jeanne aime Jean.
Joli, joli Jean aime Jeanne,
Jeanne, Jeanne aime Jean.

Jean ne fait rien que pour Jeanne;
Et Jeanne fait tout pour Jean;
Jean aime tout avec Jeanne,
Jeanne n'aime rien ſans Jean.
Jean &c.

On n'a qu'à chagriner Jeanne,
Si l'on veut voir pleurer Jean.
Si l'on veut voir rire Jeanne,
On n'a qu'à divertir Jean.
Jean &c.

Jean met la table avec Jeanne,
Jeanne s'y place avec Jean,
Et tout ce que touche Jeanne,
Auſſitôt veut goûter Jean.
Jean &c.

De ſa main l'aimable Jeanne,
Remplit le verre de Jean;
Toujours la taſſe de Jeanne,
S'emplit de la main de Jean.
Jean &c.

Quand vous voyez coucher Jeanne
Auſſitôt ſe couche Jean.
Jean ne dort pas près de Jeanne,
Jeanne veille auprès de Jean.
Jean &c.

Vous voyez ſe lever Jeanne,
Sitôt que ſe leve Jean,
Jean recherche toujours Jeanne,
Jeanne trouve toujours Jean.
Jean &c.

Si toute maîtreſſe eſt Jeanne,
Et ſi tout amant eſt Jean;
La femme eſt une autre Jeanne,
Et l'époux un autre Jean.
Jean &c.

Jean vient donc d'épouſer Jeanne;
Jeanne eſt la femme de Jean,
Jean ne reconnoît plus Jeanne,
Et Jeanne méconnoît Jean.

Jean fuit de Jeanne ;
Jeanne de Jean.
Mari, mari, Jean fuit ſa femme Jeanne ;
Femme, femme, Jeanne fuit ſon mari Jean.

Tout ce qui revient à Jeanne ;
Eſt ſûr de déplaire à Jean.
Quand vous verrez rire Jeanne ;
Vous entendrez gronder Jean.
Jean &c.

Le mets qui ragoute Jeanne ;
Souleve le cœur à Jean ;
Le lit où va coucher Jeanne ;
Ce n'eſt plus le lit de Jean.
Jean &c.

Jean ne peut vivre avec Jeanne ;
Jeanne ſe meurt avec Jean ;
Jean prie Dieu de prendre Jeanne ;
Jeanne au Diable donne Jean.
Jean &c.

Le jour qu'expirera Jeanne ;
Sera le beau jour de Jean ;
On ne verra danſer Jeanne
Que ſur la foſſe de Jean.
Jean &c.

Autre.

QUe chacun boive à ce qu'il aime ;
Rions, chantons & buvons bien.
Pour moi, je bois au bon vin même.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

Je ne bois qu'à mon Isabelle,
Sans qui je ne puis aimer rien ;
Le bon vin ne l'est pas sans elle :
Voilà mon couplet. Dis le tien.

Célébrons mon épouse Hortense,
Malgré le conjugal lien.
Amis, je bois à son absence.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

Je ne m'enyvre qu'à la gloire
De Cloris qui fait tout mon bien ;
C'est d'elle que j'appris à boire.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

C'est à ma derniere maîtresse ;
Je ne la rappelle pas bien ;
Je n'en choisis que dans l'yvresse.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

Tircis m'a prouvé sa tendresse,

Avec lui, s'il m'aime si bien ;
Je dois craindre plus d'une yvresse.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

Pour moi, dans cette douce guerre ;
L'ami du bon vin est le mien.
Je bois à qui remplit mon verre.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

CHANSON

Faite aux Eaux de Forges.

ON dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,
Qui vaut mieux que celle-ci ;
Et bien mieux choisie.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t'en voir s'ils viennent.

Un Abbé qui n'aime rien
Que le Séminaire ;
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son Breviaire.
Va-t'en voir, &c.

Un Magistrat curieux
De Jurisprudence,

Et qui, devant deux beaux yeux,
Tient bien la balance.
Va-t'en voir, &c.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfans
Se font par l'oreille.
Va-t'en voir, &c.

Une femme & son époux,
Couple bien fidelle;
Elle le préfere à tous,
Et lui n'aime qu'elle.
Va-t'en voir, &c.

Un Chanoine dégouté
Du bon jus d'Octobre;
Un Poëte sans vanité,
Un Musicien sobre.
Va-t'en voir, &c.

Un Breton qui ne boit point;
Un Gascon tout bête;
Un Normand franc de tout point,
Un Picard sans tête.
Va-t'en voir, &c.

Une femme que le tems
A presque flétrie,
Qui voit des appas naissans
Sans aucune envie.
Va-t'en voir, &c.

Une Belle qui cherchant
Compagne fidelle,
La choisit, en la sachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t'en voir, &c.

Un savant Prédicateur,
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur,
Et craint qu'on le loue.
Va-t'en voir, &c.

Une None de Longchamps,
Belle comme Astrée,
Qui brule en courant les champs,
D'être reconnoître.
Va-t'en voir, &c.

Un Medecin sans grands mots,
D'un savoir extrême,
Qui n'envoie point aux Eaux,
Et guérit lui-même.
Va-t'en voir, &c.

Et pour bénédiction ;
Il nous vient un Moine
Fort dans la tentation,
Comme saint Antoine.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t'en voir s'ils viennent.

REMERCIMENT

A Monsieur **

LEs bienfaits pour mon cœur sont de sacrés liens,
N**, & ma reconnoissance
S'affligeoit de mon impuissance,
A me bien acquitter des tiens.
Quoi, m'a dit Apollon, quoi, n'es-tu plus Poëte ?
Crois-tu que les beaux vers ne puissent le flatter ?
Va remonter ta Lyre assez longtems muette ;
Compte sur moi, tu n'as qu'à le chanter.
Et bien, osons encor lutter contre Malherbe.
Généreux Bienfaicteur, pour l'honneur de ton nom,
Je te promets l'Ode la plus superbe ;
J'en ai parole d'Apollon.
Sa parole, il est vrai, moins sûre que la tienne,
N'entraîne pas toujours l'effet.

Je doute encor que l'Ode vienne
Auſſi belle qu'il la promet.
En attendant du moins que je monte ma Lyre,
Et que le Dieu ſeconde mon effort,
Reçois ces vers, fruits du premier tranſport;
Mon cœur n'a pas voulu, quoique je puiſſe dire,
Attendre qu'Apollon l'inſpire.

ECLIPSE DE SOLEIL.

SONNET.

LE Pere des ſaiſons ſur un char de lumiere
Raſſemblant tout l'éclat de l'immortelle Cour,
Fourniſſoit dans les Cieux ſa brillante carriere;
Ses chevaux henniſſant, ſouffloient au loin le jour.

Quand tout à coup des mois l'inégale courriere,
Veut obſcurcir ſa gloire & regner à ſon tour.
Entre Phœbus & nous ſe plaçant toute entiere,
Elle couvre d'horreur le terreſtre ſéjour.

Les Enfers ne ſont pas plus triſtes & plus ſombres;
Les Mortels effrayés ſe parurent des Ombres;
Le voile de la nuit ſe déploya dans l'air.

Alors pour diſſiper ces funebres allarmes ;
Iris de ſes beaux yeux étala tous les charmes.
Qui croira le prodige ? On n'en vit pas plus
clair.

ODE

Sur la mort de Monſeigneur le Dauphin, Fils de Louis XIV.

FRance, pleure à jamais les malheurs que
la Parque
A répandus ſur nous ;
La cruelle, en frapant le Fils de ſon Monarque,
Vient de nous frapper tous.

Au midi de ſes ans la tombe le renferme ;
Ciel, ſouverain Pouvoir,
Pourquoi de ſes beaux jours as-tu hâté le
terme
Qu'éloignoit notre eſpoir ?

Mais pardonne du moins la plainte & le mur-
mure
A nos cœurs abbatus.
Trop pardonnable excès ! C'eſt l'amour qui
meſure
Nos pleurs à ſes vertus.

Louis, c'eſt donc envain que ſon ame attendrie
T'appelle à ſon ſecours;
Que plus Pere que Roi, tu veilles à ſa vie,
Au péril de tes jours.

Ton Fils meurt; tu gémis; de ſa mort, de tes larmes
Tout ſe ſent émouvoir;
Et de l'auguſte cœur dont il faiſoit les charmes,
Il fait le déſeſpoir.

Mais la douleur du peuple eſt-elle moins amere?
Que de cris! Que de pleurs!
Prince, dit-il, en toi nous admirions ton pere;
Tu nous aimois; tu meurs!

Nous n'avons dans nos maux que le triſte remede
De louer ſes vertus;
Un douloureux ſilence à nos plaiſirs ſuccéde,
Et le loue encor plus.

O Ciel! Par ſon bonheur remplis notre eſpérance.
Qu'aſſis entre les tiens,
Il aille de tes dons puiſer la récompenſe
Dans la ſource des biens.

DISCOURS

Prononcé Par M. Dufresne, avant la premiere repréſentation de l'Œdipe de M. de la Motte en 1726.

MESSIEURS,

L'Auteur m'a chargé d'une fonction dont il voudroit que l'uſage lui permît de s'acquitter lui-même. Il lui importe de vous prévenir ſur la hardieſſe qu'il a eue de retoucher un ſujet déja traité par le grand Corneille. Il vous ſupplie de ne le pas ſoupçonner d'une préſomption également odieuſe & ridicule. Le ſeul nom de ce ſublime génie, le maître éternel de tous les Poëtes tragiques, réprimeroit dans le plus vain des hommes la folle ambition de l'égaler. Votre admiration lui eſt acquiſe à jamais ; vous n'avez pas laiſſé cependant d'accorder vos ſuffrages à l'Auteur d'un ſecond Œdipe, * & dont en effet les talens méritoient bien votre accueil. Croyez donc, Meſſieurs, (c'eſt une juſtice que l'Au-

* M. de Voltaire.

teur vous demande) croyez qu'il n'a pas travaillé dans la penſée de faire mieux que les autres. Quelques lueurs de nouveauté ont frappé par haſard ſon imagination. Il s'y eſt laiſſé entraîner dans l'eſperance de vous plaire par le nouveau tour ce qui ſe préſentoit à lui ; eſperance qui eſt toujours vive dans la chaleur des premieres idées, mais qui diminue bientôt à meſure qu'on exécute, & qui diſparoît preſque toute entiere au moment qu'on eſt prêt de ſubir votre jugement. Voilà, Meſſieurs, l'état où ſe trouve préſentement l'Auteur ; il ne ſçauroit plus croire qu'il y ait dans toute ſa Tragédie un ſeul endroit digne de vous. Si malheureuſement ſa crainte l'éclairoit mieux là-deſſus que n'avoit fait ſon eſpérance, il eſpere encore éprouver de l'indulgence juſques dans votre cenſure ; & il vous en ſera auſſi obligé qu'il ſeroit charmé de vos ſuffrages ſi, contre ſon attente, il vous en paroiſſoit digne, du moins en quelques-endroits.

Pour nous, Meſſieurs, nous avons à vous prévenir ſur la néceſſité où nous avons été de donner le rôle de deux jeunes Princes à deux de nos Demoiſelles *.

C'eſt une licence que vous avez déja approuvée dans quelques Tragédies, & dans Athalie même. Nous vous prions, moins pour notre intérêt que pour votre propre plaiſir, de ne ſonger qu'aux perſonnages.

COMPLIMENT.

Pour la clôture du Théâtre de la Comédie Françoiſe, prononcé par M. DE LA THORILLIERE, *pere, qui faiſoit les rôles de Valet.*

MESSIEURS,

VOus n'attendez pas ſans doute que je prenne bien juſte le ton d'une harangue. Accoutumé depuis ſi longtems à tâcher de vous amuſer & de vous réjouir, je ſens que le ſérieux me réſiſte; & ſi je ne ſoutiens pas bien mon perſonnage d'Orateur, vous êtes obligés en conſcience de me le pardonner. J'ai cependant la meilleure volonté du monde. C'eſt très-ſé-

** Meſdemoiſelles Labat & de Seine firent les rôles d'Ethéocle & de Polinice.

rieusement & avec les sentimens les plus vifs de reconnoissance, que je viens au nom de mes camarades & au mien, vous remercier de l'indulgence & de l'approbation que vous nous avez témoignées durant la derniere partie de cette année : Je dis, Messieurs, (& ceci est un vrai tour de harangue,) Je dis durant la derniere partie de cette année ; car franchement nous n'avons pas été trop contens de vous durant les six premiers mois. Il sembloit même que le goût du Théâtre fût presqu'éteint. Ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Moliere*, ne vous y attiroient ; & nous faisions plus de créanciers, que nous n'attirions de spectateurs : mais pour comble de disgrace, ces spectateurs si clairsemés s'imaginoient que nous nous négligions. Ils s'en prenoient à nous de ce qu'ils ne pouvoient ni pleurer, ni rire à nos Piéces ; & ils ne songeoient pas que c'étoit leur faute d'être en si petit nombre, qu'ils ne pouvoient ni nous échauffer, ni s'échauffer eux-mêmes. Oublions tout cela, Messieurs, vous avez trop bien réparé votre désertion : l'abondance ramenée dans l'Etat*, a ranimé le goût des spectacles ; on est revenu en foule à nos Re-

* C'étoit le tems du fameux système.

préſentations ; on a admiré plus que jamais les anciennes beautés ; on n'a point chicané les nouvelles ; l'affluence, en un mot, ne s'eſt point démentie ; & il ſemble que le Public & nous, nous ſoyons déſormais inſéparables. De grace, Meſſieurs, maintenons cette heureuſe correſpondance. De votre part, il ne nous faut que de l'indulgence & de l'aſſiduité ; & de la nôtre, nous nous engageons par un traité ſolemnel à ne négliger ni ſoins ni efforts pour mériter de vous plaire. Nous ne croirons jamais en avoir aſſez fait pour coutenter votre goût ; & nous ne prendrons même votre approbation la plus déclarée que pour un engagement à mieux faire.

Un Singe avec cent tours de paſſe paſſe,
Laiſſoit languir deux ou trois regardans :
Dès que la foule accourut ſur la place,
Les mêmes tours devinrent tous plaiſans.
Pour vous, Meſſieurs, ma Fable eſt-elle obſcure ?
Lure, lure,
La Troupe vous l'expliquera,
Larira.

Autre pour les Comédiens François.

JE suis encore chargé de l'honneur de vous parler au nom de mes Camarades. Je viens vous supplier pour eux de nous continuer vos bontés, & cette indulgence dont nous vous avons remercié tant de fois.

Quant à votre assiduité, Messieurs, c'est à nous à tâcher de la mériter par nos efforts, & en faisant plus que jamais notre unique affaire de vos plaisirs. Nous nous le proposons bien, Messieurs; il ne nous suffira pas de représenter avec l'attention la plus scrupuleuse ces chefs-d'œuvres qui font l'honneur de la scéne, & qui par leur perfection suppléent depuis si longtems à l'agrément de la nouveauté. Nous sçavons aussi que l'agrément de la nouveauté supplée quelquefois à la perfection; & que, même médiocre, elle attire quelquefois plus que le meilleur, répeté trop souvent & trop de fois admiré.

Dans l'impatience de satisfaire votre curiosité, nous nous hâterons d'exposer à votre jugement les Ouvrages qu'on voudra bien nous confier; & quand nous

n'aurons pas le bonheur du ſuccès, nous aurons du moins la conſolation de n'avoir ménagé ni nos ſoins, ni nos veilles pour y parvenir.

Au défaut des nouveautés, Meſſieurs, nous rechercherons entre les anciennes Piéces, celles qui vous ont plû davantage, & nous eſperons que la longue interruption, & le renouvellement de la plûpart des Acteurs, renouvelleront en quelque ſorte les Piéces mêmes.

Nous ſouhaitons qu'entre les nouveaux Acteurs qui vont briguer l'honneur de vos ſuffrages, il s'en trouve qui les enlevent, ou qui promettent du moins aſſez pour vous intéreſſer à leurs progrès. Ceux d'entre nous que vous honorez de plus d'approbation, ſeroient ravis d'être effacés par de meilleurs, & quelque précieuſe que doive leur être l'avantage de vous plaire, ils ſe conſoleroient de devenir moins utiles à vos plaiſirs, pourvû que ce fût par l'augmentation de vos plaiſirs mêmes.

COMPLIMENT

D'Ouverture pour la Comédie Italienne, précédé d'un Dialogue.

ARLEQUIN & CATINE, sa fille.

ARLEQUIN.

Allons, Mademoiselle, courage, il faut franchir le pas.

CATINE.

Quoi, vous voulez que je porte la parole à une Assemblée si respectable! En vérité la Troupe a perdu l'esprit de m'avoir choisie pour une pareille fonction. Ai-je les talens qu'il faudroit?

ARLEQUIN.

Bon, Mademoiselle, il est bien question de talens. Comptez-vous pour rien l'indulgence du Public?

CATINE.

Au contraire je la compte pour tout. Mais encore n'en faut-il pas trop abuser; & s'il ne s'agit que de l'indulgence du Public, que ne faites-vous le compliment vous-même? Vous ne risquez rien: on vous passe jusqu'au galimatias.

ARLEQUIN.

Eh bien, Mademoiselle, on vous en

passera aussi. Quand vous tiendrez un peu de moi, il n'y aura pas grand mal; cela fera honneur à ma femme.

CATINE.

Vous avez beau me rassurer. Je n'ai point de courage.

ARLEQUIN.

Oh vous y voilà pourtant; il n'y a pas moyen de reculer. Je vous laisse.

Au Parterre.

Entre nous, Messieurs, un peu de bonté. Si elle vous ennuie, ne faites semblant de rien: chut.

Catine fait le Compliment.

Eh bien, Messieurs, puisqu'il le faut, je sens que je m'acquitte fort bien d'une partie de ce que je vous dois: je tremble, & cela seul vaut peut-être tous les discours qu'on vous fait en ces occasions.

Vous remercier de votre indulgence, pour ce que nous vous donnons de médiocre; vous demander pardon de ce que nous vous donnons de mauvais; vous promettre un redoublement de zéle & de nouveaux efforts pour vous plaire, voilà presque tout ce que nous avons à vous dire. Cela n'est pas nouveau: mais ce qui est toujours vrai, peut bien se répeter quelque fois. Si nous ne pouvons varier assez les

complimens, nous varions du moins les Orateurs, & les harangues tombées en quenouille, ont du moins le mérite de la nouveauté.

Vous ne vous attendez pas sans doute que je vous parle de théâtre, de comédie, de déclamation; je n'y connois d'autre regle que celle de vous plaire; je tâche de me former d'après vos murmures & vos applaudissemens. Voilà les vrais Maîtres des Auteurs & des Acteurs; & il ne tient pas à vous que les uns & les autres n'arrivent à la perfection.

Pour moi, Messieurs, j'ose vous remercier en mon particulier de ce que je vous dois. Vous m'avez pris sous votre protection dès mon enfance: je béguayois encore, quand j'ai éprouvé vos premieres bontés; & je rougis de n'avoir point fait de plus grands progrès avec de pareils encouragemens.

Mais, Messieurs, continuez-moi votre indulgence. Peut-être à force de zéle, perfectionnerai-je de si foibles talens; trop heureuse si je devenois digne un jour que vous voulussiez bien me reconnoître pour votre ouvrage.

Autre de Clôture, par la même.

MESSIEURS,

UNe témérité heureuſe en attire ſouvent une nouvelle ; mais malheureuſement un premier ſuccès n'en garantit pas un ſecond.

Je crains, en vous remerciant aujourd'hui au nom de mes Camarades, de ne vous pas trouver auſſi favorables que vous me l'avez été à l'ouverture du Théâtre. Vous crûtes ſans doute devoir faire grace à mon âge ; mais peut-être exigez-vous aujourd'hui plus de progrès que je n'en ai pu faire. Soyez du moins convaincus, Meſſieurs, que ce n'eſt faute ni d'attention, ni de travail ; & que je ſerois déja digne de vous, s'il ſuffiſoit de ne pas perdre un moment pour le devenir.

Ainſi (je vous l'avoue franchement) j'ai eu recours aux conſeils pour un emploi qui paſſe mes forces. Le reſpect que je vous dois, me défendoit de m'en fier à moi-même ; bien d'autres ſont auſſi prudens, qui ne ſont pas auſſi ſincéres.

Mais, Meſſieurs, quelques ſecours

que j'eusse reçûs, comment vous remercier dignement de toute l'approbation, permettez-moi de nommer ainsi l'indulgence dont vous nous avez honorés cette année ; vous avez reçû favorablement presque toutes nos nouveautés ; vous en avez dissimulé les défauts, pour ne paroître sensibles qu'aux endroits heureux ; vous avez fait éclatter vos suffrages ; & vous n'avez rien condamné que par votre silence. Continuez, Messieurs, j'ose vous le dire, pour votre propre intérêt ; & ne craignez point de gâter les Auteurs par trop de facilité ; c'est assez de votre silence pour les avertir de leurs fautes ; ils sont assez honteux de sentir qu'ils vous ennuient ; un chagrin plus marqué les décourage, & vous prive de leurs progrès.

Il ne seroit pas juste de nous oublier nous-mêmes. J'ose vous demander la même indulgence pour les Acteurs, & surtout pour moi à qui elle est si nécessaire. Il faut que vous nous aidiez par vos bontés à vaincre cette timidité naturelle qui resserre les talens. Nous avons besoin de quelque confiance pour vous plaire ; sans cela, Messieurs, aurois-je osé entreprendre avec toute la foiblesse que mon

âge rend excusable, ces rôles que vous avez vûs si souvent dans leur perfection, & toujours embellis par les graces & les finesses d'une Actrice qui paroît plûtôt devenir ce qu'elle représente, que l'imiter. *

Non, Messieurs, je n'oublierai jamais avec quelle bonté vous vous êtes prêtés à mes essais ; & que ne puis-je pour vos plaisirs & pour ma gloire, égaler un jour mes progrès à ma reconnoissance !

Autre commencement pour le Compliment précédent.

MESSIEURS,

L'Injustice des hommes qui gardent pour eux tous les honneurs, & qui ne laissent guéres à notre sexe que ce qu'ils dédaignent, nous a privées longtems de l'honneur de vous haranguer. Ce Théâtre est le seul où les femmes se soient affranchies de cet usage tyrannique. Comme nous partageons avec ces Messieurs l'honneur de vous amuser, nous avons cru devoir aussi bien qu'eux, vous remercier de vos bontés : nous en avons même

* Mademoiselle Silvia.

plus de raison. Vous nous pardonnez plus de fautes ; vous nous applaudissez plus volontiers ; & le Parterre François fait sentir la galanterie de la Nation, jusques dans l'indulgence qu'il a pour les Actrices. Personne ne l'a tant éprouvé que moi ; & à titre de reconnoissance, je pourrois prétendre à être l'Orateur perpétuel de la Troupe. Je sais pourtant que je n'ai aucun des talens qu'il faudroit pour m'en bien acquitter. Ainsi je vous l'avoue, &c. p. 259.

FIN

BINDING SECT. APR 8 1983

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRAR